

Historique

121^{me}

121^e R. I.



COLONEL TRABUCCO



COLONEL BOURG

HONNEUR ET PATRIE

HISTORIQUE

DU

121^e RÉGIMENT
D'INFANTERIE

PENDANT

LA GUERRE 1914-1918

IMPRIMERIE BERGER-LEVRAULT
NANCY-PARIS-STRASBOURG

HISTORIQUE

DU

121^e RÉGIMENT D'INFANTERIE

LA MOBILISATION

Le régiment venait à peine d'arriver au camp de Bourg-Lastie, où il devait exécuter des tirs, quand il reçut subitement l'ordre de rejoindre Montluçon; la période d'extrême tension politique venait de commencer; la guerre ne faisait plus de doute pour personne.

Le 2 août, à 5 heures du soir, ordre de mobilisation générale. La caserne du 121^e devient aussitôt une véritable fourmilière. Les réservistes affluent. Ils ont tout quitté, mère, sœur, femme et enfants, et savent ce que la France attend d'eux.

Simplement, sans un murmure, sans un regard en arrière, les braves paysans et ouvriers de l'Allier et du Cantal ont abandonné le village natal, les paysages qui leur sont chers, la moisson prête à couper, l'usine où l'on travaillait courageusement. Ils arrivent au quartier; c'est pour eux comme un retour dans une ancienne famille à laquelle ils sont fiers d'avoir appartenu et qu'ils sont heureux de retrouver. Le moral est très haut; l'air de résolution qu'expriment tous les visages fait plaisir à voir.

Les opérations d'habillement, d'équipement et de mise au point définitive des compagnies sont exécutées rapidement, dans l'ordre le plus parfait et, le 6 août, le colonel TRABUCCO passe au Champ de courses la revue du régiment sur le pied de guerre. Quel sentiment d'inébranlable confiance fait naître dans tous les cœurs la vue de cette magnifique phalange, prête pour la bataille et serrée autour de son drapeau!

Le 7 août, l'embarquement commence. Le trajet de la caserne à la gare est une marche triomphale. Montluçon aime son régiment et sait lui témoigner sa profonde affection par la façon dont elle l'acclame et lui fait ses adieux. Nous sommes couverts de

fleurs, chaque officier, chaque soldat a son bouquet, les vivats retentissent et, dans un geste charmant d'adieu à ceux qui vont combattre pour elles, les Montluçonnaises, à pleines mains, envoient des baisers !

Le train part. Dans toutes les gares, à tous les passages à niveau, les ovations continuent ; ce sont toujours des vivats, des acclamations et des fleurs. Pendant ces inoubliables journées, la population de la France est accourue de toutes parts le long des voies ferrées pour encourager de sa présence et de ses vœux ses enfants qui courent sus à l'Allemand. Il semble que l'on sente battre et vibrer le cœur de la patrie !

Des horizons inconnus défilent devant les yeux des hommes ; on a brûlé les stations, traversé de grandes villes, pris le café dans des haltes ménagées le long du parcours. Tout a été prévu, tout se déroule sans le moindre heurt, suivant le plan adopté et, d'une allure continue, fidèle à l'horaire, le train monte vers le nord-est.

Dans la nuit du 8 au 9 août, débarquement à **Girancourt**, un tout petit village à 10 kilomètres à l'ouest d'**Épinal**. Le cantonnement est préparé. De braves paysans de l'endroit sont venus, malgré l'heure tardive, attendre le régiment. Ils accompagnent les sections dans leurs cantonnements, empressés à rendre service. Les deux autres bataillons arrivent à leur tour et cantonnent à **Hadoncourt**, **Harol**, **Le Mesnil** et **La Rue**.

Dès le 11 août, le régiment, reposé de son long trajet en chemin de fer, est prêt. Une série de marches commence qui vont l'amener au contact de l'ennemi.

LA BATAILLE DE LORRAINE

Combien pénibles, ces marches de quatre jours précédant le premier engagement ! Et comme le paysage est différent des environs de **Montluçon** ! Ce sont les **Vosges** ; on se trouve au milieu des sapins et des bruyères, on traverse de jolis villages, coquets et riants dans la verdure, tout inondés de lumière sous le soleil accablant. Par cette température torride, la marche est dure pour l'homme qui, hier encore, revenait tout tranquillement du travail au pas lent de ses bœufs. On n'arrive au cantonnement, les pieds terriblement endoloris, qu'à la tombée de la nuit ; il faut repartir

le lendemain de très bonne heure, avec un repas des plus modestes, car le ravitaillement n'arrive que fort tard et n'est guère abondant. Ce sont les premiers ennuis de la guerre ; on en prend gaiement son parti.

En trois jours, après avoir cantonné successivement à **Thaon-les-Vosges**, le 11 août, puis, le 12, un peu au sud de **Rambervillers**, vers **Vomécourt** où l'on entend pour la première fois gronder le canon dans le lointain, le régiment arrive le 13 au soir dans la région de **Raon-l'Étape** où le 2^e bataillon relève au nord de **Neufmaisons**, vers **Pexonne**, les avant-postes du 20^e bataillon de chasseurs à pied, les deux autres bataillons s'installant au bivouac dans le bois au sud de **Neufmaisons**.

Le 14 au matin, l'ordre arrive que l'armée va prendre l'offensive sur tout le front. La 51^e brigade doit marcher sur **Cirey** par **Pexonne**, **Badonviller** et **Bréménil**, deux bataillons du 121^e en tête.

Le régiment traverse **Pexonne** dont les habitants, heureux de voir les soldats français, manifestent de tout cœur leur joie. Une belle fille vient, d'un mouvement spontané, embrasser le capitaine qui marche à la pointe d'avant-garde.

Dès la sortie du village, les premiers éclaireurs reçoivent le baptême du feu ; quelques fusants, qui éclatent d'ailleurs beaucoup trop haut, tandis que, vers la gauche, sur le front de la 25^e division, on entend gronder le canon et crépiter la fusillade.

Malgré une canonnade assez sévère, l'avant-garde atteint **Badonviller**. Première et navrante vision de guerre ! Un des quartiers de la ville est entièrement brûlé ; çà et là des maisons flambent encore ; les bouteilles de champagne vides, en nombre considérable, jonchent le sol des rues et des groupes de femmes épouvantées viennent raconter les atrocités commises par les Allemands la nuit précédente.

Mais la situation presse, il faut repartir. Le régiment débouche de **Badonviller** en formation préparatoire de combat, le 3^e bataillon en colonne double derrière le bataillon d'avant-garde, le 2^e bataillon en réserve.

La chaleur est accablante ; les sections, en petites colonnes, serpentent à travers les blés ; la gorge est sèche, la tête lourde, et les fusants continuent à éclater, trop haut, heureusement.

Le Combat de Petitmont.

Vers 15 heures, l'avant-garde arrive à **Petitmont**. Un habitant du village, fortement troublé, s'adressant au colonel, l'invite à être

très prudent, lui disant que l'ennemi masse des forces importantes dans le bois au nord de **Petitmont** avec de l'artillerie établie dans des retranchements défilés. Le colonel donne l'ordre au 3^e bataillon de se porter sur la **Haie de Tracey**, d'en border la lisière nord-est face à **Cirey**, et lui recommande de ne pas s'engager plus avant sans nouveaux ordres.

La pénétration du 3^e bataillon dans le bois de la **Haie de Tracey** donne naissance à une vive fusillade. Il est tard, la nuit approche, quand, brusquement, sur la gauche, un clairon scande les notes enfiévrées de la charge. L'impatience de joindre l'ennemi est telle qu'aussitôt un immense « hourrah » monte de la plaine et que, sans autres ordres, furieusement, les deux bataillons s'élancent à l'ennemi la baïonnette haute. Une vive fusillade se déclenche, les mitrailleuses ennemies entrent violemment en action, d'énormes obus, les premiers « gros noirs », éclatant avec fracas et, dégageant d'épaisses colonnes de fumée noire, tombent sur **Petitmont** et sur le plateau au nord du village.

A travers les éclatements, dans le claquement infernal des balles, le régiment va toujours de l'avant. Le sergent **GRESSAUD**, de la 5^e compagnie, tombe mortellement frappé au moment où, voyant ses hommes hésiter, il se lève bien droit et crie : « En avant ! C'est pour la France ! » Un clairon dont on n'a pas conservé le nom, blessé, couché sur le côté, continue à sonner la charge. Aux camarades qui veulent le secourir, il demande : « Continue-t-on à avancer ? » et, sur leur réponse affirmative, dit simplement : « Dans ce cas tout va bien ! Qu'on me laisse tranquille ! »

Le sabre haut, imperturbables en avant de leur troupe, les officiers commandent avec le même sang-froid qu'à la manœuvre. Quelques-uns d'entre eux, quoique blessés, continuent à aller de l'avant, et c'est avec des sections de plus en plus décimées que l'aile gauche du régiment arrive jusqu'à la rive de la **Vezoneuse**.

La nuit tombe, la fusillade s'éteint, la plaine est jonchée de morts et de blessés ; l'ordre est donné de se replier sur **Petitmont**. Journée sévère, qui coûte au régiment 3 officiers et 53 hommes tués, 11 officiers et 327 hommes blessés. Les commandants **BERNARD** et **ROY** ont été tués en entraînant héroïquement leurs bataillons à l'assaut.

La nuit se passe à enterrer les morts, à relever les blessés et à remettre de l'ordre dans les unités. Le 15 et le 16, on bivouaque dans les bois de **Petitmont**, et, le 17, on reprend la marche en avant par **Val**, **Châtillon**, **La Fraimbole** et **Saint-Quirin-sur-Voyer**.

A 9 heures, le régiment présente les armes au passage de la fron-

tière, puis traverse **Saint-Quirin**, où le drapeau tricolore flotte déjà sur le clocher, et s'installe le soir du 17 en cantonnement d'alerte à **Vasperviller**, où il est reçu à bras ouverts par les habitants. Le 17, on atteint **Niederhof** et **Halmoze** et, le 19 au soir, on bivouaque aux abords de **Voyer**.

Combat d'Hartwiller.

Le 20, la 51^e brigade, appuyée par cinq groupes d'artillerie, attaque sur **Hartwiller** et **Plaine-de-Walsch**, le 121^e à gauche, le 105^e à droite. L'attaque part à 14^h 40. Le bataillon **BARANGER** (2^e) monte à belle allure les deux kilomètres du glacis qui sépare **Voyer d'Hartwiller**, aligné comme à la manœuvre, dans un ordre splendide qui fait l'admiration des artilleurs assistant au spectacle. A sa gauche, le bataillon **LAVERGNE** (3^e) débouche du bois de **Nitting** et, sous une pluie d'obus, les deux bataillons traversent **Hartwiller** et gagnent du terrain au nord. La nuit vient, on bivouaque sur les positions atteintes, 2^e et 3^e bataillons en avant, le 1^{er} à **Hartwiller**.

A minuit, le colonel reçoit l'ordre de se replier sur **Voyer**. Les 2^e et 3^e bataillons exécutent le mouvement, mais le 1^{er}, qui a été fortement engagé à la lisière sud d'**Hartwiller**, doit lutter pendant toute la journée du 21 et ne peut se dégager qu'assez tard dans la nuit du 21 au 22, au prix de pertes sévères. Le capitaine **BABIE**, blessé au pied, fait sur les genoux plusieurs kilomètres souffrant horriblement, pour éviter d'être fait prisonnier. Le capitaine **DE LANTY**, grièvement blessé, assure le repli de ses hommes et refuse de se laisser emmener, disant qu'un Alsacien doit mourir sur la terre d'**Alsace**. Le lieutenant **TRABUCCO**, fils du colonel, tombe en héros, mortellement atteint alors que debout, sous une grêle de balles, la cigarette aux lèvres, souriant, il désigne avec le même calme qu'il l'eût fait à l'exercice, les objectifs à ses tirailleurs.

Les combats des 20, 21 et 22 août coûtent au régiment 3 officiers et 48 hommes tués, 2 officiers et 198 hommes blessés.

Le 20, la division continue son mouvement de retraite. Le régiment traverse de nouveau **Voyer**. Vision sinistre ! Des maisons sont éventrées par les obus, d'autres brûlent, des chevaux blessés, perdant leurs entrailles, fous de douleur, courent à travers les rues, et, sous les obus qui tombent en pluie, les brancardiers relèvent les blessés que l'on entend gémir et crier !

Le 23, le régiment cantonne à **Rambervillers** après une bien triste étape. C'est, tout le long de la route, l'exode lamentable des habi-

tants, qui fuient devant l'envahisseur : la vieille grand'mère infirme, juchée sur la voiture que traînent les petits-enfants; le vieux curé à cheveux blancs qui, emmené par ses paroissiens, se retourne encore pour regarder une dernière fois sa vieille église où, demain, seront logés les chevaux des Barbares. Pourtant, malgré ce spectacle attristant, malgré les pertes subies, les fatigues de dures étapes, l'ignorance des événements, malgré surtout cette incompréhensible retraite, le moral du régiment ne faiblit pas un instant. Du 24 août au 1^{er} septembre, il affirmera hautement sa bravoure et sa vaillance en combattant tous les jours pour disputer âprement et pied à pied le sol de la France aux envahisseurs.

Combats sur la Mortagne.

Le détail complet de ces actions successives dépasserait les limites de ce récit. Nous n'en donnerons qu'un résumé succinct.

Le 25 août, le 2^e bataillon attaque le bois des **Aulnes** et subit de grosses pertes. Le 26, toute la division reprend l'offensive; le 1^{er} bataillon exécute une brillante attaque sur **Saint-Maurice** et, le même jour, le 3^e bataillon, après une série de déplacements qui ont mis les hommes à bout de souffle, est attaqué par de fortes colonnes allemandes dans le bois de la **Grande Coinche**. Il les contient héroïquement et ne se replie qu'à bout de cartouches. Quelques heures après, il contre-attaque avec le 71^e bataillon de chasseurs et réussit à dégager deux batteries françaises qui ne pouvant atteler sous le feu, allaient être prises.

Le 27, les 2^e et 3^e bataillons attaquent à la baïonnette le bois de la **Grande Pucelle**, qu'ils ne peuvent enlever malgré la fougue de leur élan. L'attaque est reprise le 28 par ces mêmes bataillons qui, cette fois, réussissent à atteindre la lisière nord-ouest du bois et s'y maintiennent.

Cette série de combats du 24 août au 1^{er} septembre coûte au régiment 2 officiers et 85 hommes tués, 9 officiers et 155 hommes blessés.

Journées d'héroïsme où les hommes exténués, mal ravitaillés, n'ayant que quelques boîtes de conserves distribuées parcimonieusement le soir à quelque coin de bois, sans pain, sans abri, harcèlent l'Allemand et le maintiennent sans qu'il puisse avancer sur les hauteurs qui dominent la **Mortagne**, au nord de **Roville-aux-Chênes**, tandis que plus au nord, au **Grand Couronné de Nancy**, le général **DE CASTELNAU** lui inflige une sanglante défaite.

Du 1^{er} au 8 septembre, le régiment reste aux environs immédiats de **Rambervillers**, où il organise une position de deuxième ligne. Il y est copieusement « marmité » par obus de très gros calibre qui lui font subir des pertes sévères; un de ces obus, tombé dans la cour d'une maison, tue, à lui seul, 27 hommes dans une section!

Dans l'après-midi du 6, on relève le 139^e dans le bois d'**Anglemont** et à la ferme **Méthendal**. L'ennemi n'avance plus, la bataille de la **Marne** a commencé. Des bords de l'**Oureq** jusqu'à **Verdun** l'immense front est en feu et le haut commandement allemand sent venir la défaite. Devant le régiment, l'activité ennemie ne se manifeste plus que par le tir de son artillerie où domine le 210. Les « gros noirs » arrosent inlassablement le bois que survolent déjà les avions ennemis. De notre côté, des patrouilles audacieuses sont poussées chaque nuit en avant du front; les renseignements qu'elles rapportent donnent la certitude que l'ennemi se terre devant nous.

Le 9 septembre, le régiment reprend le mouvement en ayant. D'un vigoureux élan, la 11^e compagnie entre dans **Anglemont** et s'y maintient jusqu'à ce que, les éléments de droite n'ayant pu progresser, elle reçoive l'ordre de se replier. Elle le fait en excellent ordre, sous la protection de la section du sergent-major **GRAND**, dont le calme, le sang-froid et l'habileté manœuvrière sont particulièrement remarquables.

Le 10, avant le jour, sous une pluie battante, la 26^e division est relevée par la 71^e. Le régiment va cantonner à **Padoux** et, dans la nuit du 12 au 13, une nuit d'encre, sous une pluie diluvienne, il s'embarque en chemin de fer à **Darnieulles**.

LES COMBATS DANS L'OISE

Les trains qui emportent le régiment remontent dans le Nord-Ouest. Dans les gares des grandes villes où l'on s'arrête, les gens viennent regarder curieusement ces soldats qui, revenant de la bataille, ont vu la mort en face et qui, pour le moment, le bidon en bandoulière, aussi gais et joyeux que si de rien n'était, se dirigent tranquillement vers le buffet en quête de l'indispensable « pinard ».

Le 14 septembre, on arrive à **Creil**. Le train s'arrête en pleine voie aux abords de la gare que l'ennemi a évacuée depuis quelques jours à peine, et l'on débarque.

Les nouvelles sont bonnes; l'ennemi, battu sur la **Marne**, est en retraite sur tout le front; la poursuite commence.

La V^e armée s'est heurtée le 14 à une résistance au nord de l'**Aisne**. Elle doit continuer son mouvement offensif en cherchant à déborder l'ennemi par sa droite, le 13^e C. A. couvrant le flanc gauche de l'armée.

Après avoir cantonné le 14 à **Liancourt**, le 15 à **Lachelle** où l'on n'arrive qu'à 11 heures du soir, le régiment se dirige le 16 sur **Coudun**. Grand'halte près de **Melicoeq**. Au moment où l'on déguste les derniers quarts de « jus » quelques 77 arrivent tout près des faisceaux, comme pour avertir de ce que l'ennemi n'est plus bien loin; en effet, ses avions surveillent très activement nos mouvements.

La marche continue; l'**Oise** est traversée au pont de **Montmacq**, et l'on arrive le soir à **Saint-Léger-aux-Bois**, où l'on cantonne.

L'affaire de Carlepont.

Le 17 au matin, parvenu à la lisière du bois d'**Ourscamp**, le 121^e reçoit l'ordre d'attaquer le saillant nord-est du village de **Carlepont** et la ferme de la **Bellourbe**, prolongeant à droite l'attaque du 105^e. A peine a-t-il débouché du bois qu'il est salué par une volée de balles. La fusillade ennemie augmente rapidement d'intensité et atteint une extrême violence. Les 2^e et 3^e bataillons, pris sous un feu d'enfer qui leur fait subir des pertes sévères, parviennent, bien que n'étant pas appuyés par l'artillerie, à atteindre leurs objectifs et à s'installer au nord de **Carlepont**, tandis que le 1^{er}, qui s'est engagé dans le bois, est fusillé presque à bout portant par des feux venant de la direction des **Cloyes**. Chauda affaire qui coûte au régiment 33 tués et 195 blessés.

La lutte dure toute la matinée et, dans la soirée, la pluie, qui tombe depuis l'aube, devient si torrentielle que le calme se rétablit peu à peu et devient enfin complet. On en profite pour creuser quelques tranchées et se ravitailler en munitions.

Le 18, l'ordre arrive de se replier sur **Tracy**, mais, dès 5 heures, les Allemands contre-attaquent violemment **Carlepont**, qui est si vivement pressé que, pour n'être pas faits prisonniers, les hom-

mes d'une section de la 11^e compagnie doivent sauter par les fenêtres des maisons qu'ils occupent.

Le repli s'effectue en bon ordre, par échelons, comme à la manœuvre et, à la tombée de la nuit, le régiment se trouve à **Ollencourt**, où il cantonne. Il en repart le 19 à 1 heure du matin et, toujours sous la pluie, traverse la forêt de **Laigle** dont les chemins ne sont plus que des fondrières remplies de boue. Marche des plus pénibles pour le régiment qui, depuis son arrivée dans l'**Oise**, n'a pas eu un moment d'arrêt, s'est déplacé tous les jours en livrant des combats sévères et meurtriers et dont les hommes sont à l'extrême limite de leurs forces. Ils font cependant preuve d'une énergie presque surhumaine. Malgré la pluie, malgré la boue, il n'y a pas un trainard et, dès le petit jour, tout le monde se retrouve au pont de **Thourotte**.

Les deux journées de combat à **Carlepont** nous ont coûté :

1 officier et 37 hommes tués,

3 officiers et 193 hommes blessés, 4 disparus.

L'attaque sur Lassigny.

La marche est continuée sur **Annel**. Des rafales d'obus, venant de la direction de **Montigny**, nous font subir quelques pertes et l'on cantonne le soir du 19 à **Villers-sous-Coudun** et **Vandélicourt**.

Le 20, le 13^e C. A. reprend son mouvement offensif sur la région **Belval-Lassigny**, en direction générale de **Guiscard**. Le 121^e se porte à **Mareuil** et, dans la soirée, le 1^{er} bataillon, en liaison avec le 105^e, attaque **Plessier-de-Roye**, qu'il enlève sans coup férir.

Le lendemain, le 2^e bataillon attaque **Lassigny** et, grâce à une progression méthodique, arrive à 500 mètres du village, mais le feu de l'ennemi est si intense qu'il doit s'arrêter et se cramponner au terrain en creusant hâtivement des tranchées dans la position couchée.

Du **Plessier à Lassigny**, le terrain à peine ondulé procure à l'ennemi un champ de tir idéal et tout mouvement dans les blés ou les hautes herbes attire instantanément une volée de balles.

A 15^h 30, le 22, nouvelle attaque sur la station de **Lassigny**, exécutée par le 2^e bataillon qui ne peut atteindre l'objectif et doit se clouer au sol, dans une situation peu enviable; les hommes sont obligés de s'incruster dans la terre, sans pouvoir remuer, le mouvement le plus léger étant immédiatement salué par une vive fusillade.

Le 23, le 121^e passe en réserve de division et le 1^{er} bataillon se porte au parc du château du **Plessier** pour soutenir une attaque que doit exécuter le 105^e R. I.

Le 24, pendant que le 105^e attaque **Lassigny**, avec un soutien de trois compagnies du 1^{er} bataillon, la grosse artillerie allemande bombarde violemment le château et le saillant du parc face à **Plémont**. Les pertes occasionnées par ce bombardement sont de : 1 officier et 18 hommes tués et 12 soldats blessés. On cantonne le soir à **Canny** pour aller le lendemain à la **Ferme sans Nom**, où le régiment commence l'organisation défensive de la région **Fresnières-bois des Loges**.

Les pertes du 20 au 25 septembre sont de :

- 1 officier et 40 hommes tués,
- 2 officiers et 71 hommes blessés, 2 disparus.

LES COMBATS DANS LA SOMME

Le 25 septembre, à 17^h 30, arrive l'ordre d'aller constituer une réserve générale d'armée. Après une marche de nuit extrêmement pénible, l'état-major, les 1^{er} et 3^e bataillons arrivent à **Roye**, à 1 heure du matin. Le 2^e bataillon reste face à **Lassigny**, dans les tranchées qu'il a creusées sous la fusillade. Il demeurera éloigné du régiment jusqu'au 4 novembre.

Le 26 septembre, les deux bataillons arrivés à **Roye** dans la nuit participent à une attaque exécutée par la 39^e division sur **Gruny-Crémery**. Pris à partie par les mitrailleuses ennemies sur l'immense glacis qui précède **Gruny**, le bataillon de tête doit s'arrêter et, là encore, se clouer au sol après être parvenu jusqu'à la ferme de l'**Abbaye**.

L'attaque sur **Gruny** est reprise le 27 septembre. Le 1^{er} bataillon, qui tient depuis la veille la ferme de l'**Abbaye**, attaque avec décision. Voyant l'ennemi évacuer une de ses tranchées, la compagnie **VIVIER** (2^e) s'élance à sa poursuite; son ardeur l'entraîne dans la zone battue par notre propre artillerie; elle éprouve des pertes sévères. Son élan est brisé, l'attaque échoue, il faut de nouveau stopper et s'enterrer.

Le 29, le 1^{er} bataillon se porte sur **Le Quesnoy-en-Santerre**, par une nuit noire éclairée seulement par la lueur sinistre des incendies

du **Fresnoy** qu'a allumés le tir de la grosse artillerie allemande; le 3^e bataillon occupe **Parvillers**.

Nous voilà dans la vaste plaine du **Santerre** où, pendant l'été, les blés frissonnent à perte de vue. Dans cette mer de céréales surgissent çà et là quelques bouquets d'arbres, abritant des villages aux maisons de torchis. Il n'y a presque pas d'eau au fond des rares puits, dont la profondeur est pour tous un sujet d'étonnement. Le sol, desséché par le soleil, s'effrite en une poussière fine et ténue qui pénètre sous les vêtements et qui, après une pluie, colle comme de la glaise.

La défense de Parvillers.

Dans la nuit du 30 septembre au 1^{er} octobre, une vive fusillade éclate vers **Fresnoy** que des éléments amis doivent abandonner. Le 1^{er} bataillon, qui devait primitivement occuper **Fresnoy**, s'avance sur le village pour tenter une contre-attaque, mais, faute de réserve en arrière, voyant le 92^e se replier, il doit s'arrêter et rentrer à **Parvillers**.

Bientôt une violente canonnade s'abat sur la sortie sud du village, faisant présager une attaque allemande. Toutes mesures sont prises pour y parer. Entre temps, le village de **La Chavatte**, tenu par un bataillon du 92^e, est violemment attaqué; le commandant du bataillon réclame des renforts. Les 4^e et 12^e compagnies du 121^e lui sont envoyées.

A 5^h 30, le colonel reçoit l'ordre d'attaquer **Fresnoy** avec les troupes qui lui restent, soit un bataillon et demi. Le 1^{er} bataillon se porte à l'attaque de **Fresnoy** et parvient à s'approcher à très courte distance de la lisière; les Allemands, pendant ce temps, font un très gros effort sur **Fouquescourt** et **La Chavatte** et le colonel reçoit l'ordre de se tenir prêt à soutenir les garnisons de ces deux localités, suivant les nécessités du moment. Il suspend l'attaque sur **Fresnoy**, tandis que la situation devient de plus en plus critique à **La Chavatte**. Le commandant **BASTIANI**, du 92^e, qui défend le village, réclame des munitions. Un caisson lui est envoyé et, sous les balles et les obus, dans ce terrain désespérément plat, réussit, grâce à l'énergie et à la bravoure des conducteurs, à accomplir sa mission.

La canonnade fait rage sur le malheureux village et l'on sent que les Allemands vont faire un gros effort pour s'en emparer. **Parvillers** est aussi fort maltraité par l'artillerie ennemie. A 15^h 15,

le commandant de **La Chavatte** réclame encore du secours; le colonel lui envoie deux compagnies du 130^e qui ont été mises à sa disposition. La petite garnison fait des prodiges de valeur, le capitaine ENTZ fait admirer sa bravoure et son sang-froid, mais, après deux jours d'une lutte acharnée, qui a coûté à l'ennemi des pertes terribles, et malgré l'héroïsme des défenseurs, **La Chavatte** est enlevée par les Allemands dans la nuit du 1^{er} au 2 octobre, après des assauts constamment et furieusement renouvelés. **Parvillers** passe en première ligne.

Dans la nuit du 4 au 5 octobre, un événement se produit qui aura les conséquences les plus funestes pour la défense de **Parvillers**. **Damery** est évacué par les troupes qui l'occupent. Le 5, au petit jour, la 4^e compagnie, envoyée en reconnaissance sur **Damery**, le trouve vide d'Allemands, mais, très isolée et ne pouvant être soutenue, elle rentre à **Parvillers**. Le colonel fait compléter la défense en la renforçant dans la direction de **Damery**. Le bombardement redouble et, dans l'après-midi du 5, l'artillerie achève la destruction de ce qui reste du village. Sous le souffle des explosions, les maisons en torchis s'écroulent comme des châteaux de cartes.

Le soir, un bicycliste ennemi, porteur de l'ordre de bombardement de **Parvillers**, est pris par une de nos patrouilles et le 6 octobre, à 6 heures du matin, commence un marmitage encore plus intense que les jours précédents. Bientôt de très violentes attaques se produisent sur nos tranchées. De fortes colonnes allemandes, précédées de tirailleurs au coude à coude, marchent sur le village, qui se trouve toute la matinée dans une nappe de balles. Les liaisons sont presque impossibles. A 10^h 30, l'attaque redouble de violence; la 4^e compagnie, envoyée vers le sud, arrête les Allemands, qui cherchent visiblement à encercler le village. Vers le nord, une compagnie très bombardée veut éviter des pertes en se déplaçant très légèrement. Ce mouvement crée un trou dans notre ligne de défense et le commandant du front Est croit devoir prendre l'initiative de reporter son bataillon en arrière. Aussitôt informé de ce fait, le colonel cherche à reporter le bataillon sur sa première position, mais le feu est tel que les communications sont à peu près impossibles, un contre-ordre donné dans ces conditions peut occasionner un désastre; il est prescrit aux bataillons de se reporter sur **Folies**. La retraite se fait par échelons, sous un feu d'enfer, dans le meilleur ordre. Le lieutenant CLERC, de la 3^e compagnie, debout sur la tranchée, un mousqueton à la main, fait le coup de feu au milieu de ses hommes; il tombe mortellement frappé.

Le combat de **Parvillers** a coûté au régiment :

Officiers : 3 tués, 1 blessé.

Troupe : 90 blessés, 328 tués ou disparus.

Dès l'arrivée à **Folies**, on travaille hâtivement à organiser le terrain entre **Folies** et **Rouvroy**. Le 7, le régiment appuie une attaque de la 138^e brigade; la 2^e compagnie, arrivant dans une tranchée située à la sortie sud du **Quesnoy**, surprend et passe à la baïonnette la garnison allemande qui l'occupe.

Du 7 au 13, séjour sur les positions, sous le bombardement toujours très copieux de l'artillerie allemande. Le 15 octobre, après relève, les deux bataillons cantonnent à **Conchy-les-Pots**, en réserve générale de corps d'armée; ils retrouvent à **La Poste** le 2^e bataillon, qui est là en réserve de division.

Opérations du 2^e bataillon devant Lassigny.

Le drapeau du 6^e poméranien.

Nous avons laissé ce bataillon le 25 septembre dans les tranchées creusées sous le feu devant **Lassigny**. Il y reste jusqu'au 30 septembre, puis, tantôt en première ligne, tantôt en réserve, participe à des attaques dans la région de **Tilloloy** et du bois des **Loges**. En liaison avec le 98^e, il prend une part brillante à la défense de cet important point d'appui pour la conquête duquel l'ennemi a fait anéantir plus de deux régiments.

Le bataillon est en ligne depuis le 7 octobre sur la position des **Loges** où, le 8 octobre vers 20 heures, il brise par son feu une forte attaque allemande. Le 11, à 5 heures, au moment où le capitaine commandant la 8^e compagnie visite ses tranchées, il lui est rendu compte de ce qu'on a entendu du bruit et des appels suspects au cours de la nuit. Profitant de ce que le brouillard est intense, il donne l'ordre au chef de la 4^e section de pousser une patrouille dans la direction des tranchées allemandes pour déterminer l'origine de ces bruits. En même temps, cette patrouille couvrira l'exécution d'un réseau qu'il donne l'ordre d'établir aussitôt.

Le sergent **MARIN** (tué en novembre à **Nordschoote**), le caporal **JOANNIN** (tué en 1918 à **Vaux**) et le soldat **ARNAUD** (tué le 18 octobre 1914 devant **Beuvraignes**) sont désignés pour exécuter la patrouille.

Après avoir parcouru 200 mètres, le sergent **MARIN** se rend compte de ce que les bruits et appels entendus pendant la nuit proviennent de nombreux blessés ennemis gisant parmi les morts.

Il fait rentrer sa patrouille (6 heures), rend compte à son capitaine et obtient de lui l'autorisation d'aller chercher des blessés. Il repart aussitôt avec sa petite troupe, à laquelle se joignent le caporal VERGASSON et le soldat DUTERTRE. Quelques instants plus tard trois blessés sont ramenés dans la tranchée tandis que MARIN, JOANNIN et ARNAUD poussent plus avant.

A ce moment, le brouillard se dissipe; des coups de fusil de plus en plus nourris partent des tranchées allemandes établies au sud de la rue de l'Abbaye et au sud-ouest de Crapeaumesnil, obligeant les trois hommes à se coucher à plat ventre d'abord, puis à rétrograder par bonds successifs. Dans ce mouvement, JOANNIN aperçoit un nouveau blessé à côté d'un groupe de cadavres, puis, à quelques pas, une longue tige noire qui attire son attention et qu'il reconnaît bientôt comme étant la hampe d'un drapeau. Avec l'aide d'ARNAUD, JOANNIN, qui est d'une force peu commune (il est boxeur de profession), charge le blessé sur ses épaules, prend le drapeau de la main droite et repart dans la direction de ses tranchées, poursuivi par les coups de feu des tireurs allemands. Le lendemain, convoqué au quartier général, JOANNIN reçoit la Médaille militaire des mains du général DE CASTELNAU, et quelques jours plus tard l'*Officiel* publiait la distinction accordée à JOANNIN avec la mention : « A pris un drapeau à l'ennemi. » Ce drapeau est celui du 6^e poméranien; il est actuellement déposé aux Invalides.

Le 18, le bataillon BARANGER (2^e) attaque Beuvraignes et y prend pied. Il y est relevé par le 92^e et rentre à Conchy, puis rejoint le régiment.

Jusqu'au 11 novembre, à part quelques déplacements latéraux sur Fescamps et Bus au moment de l'attaque du 4^e corps sur Andechy, le régiment reste pendant le jour dans le bois à l'ouest de La Poste et revient chaque soir cantonner à Conchy-les-Pots x (1^{er} et 3^e bataillons) et Boulogne-la-Grasse (2^e bataillon).

Le 11 novembre, il est brusquement alerté vers 1 heure du matin et se rend à Montdidier où il doit se présenter à partir de 6^h 30.

x on s'est réuni le Régiment fin octobre 1914 ayant été affecté au bureau de la mobilisation à Montluçon, à la mobilisation jusqu'à la

le mis affecté 3^e bataillon 9^e Comp^{te}

LA BELGIQUE

Vilain temps de novembre sur la route de Conchy à Montdidier. Le quart de jus, à l'arrivée, vient à propos réchauffer les hommes, obligés de stationner en battant la semelle avant l'embarquement.

En chemin de fer, par Amiens et Hazebronek, le régiment gagne Cassel où il débarque pour réembarquer, en camions automobiles cette fois. On en conclut que cela doit « chauffer » quelque part.

Le voyage est lugubre; la bise fait rage et hurle dans les grands peupliers qu'elle secoue furieusement tout le long de la route. Le froid est très vif, on a l'onglée et des glaçons aux moustaches. On arrive enfin, et, le 12 novembre, tout le régiment se trouve rassemblé à la lisière d'Ost-Vleteren, petit village situé à 15 kilomètres au sud-ouest de Dixmude.

Combat de Drie-Grachten.

Le 12^e, mis à la disposition du général commandant la 38^e division, doit attaquer au sud du pont de Drie-Grachten les éléments ennemis qui ont traversé le canal et les rejeter sur l'autre rive.

Le 2^e bataillon est désigné pour exécuter l'attaque; il sera soutenu par le 1^{er}, le 3^e restant en réserve à Reninghe.

A 20 heures, le bataillon BARANGER (2^e) commence son mouvement et vient de dépasser Nordschoote quand, par la nuit noire, arrive un officier de l'état-major de la 38^e division, porteur du contre-ordre.

A 1 heure du matin, ordre de reprendre l'attaque. Dans une pauvre baraque, où gisent pêle-mêle officiers et soldats, le colonel DUBOIS, commandant la brigade, donne ses dernières instructions.

La plaine étant complètement inondée et coupée de profonds canaux, il est décidé que le bataillon BARANGER (2^e) se portera en avant par la route et se rabattra ensuite par un à-droite sur les tranchées ennemies qu'il prendra ainsi d'enfilade. Le bataillon NICOLAS (1^{er}) doit suivre de très près le 2^e et l'appuyer en cas de besoin.

Il est ainsi fait et, à 5 heures, le chef du 2^e bataillon fait con-

En fin de sa mission charge à la ramassement de munitions dans les murettes

naître au colonel que tous les objectifs sont atteints; il lui envoie des prisonniers des 210^e et 212^e régiments d'infanterie allemands.

Pendant toute la journée du 13, les ébauches de tranchées occupées par le régiment sont furieusement bombardées. L'existence y est sévère; il n'est pas possible de creuser pour s'enterrer, car on se trouve au niveau du canal; tout ravitaillement de jour est interdit par le feu de l'ennemi, dans l'immense plaine qui s'étend à perte de vue, et, de nuit, les routes, en dehors desquelles il est impossible de circuler, sont copieusement et systématiquement arrosées par des fusants.

Toutefois, le travail continue sans arrêt; les tranchées, qui s'éboulent constamment, sont refaites et renforcées; les patrouilles de liaison circulent activement; elles rencontrent les éléments les plus divers, des Sénégalais, des zouaves, des tirailleurs, des chasseurs d'Afrique, des hussards, tous ceux qui ont été appelés en hâte pour arrêter la ruée boche sur l'Yser.

Le 16 au matin, le régiment est relevé et le général commandant la 38^e division adresse au colonel la lettre suivante :

Le général commandant la 38^e division a fait siennes toutes les propositions de récompense (avancement, Légion d'honneur, Médaille militaire, citations) adressées par le colonel commandant le 121^e et les a chaleureusement appuyées.

Il ne veut pas faire d'ordre d'adieu à ce beau régiment pour ne pas ébruiter son départ, mais il prie le colonel d'accepter pour lui et pour tout son régiment ses plus chaudes félicitations pour leur entrain et leur intelligence au feu et ses plus affectueuses sympathies.

Merci.

Signé : DE BOYER.

Vers 14 heures, on arrive à Vlamertinghe, tout encombré de troupes, une vraie foire. Dans l'unique rue du village défilent sans arrêt une suite ininterrompue de véhicules de tous modèles, fourgons, autos de liaison, autos sanitaires, fourragères, cuisines roulantes, voitures de compagnies, dans un vacarme de roues, d'appels de klaxons et de sirènes, de cris et de coups de fouet. Il faut se faufiler, profiter, pour passer, des rares intervalles entre les voitures, et la circulation est d'une lenteur désespérante.

Le major du cantonnement ne sait où donner de la tête pour loger tout ce monde et est fort empêtré pour affecter une zone de cantonnement à chaque élément. Finalement, un bataillon bivouaque à la sortie du village et les deux autres s'installent, aussi mal que possible, au cantonnement-bivouac.

Le lendemain, le bataillon DELÉVAQUE (3^e) relève des éléments de la 31^e division dans les tranchées pleines de boue de Poelcapelle, un vilain coin où les marmites tombent en avalanche. — *pour fait descendre (1) fuir vers l'arrière*

Le 19, le bataillon NICOLAS (1^{er}) va cantonner à Ypres dans les casemates. Rassemblés dans deux immenses pièces où achèvent de brûler des débris de poutres et d'ameublements, couchés à même le sol dans les plâtras et les décombres, voisinant avec des civils, femmes, vieillards et enfants, venus s'abriter dans ce dernier refuge d'une ville en flammes, les hommes du bataillon passent une nuit dont la vision sinistre restera gravée dans leur souvenir.

Le bois du Polygone.

ici est la que le allemand ont envoyé le gaz pour la première fois

Le 20, les 1^{er} et 2^e bataillons relèvent deux bataillons de la 43^e division au bois du Polygone, à 8 kilomètres à l'est d'Ypres. Dure relève! La route, sauf l'étroite partie empierrée de la chaussée, est transformée en un véritable cloaque. Près du bois, le sol est parsemé de trous d'obus dans lesquels on tombe car la nuit est d'un noir d'encre et l'on marche en aveugles. A chaque instant on butte dans des cadavres d'hommes ou de chevaux que les troupes anglaises n'ont pas eu le temps d'enterrer et qui gisent de-ci de-là sur le sol jonché de débris, parsemé de trous d'obus et labouré par les projectiles.

La relève dure toute la nuit; on arrive en première ligne. Il y a des tranchées, mais les boyaux sont à peine tracés et ceux qui existent sont remplis d'eau. Le Boche est à une distance variant de 30 à 100 mètres et interdit par son feu toute circulation de jour. Bien qu'on lui rende la pareille, la situation n'en est pas améliorée. On ne fait qu'un repas par jour, complètement exempt de légumes et composé uniquement de viande que les poilus font griller, à même la tranchée, sur un feu de branches de sapin coupées par le tir de l'ennemi, qui se charge de nous procurer le combustible en abondance.

Le 22, le 3^e bataillon, relevé de Poelcapelle, arrive à son tour dans le secteur.

Bientôt, il devient évident que le Boche fait des galeries de mine et s'avance en sape vers la 4^e compagnie. Des travaux de contre-mine sont aussitôt entrepris et, le 29 novembre, nous faisons très proprement sauter la galerie allemande.

L'existence reste très active; de nombreuses patrouilles sont envoyées par le 2^e bataillon pour explorer le terrain en avant.

(1) nous avions relevé des unités qui étaient déjà parties lorsque nous nous sommes avancés et un peu plus nous avions traversé les tranchées allemandes. La fumée de nos obus nous a mis à l'abri sous la boue, et la 2^e partie de la nuit, il gela à 10^e au-dessous. Et beaucoup on en a fait geler, le matin nous étions moules dans ce boue gelé — (TSVP)

« C'est là aussi qu'ayant été envoyé en liaison du Colonel à la Brigade, en pleine nuit je me suis endormi dans la boue jusqu'aux bras. Toute la nuit j'ai crié 121^e en me répondant 92^e ²⁰ enfin au petit jour je me suis réveillé de là je n'y étais pas large — les

Sans trêve, on refait les tranchées, on aménage les boyaux et, la nuit suivante, tout s'écroule, l'eau, qui suinte de toutes parts, a transformé le boyau en rivière; tout est à recommencer, à côté.

Le tir de l'ennemi est très précis et cause chaque jour des pertes. Le régime des « minen » commence, ils n'ont pas encore la taille de ceux que nous connaissons plus tard, mais il faut déjà prendre des précautions pour s'en garer et l'on n'y réussit pas toujours. Les hommes, fermes et résolus, font preuve, dans ces dures journées, non seulement d'une splendide endurance, mais aussi, comme il est de tradition au régiment, d'un héroïsme simple et qui s'ignore.

La relève arrive et, le 1^{er} décembre, les bataillons, quittant sans regrets les tranchées du bois du Polygone, viennent cantonner à Poperinghe. Les 20 kilomètres que représente l'étape sont pénibles. Depuis longtemps on ne s'est pas déchaussé, les pieds ont macéré et sont endoloris, la chaussure mouillée comprime douloureusement les chairs et les braves poilus marchent sur des épingles.

On repasse par Ypres qui continue de brûler. Les merveilleuses halles ne sont plus qu'un amas de décombres. Seuls, quelques pans murs détachent sur le ciel embrasé par les lueurs de l'incendie une dentelure de leurs pierres. Sans qu'il y ait de trainards, on arrive à Poperinghe bondé de troupes et où l'installation au cantonnement est des plus laborieuses. Nettoyage, repos et, quelques heures plus tard, les poilus amusés baguenaudent devant les devantures.

Les pertes pendant les combats de Belgique sont de :

- 1 officier et 40 hommes tués,
- 2 officiers et 44 hommes blessés.

LA DEUXIÈME PÉRIODE DANS LA SOMME

Le secteur de Guerbigny.

Trois jours après, le régiment s'embarque et, du 7 au 23 décembre, cantonne à Francières, petit village à 4 kilomètres au nord-est d'Estrées-Saint-Denis. Il y est fort bien reçu par les habitants empressés à procurer aux hommes le plus de bien-être possible.

Les légumes, qui manquaient tant en Belgique, sont fournis abondamment par les braves gens de l'endroit; l'ordinaire redevient succulent; l'habillement, que quatre mois de campagne ont mis dans un état lamentable, est en partie renouvelé; curieusement regardés par tout le monde, les premiers uniformes bleu horizon font leur apparition.

Toutefois cette inactivité ne peut durer et, le 27, les 1^{er} et 2^e bataillons relèvent le 102^e régiment à Armancourt et à L'Échelle-Saint-Aurin, le 3^e restant en réserve de brigade à Guerbigny.

Les hommes regardent amusés ces premières tranchées organisées, les créneaux savamment orientés, les abris sous le parapet, les premières « cagnas », encore bien primitives et fort sommairement installées. Ce n'est pas du dernier confort, mais c'est tout de même mieux qu'au bois du Polygone.

Une nouvelle existence, plus stable, plus réglée, commence pour le régiment. Les relèves sont régulières. Chacun des bataillons, en revenant à son tour en réserve à Guerbigny, retrouve une installation connue; c'est pour chaque section le même cantonnement, pour chaque compagnie la même cuisine, le même bureau, la même place de rassemblement. L'installation se perfectionne jusqu'à devenir confortable.

En ligne, l'activité demeure fébrile pour améliorer la défense du secteur, augmenter les voies de communication, créer des abris, placer des réseaux. On patrouille aussi beaucoup, tant pour déterminer la position exacte de l'ennemi, que pour se maintenir en forme; cette période de stabilisation prendra bien fin quelque jour, et tous espèrent reprendre à bref délai des opérations actives. Le tracé des ouvrages est remanié, d'abord hâtivement et sans but tactique autre que de maintenir la situation en fin de combat et de consolider la possession du terrain occupé à la suite des fluctuations de la bataille. Tout au contraire, les nouveaux ouvrages que l'on construit répondent à un but bien précis et sont organisés selon toutes les règles de l'art.

Le Boche, en face, est remuant et ne nous laisse pas travailler sans intervenir; son artillerie est active et les deux villages du secteur écopent ferme, surtout L'Échelle, où il ne fait guère bon flaner l'après-midi dans les rues.

Dans la nuit du 9 au 10 mars, Marquivillers et Armancourt sont passés au 317^e R. I. et le régiment va relever le 41^e colonial devant Andechy.

Ce nouveau secteur est plus difficile et plus délicat; il présente deux points de friction assez dangereux, l'ouvrage C-1 où les lignes

avant c'était encore la capsule bleue et le pantalon rouge

le 27 décembre

x c'est là que j'ai couché pour la première fois dans une tranchée. C'est là aussi que j'ai vu pour la première fois un officier blessé. C'est là que j'ai vu un officier blessé. C'est là que j'ai vu un officier blessé.

c'est là que j'ai vu un officier blessé. C'est là que j'ai vu un officier blessé. C'est là que j'ai vu un officier blessé.

x voir photos stéréos assez nombreuses dans le
secteur ainsi que les albums de photos
ordinaires

— 22 —

x adverses ne sont espacées que de 80 mètres et le bois du Mauvais
X Accueil, dont ce nom dit très éloquemment tout l'agrément.

En C-1, des travaux de contre-mine commencés par les colo-
niaux sont activement poussés, et au bois du Mauvais Accueil
commence un travail de refoulement méthodique des patrouilles
allemandes. Le résultat désiré est atteint après quelques échauf-
fourées où les « gars » du 121^e, très combattifs et très ardents,
dominent nettement l'adversaire et prennent sans conteste la
supériorité morale. Le terrain ainsi conquis est maîtrisé par des
travaux rapidement exécutés; le bois du Mauvais Accueil devient
moins inhospitalier.

Il semble que l'activité ennemie se ralentisse sur tout le front
et le commandement juge indispensable de faire des prisonniers
pour être renseigné sur ses intentions.

Dans la nuit du 2 au 3 avril, trois coups de main sont tentés,
l'un sur le poste allemand en avant de C-1, l'autre sur la partie
est du bois du Mauvais Accueil, le 3^e dans le bois de L'Échelle,
en liaison avec le 9^e tirailleurs.

En ces trois points, les détachements sont reçus à coups de
fusil, sans que l'on puisse faire un prisonnier. Chacune des nuits
suivantes, à des endroits différents, des tentatives sont renou-
velées, toujours sans résultat. Le sous-lieutenant RION va jusque
dans le poste allemand qui est en avant de C-1 et constate qu'il
est inoccupé.

Inlassablement des embuscades sont tendues, en même temps
qu'il est profité de l'avance réalisée pour porter nos lignes en avant
dans le bois. Tant de constance doit être récompensée; à la fin
du mois on capture enfin le prisonnier si impatiemment désiré.

Le 10 juin, le sous-lieutenant CLUZEL conduit une reconnais-
sance audacieuse jusqu'au contact des tranchées ennemies, où il
tue un Allemand de sa main, tandis que le sergent MOURDON,
quoique blessé, continue à faire le coup de feu comme si de rien
n'était.

L'existence de secteur demeure active; l'organisation du châ-
teau de L'Échelle est très activement poussée; l'échelonnement
en profondeur, destiné à décongestionner la première ligne, se réa-
lise; il y a des lignes de soutien, des réduits, des centres de résis-
tance. Et pour réaliser cette répartition des forces en profondeur,
que d'abris il faut construire! Le soir, dans les hautes herbes, les
corvées vont et viennent, portant de lourds rondins, des « planches
de ciel », des « bois de galerie » que réclament inlassablement les
pionniers attelés à la besogne.

c'est là
que j'ai
construit la
première
sape en
profondeur

⊗

— 23 —

Le 19 août, les travaux sont interrompus. Il est enjoint de
pousser les lignes en avant de façon à être prêts à sauter à la gorge
de l'adversaire quand l'ordre en sera donné. C'est la bataille de
Champagne qui se prépare.

On reprend la pelle et la pioche; le bataillon de Guerbigny vient
en ligne, chaque soir, s'atteler à la besogne, fort rude car le ter-
rain est dur. Plus on avance, et plus la lutte à la bombe et à la gre-
nade devient active. De jour, on évacue les ouvrages en n'y laissant
que quelques mitrailleurs soutenus par des grenadiers. La nuit, la
tâche reprend; on avance en creusant, salués à chaque instant par
des rafales de mitrailleuses ou des volées de minen.

Au début de septembre, sur tout son front, le régiment est à
150 mètres des tranchées ennemies et l'on ouvre des sapes qui
seront l'amorce d'une parallèle de départ. Enfin! On va attaquer!

Brusquement, le 19, le régiment est relevé et va cantonner à
Bus, Rollet et Guerbigny.

Ce n'est pas sans regrets que l'on quitte ce secteur où l'on a donné
tant d'efforts, mais qui est devenu familier, où l'on connaît
chaque abri, chaque tranchée, chaque piste et ce coquet moulin
de L'Échelle, si joli au printemps, et l'Avre poissonneuse, où l'on
prenait de si belles fritures et des batus rafraîchissants. Et puis
aussi, quelques-uns des camarades tombés sont là qui dorment
leur dernier sommeil dans le petit cimetière militaire, au bas de la
colline, près de la rivière aux rives verdoyantes!

Pendant quelques jours, le régiment occupe le secteur de Til-
lolo, prêt à participer à une attaque qui est décommandée à la
toute dernière heure. Relevé de nouveau, il cantonne pendant
trois jours à Pierrepont (8 kilomètres au nord de Montdidier)
et se retrouve en ligne au début d'octobre à la lisière bien connue
du bois des Loges. Secteur très calme, agréable et boisé, où le régi-
ment ne fait d'ailleurs que passer. Dans les premiers jours de
novembre, il appuie sur sa gauche pour occuper le secteur de Dan-
court—Popincourt.

Et c'est de nouveau la plaine avec toute la monotonie de son
horizon, l'inconsistance de son sol qui croule aux moindres averses
et se transforme alors en un mortier visqueux qui colle aux semelles.
C'est de nouveau l'impossibilité de circuler de jour en dehors des
boyaux, le travail incessant autant que monotone de réfection et de
remise en état. Combien l'on regrette le secteur de Guerbigny,
même avec le bois du Mauvais Accueil.

Un mois se passe; le 38^e R. I. vient relever le régiment, qui va
d'abord cantonner dans la région au sud-est de Montdidier, puis

x je mettais
des lignes
de fond pour
passer les
tranchées qui
étaient sucrées

dans l'Oise, au camp de Crèvecœur-le-Grand, jusqu'à la deuxième quinzaine de janvier.

Période très dure d'instruction, d'exercices et de manœuvres. Les cantonnements sont fort loin des terrains où l'on travaille; on part avant le jour, pour ne revenir qu'à la nuit tombée et, en plein mois de janvier, par un froid sibérien, on n'apprécie que médiocrement les charmes d'un pique-nique journalier, sur la terre gelée et dans la bise qui cingle. Toutefois, la manœuvre est intéressante; ce sont de nouvelles méthodes d'attaque, de liaison avec l'artillerie et l'aviation, toutes les nouveautés qu'ont fait éclore treize mois de guerre dans les tranchées. Le régiment en revient dans une forme superbe.

Dans la nuit du 16 au 17 janvier, il va occuper le secteur de la rive droite de l'Oise, la ferme de L'Écouvillon, La Carmoy, la ferme d'Attiche, le poste François et Ribécourt.

Secteur des plus calmes, sauf au poste François, où tombent quelques minen. Les bataillons se relèvent normalement et les bons poilus du 121^e reprennent leur besogne de terrassiers, car le secteur est vaste et son organisation loin d'être achevée. La ligne des soutiens est à faire de toutes pièces, celle des réduits est à peine piquetée.

VERDUN (Mars 1916).

Maintenu dans le secteur de Ribécourt, le régiment continue ses travaux en attendant son tour de relève par des éléments du 2^e corps colonial quand, le 20 février, appuyée par une action d'artillerie formidable, se déclenche à l'improviste la grande ruée allemande sur Verdun.

L'heure est grave et la situation critique. En hâte, le haut commandement français dirige sur Verdun les grandes unités immédiatement disponibles; à ce titre, la 26^e division est, dès le début, appelée à la rescousse.

Relevé le 23 février par le régiment étranger de la division marocaine, le 121^e s'embarque en chemin de fer le 25 février à Verberie. Il débarque dans la nuit du 26 au 27 à Valmy et Sainte-Menehould et, après deux étapes exécutées de nuit pour masquer son mouvement aux investigations des avions ennemis, il s'installe

au bivouac le 1^{er} mars, dans la forêt de Hesse aux abords de la ferme de Verrières.

Dès son arrivée, une rude tâche l'attend. Il s'agit d'organiser en hâte le bois d'Esnes pour constituer une position de repli derrière les organisations du bois de Malancourt qui peuvent, d'un moment à l'autre, tomber aux mains de l'ennemi.

Le froid est vif, l'installation au bivouac des plus rudimentaires, mais tous ont compris la nécessité impérieuse de travailler sans relâche et l'on se met ardemment à la besogne. De jour, en raison de l'activité des avions allemands, le travail a lieu sous bois, de nuit, on s'attelle aux boyaux, entièrement à creuser pour permettre avec les premières lignes des communications encore inexistantes. La terre, très profondément gelée, rend le travail affreusement pénible, mais il n'est point besoin de stimuler l'ardeur des hommes; ils donnent à plein, malgré la fatigue et le manque de sommeil.

Au bout de quelques jours, la tâche devient plus rude et plus dangereuse. Les chantiers ont été repérés; des bombardements systématiques, en obus de très gros calibre, viennent à chaque instant, en violentes rafales, s'abattre sur les travailleurs et les surprendre; de jour, les avions survolent le bois et lancent des bombes sur eux. Il en résulte des pertes journalières assez sévères, mais qui ne diminuent en rien la bonne humeur des hommes et leur ardeur au travail.

Le 6 mars, M. le lieutenant-colonel Bourg, succédant au colonel Trabucco, prend le commandement du régiment et la direction des travaux du point d'appui du bois d'Esnes.

Les travaux sont continués de la sorte jusqu'au 15 mars. Entre temps l'ennemi, qui, jusqu'au 6 mars, n'avait manifesté son activité sur la rive gauche de la Meuse que par de formidables bombardements, se lance brusquement à l'attaque du village de Forges et, passant le ruisseau de Forges, réussit à s'établir sur la côte de l'Oie et dans le bois des Corbeaux, menaçant la hauteur du Mort-Homme, dont la possession est capitale pour la défense de Verdun. C'est à la suite de cette affaire que nos camarades du 92^e ont exécuté cette héroïque et glorieuse contre-attaque qui reste célèbre dans la 26^e division et qui est relatée au *Bulletin des Armées*.

Le 16 mars, le régiment quitte le bois d'Esnes pour aller à son tour en première ligne. Le 2^e bataillon tient Béthincourt et ses avancées; le 1^{er} occupe une ligne d'ouvrages fermés situés sur la croupe au sud du ruisseau de Forges, pendant que le 3^e reste à Esnes, en réserve de brigade.

La position occupée est établie sur un terrain complètement dénudé et fort bien vu des observatoires allemands. Il n'y a pas de boyaux vers l'arrière, tout mouvement est absolument impossible de jour, même pour les isolés; des pentes ouest du **Mort-Homme**, les Allemands tiennent sous les feux de leurs mitrailleuses toute la zone arrière de la position et, à très courte distance, la route d'Esnes à **Béthincourt**, l'unique voie de communication vers l'arrière.

Béthincourt, copieusement bombardé, n'est plus qu'un chaos de ruines; les ouvrages d'Alsace, de Lorraine et des Serbes, sont soumis à des bombardements intermittents, mais fort sévères, qui causent des pertes journalières. La compagnie **LIOTARD** (2^e), accrochée aux flancs du **Mort-Homme**, dans un boyau inachevé, insuffisamment profond et dépourvu de tout abri, perd, en une seule journée, plus de 40 hommes du fait du bombardement.

L'existence est rude pour tous; il ne faut pas songer à allumer du feu pour réchauffer les aliments, car, à la moindre fumée, les « gros noirs » arrivent en rafales. Le ravitaillement est des plus ardu; systématiquement, pendant toute la nuit, sans arrêt, les canons ennemis arrosent de projectiles la zone immédiatement en arrière des positions occupées, et les « cuistots » et ravitailleurs doivent, dans la nuit noire, louvoyer, faire des mouvements latéraux, des zigzags et de nombreux plats-ventres. Ils perdent la direction, errent dans la nuit, harassés, fourbus, et sont obligés d'attendre les premières et faibles lueurs de l'aube pour s'orienter et gagner en hâte l'emplacement de leur compagnie. Et chaque nuit, environnés par les éclatements, soumis au tir des mitrailleuses, chargés comme des bêtes de somme, ils repartent sans se plaindre à leur dure et périlleuse corvée. Besogne ingrate et sans gloire, toute de dévouement, d'abnégation et d'héroïque camaraderie ! Quelquefois, après avoir bien tourné et virevolté dans la nuit, on vient tomber sur le Boche ! Deux ravitailleurs de la 8^e compagnie, les soldats **LAURENÇON** et **FOREST**, lourdement chargés, après avoir longtemps louvoyé de-ci de-là, perdent la direction et arrivent près d'un réseau en avant duquel ils aperçoivent deux formes indistinctes. Ils appellent; on leur répond : « Halt ! Wer da ? » Situation désagréable. Les deux poilus n'ont pas d'arme et il faut agir vite. Sans hésiter, déposant leur fardeau, ils sautent sur les deux Boches, les terrassent et les assommant, puis, reprenant leurs provisions, repartent en arrière emportant comme trophées le fusil de l'un des Boches et la capote de l'autre, et réussissent à rallier leur compagnie.

La un gros plus i cote près de moi et je me retire une dans le bois sans me cacher

Le 20 mars, après un bombardement d'une violence inouïe, les Allemands attaquent et enlèvent, sans coup férir, les organisations du bois de **Malancourt** tenues par deux régiments de la 29^e division et cherchent à tourner par le sud et l'ouest la cote 304, éperon d'une importance capitale pour la défense de Verdun sur la rive gauche de la Meuse.

Ainsi que nous l'avons vu plus haut, le 3^e bataillon se trouve à **Esnes**; il reçoit l'ordre de se porter en même temps que deux compagnies du 141^e sur le bois de **Malancourt** et de contre-attaquer l'ennemi pour l'empêcher de déboucher du bois.

Traversant sans broncher un barrage impressionnant d'obus de gros calibre, le bataillon arrive à la lisière du bois de **Malancourt** et, tout d'abord arrêté par notre propre réseau de fil de fer, réussit à se frayer des passages à la cisaille et à refouler progressivement les Allemands à l'intérieur du bois. Le capitaine **LE FEBVRE**, les lieutenants **CHABROLET** et de **LA CHAUME** se distinguent tout particulièrement par leur sang-froid, leur présence d'esprit et leur décision.

Ramené par ordre un peu en arrière, le bataillon s'organise immédiatement face à la lisière du bois de **Malancourt** et, le 22, il brise net par son feu une très violente attaque allemande qui, débouchant de la lisière est, a pour objectif la cote 304. Refoulés énergiquement, les Boches refluent en désordre, laissant plus de 300 cadavres sur le terrain. Grâce à l'énergie des braves du 3^e bataillon, la cote 304 est sauvée et le danger d'encerclement qui pèse sur les camarades de **Béthincourt** est pour un moment conjuré.

Le 27 mars, le régiment est relevé à **Béthincourt** et dans les ouvrages au sud du ruisseau de **Forges**, par le 37^e R. I. Par bataillons successifs, il vient bivouaquer dans le bois de **Verrières**, puis est embarqué en autos-mitrailleurs et conduit dans la région de **Saint-Dizier**.

Il vient de passer un long mois dans des conditions très dures, travaillant de jour comme de nuit, subissant des bombardements extrêmement violents et, en ce qui concerne les bataillons de **Béthincourt**, des ouvrages d'Alsace, de Lorraine et des Serbes, en vivant constamment sous la menace de l'encerclement complet au cas où l'ennemi viendrait à s'emparer de la cote 304, éventualité qui, sans la magnifique résistance du 3^e bataillon, se serait produite le 22 mars.

Aussi la relève et la détente qui la suit sont-elles particulièrement appréciées. La région où cantonne le régiment est très pittoresque; beaucoup d'arbres fruitiers en fleurs, beaucoup de verdure, beau-

(1) c'est la que les Allemands voyant arriver les artilleurs du 16^e division de la 29^e division venaient à l'attaque mais ils n'ont rien fait

C'est la que les Allemands ont débouché dans la plaine ma section allignée pour à l'encerclement ont été à 4 pas devant tout à coup et se couche toute la section

en fait actuel mais c'est que j'avais vu une tête en plaine qui c'est moi qui ai pris le commandement de la section de la section a été fait par moi-même

(2) pendant l'embarras du canon j'interviens un gas qui savait aller les gas (parce qu'ils n'ont pas je résumais la voie de même l'onde du bombardement et Dubois qui commandait le canon sur lequel j'étais perché avec une section

coup d'eau, chose appréciable après un long mois passé sans avoir pu, une seule fois, vaquer aux soins de propreté corporelle. Dans les cantonnements vastes et commodes de cette région agricole, fort bien reçus par les habitants, les poilus du 121^e ont tôt fait d'oublier les heures tragiques vécues dans l'enfer de Verdun.

Le temps passé à Verdun coûte au régiment :

- 1 officier et 56 hommes tués,
- 5 officiers et 248 hommes blessés.

LE SECTEUR DE BIMONT

Le 4 avril, le régiment est embarqué en chemin de fer et, le lendemain, débarque à Estrées-Saint-Denis, pour cantonner à Estrées, Moyvillers et Bailleul.

Dès l'installation au cantonnement terminée, le travail est activement repris, tant pour revoir et perfectionner l'instruction que pour réparer et remettre en ordre le matériel de toute nature. Dans ces riches régions de l'Oise, en plein printemps, par un temps superbe, le 121^e achève de se remettre des fatigues de son séjour à Verdun. Des renforts lui arrivent pour combler les vides qui se sont produits dans ses rangs et, dès le 15 avril, il est dans une forme superbe et de nouveau disponible pour donner l'effort qui lui sera demandé.

Le 24 avril, après deux étapes, joyeusement enlevées, il vient occuper le secteur de Bimont, entre le ravin de Puisaleine et Tracy-le-Val.

Le secteur, boisé dans la partie ouest, est assez découvert dans la partie est; son organisation, quoique incomplètement terminée, est déjà fort solide. L'ennemi est assez calme et ne manifeste son activité que par des bombardements dirigés surtout sur les tranchées de première ligne et exécutés presque exclusivement par des minenwerfer de très gros calibre. Les torpilles tombent en grand nombre; il y en a de tous les modèles, depuis le « seau à charbon » jusqu'au grand « maous » de 240, sans oublier le « panier à salade », lequel contient cinq bombes, d'un calibre encore respectable, et qui éclatent successivement avec un vacarme effroyable. Par bonheur, l'ennemi exécute ses bombardements par tranches successives et bien définies, tantôt au saillant des Rosettes, tantôt aux

abords de la redoute des Zouaves, tantôt au Champignon, tantôt enfin dans la région de la carrière Mingasson, de sorte qu'il est relativement facile de s'en garer. Mais quel travail, chaque nuit, après réception de la ration journalière de 100 à 150 minen, pour remettre les tranchées et boyaux en état ! Si l'on y ajoute les travaux d'abris et l'aménagement des lignes à l'arrière, on peut se rendre compte de la tâche ardue qu'il faut mener à bien. Mais les poilus du 121^e ont du cœur à l'ouvrage et tiennent à leur réputation de rudes remueurs de terre; l'avancement rapide des travaux fait plaisir à voir.

Il y a d'ailleurs des compensations. Malgré le travail et les minens, le secteur est ce qu'on est convenu d'appeler un secteur « pépère ». Très ombragé, peuplé de sources qui donnent en abondance une eau fraîche et limpide, ses clairières sont de véritables champs de fraises lesquelles, saupoudrées de sucre et aspergées de « gnôle administrative » viennent, de façon succulente, améliorer le menu quotidien. On peut sortir du boyau et, sous le couvert des arbres, se promener au grand air; le sol, composé de tuff et de sablon, est très consistant et les boyaux tiennent bien, même par la pluie. Pas de boue, pas d'éboulements, quelle différence avec Verdun ! Les ravitaillements de toute sorte arrivent facilement, des relèves régulièrement espacées ménagent aux hommes une période de dix jours de repos sur trente sous les ombrages épais du Camp du Maréchal et les deux mois de séjour dans cet agréable secteur passent comme un rêve !

Cette période de secteur calme coûte au régiment :

- 14 hommes tués,
- 2 officiers et 38 hommes blessés.

A partir du 28 juin, le régiment est relevé par des éléments du 100^e R. I. T. et du 86^e R. I. et vient cantonner de nouveau dans la région d'Estrées-Saint-Denis, état-major, 1^{er} et 2^e bataillons à Arsy, 3^e bataillon à Canly.

Le lieutenant-colonel commandant le régiment sait que le 121^e sera bientôt appelé à intervenir dans la bataille de la Somme et, dès l'installation au cantonnement, prescrit de reprendre l'instruction, en étudiant tout particulièrement les formations d'attaque; l'emploi des différents engins à grand rendement, fusils mitrailleurs, grenades, ainsi que le dressage des nettoyeurs de tranchées.

La bataille de la Somme vient de commencer et débute par un magnifique succès. Le moral est très haut, le régiment est prêt à y jouer à son tour un rôle brillant.

*pour photos
au mus
théâtre
à
12 mètres
de l'échelle*

*au mus
sur au
champ*

Handwritten notes and signatures in the right margin of page 29.

LA SOMME (15 juillet-28 novembre 1916).

Le 11 juillet, avertissement de se tenir prêt à faire mouvement par voie de terre.

Le 12, on se met en marche pour venir cantonner à :

Saint-Martin-aux-Bois (2^e bataillon);

Vaumont (3^e bataillon);

Coivrel (1^{er} bataillon).

Pendant cette étape, on traverse une région déjà occupée auparavant par le régiment, et c'est un vrai plaisir que de constater quel bon souvenir il y a laissé. Au passage de la colonne dans les villages, les habitants acclament joyeusement les hommes, viennent leur serrer les mains et leur souhaiter bonne chance. Leur joie de revoir les poilus du 121^e est manifeste.

A l'entrée de Saint-Martin-aux-Bois, les bataillons défilent devant le colonel LE ROND, commandant la brigade, dans une allure superbe, produisant une impression de discipline, de force et de cohésion, bien faite pour donner confiance à celui qui les commande.

Le 13, nouvelle étape pour venir cantonner à :

Villers-Tournelle (état-major, 1^{er} et 3^e bataillons);

Coulemelle (2^e bataillon).

Les journées des 14 et 15 juillet se passent dans ces cantonnements. Tous savent que l'on va à la bataille et le 14 juillet n'en est que plus joyeusement fêté. Le soir, sous les grands platanes de la place, la musique, à la fin du concert, joue les « bourrées d'Auvergne » et de nombreux danseurs, experts dans l'art chorégraphique auvergnat, font applaudir leur habileté. Que ne peut-on pas attendre d'une troupe qui fait preuve d'une si franche et si saine gaieté la veille de la bataille !

Les préparatifs d'attaque sur Fouquescourt.

Le 16 juillet, la marche est reprise; le soir, on bivouaque dans la plaine du Santerre, à l'abri du petit bois de la cote 100, près de Folies et, le 17, à partir de la tombée de la nuit, les 1^{er} et 2^e bataillons viennent relever entre Rouvroy et Fouquescourt des unités des 287^e et 295^e R. I., tandis que le 3^e bataillon s'installe à Rouvroy-en-Santerre.

(11) Venir l'attaque de
régiment avec
division au dessus -
c'est la que tous les maisons sont
détruits, les hirondelles avaient fait
leur nid dans les entres de nos
cagnots en dernière ligne

Ce n'est plus le secteur de Bimont, si ombragé, si abondamment pourvu d'eau et dont le sol facile à travailler rendait aisée notre tâche de constructeurs de boyaux. La vaste plaine du Santerre s'étale à perte de vue, immuablement plate, brûlée par le soleil, couverte de hautes herbes où dominent le chardon et l'ivraie, avec son horizon morne et incertain que coupent, de place en place, les quelques oasis de verdure que constituent les vergers autour des villages et les allées de peupliers le long des routes. Pas d'eau, peu d'ombre et une terre argileuse et boueuse qui, à la moindre pluie d'orage, colle aux semelles et transforme tranchées et boyaux en canaux vaseux où l'on glisse et chancelle à chaque pas. La boue de la Somme devenue légendaire dans le souvenir de tous ceux qui ont tenu des secteurs dans cette région !

Dès l'arrivée, on reprend la pioche et la pelle. Il s'agit d'ouvrir une parallèle à 300 mètres des tranchées ennemies et d'aménager le terrain en arrière en conformité du dispositif que doit prendre le régiment pour attaquer Fouquescourt.

Dans ce terrain plat, il ne faut pas songer, même de nuit, à travailler à découvert, en sortant de la tranchée pour creuser la parallèle; inlassablement, l'ennemi le balaie de ses feux de mitrailleuses. Le travail en sape s'impose, ce qui complique singulièrement la besogne, mais le colonel LE ROND, commandant la brigade, a dit qu'il faut que tout soit prêt pour la fin du mois et chacun y met du sien. La parallèle avance rapidement; elle est, naturellement, bientôt repérée et le bombardement commence, précis et régulier. Les avions ont photographié le terrain sur lequel l'aménagement du dispositif paraît déjà très nettement et, chaque jour, les 150 prennent à partie, soit la parallèle avancée, soit les parallèles successives en arrière et démolissent une bonne partie du travail de la journée. La réaction du bombardement de contre-préparation devient formidable et il faut tout le haut moral des hommes pour arriver quand même à finir la tâche pour la date fixée.

Dans la nuit du 29 au 30 juillet, le régiment est relevé par le 105^e et va cantonner à Thory et Sauvillers-Mongival.

La garde de douze jours dans le secteur de Rouvroy lui a coûté :

1 officier et 12 hommes tués,

1 officier et 24 hommes blessés.

Du 1^{er} au 7, le régiment cantonne à Thory et met à profit cette période pour exécuter, sur un terrain préparé aux environs du cantonnement, des exercices de répétition de l'attaque qu'il doit exécuter sur Fouquescourt.

Dans la nuit du 7 au 8, il relève le 105^e dans le secteur de **Rouvroy** et reprend les travaux de préparation d'attaque sur **Fouquescourt**, création des dépôts de vivres, d'eau, de matériel du génie, de munitions, préparation des gradins de franchissement, etc., quand, le 13 août, l'ordre est donné de suspendre tous les préparatifs d'attaque, de couvrir la première ligne par des défenses accessoires et de reprendre l'organisation défensive du secteur.

Le 17 août, le colonel **LE ROND**, commandant la 51^e brigade, quitte **Rouvroy** pour aller prendre la direction de l'organisation du nouveau secteur d'attaque de la brigade entre **Lihons** et **Chaulnes**. Le régiment passe momentanément sous les ordres du colonel commandant la 52^e brigade.

Dans la nuit du 21 au 22 août, il est relevé par le 338^e R. I. et va cantonner :

État-major, 1^{er} et 2^e bataillons, à **Aubvillers**;

3^e bataillon à **Bouillancourt**.

Le deuxième séjour dans le secteur de **Rouvroy** lui coûte :

2 hommes tués;

1 officier et 12 hommes blessés.

L'attaque du bois Triangulaire.

Le 28 août, l'É.-M. et la C. H. R. vont cantonner à **Maresmontiers**.

Le 1^{er} bataillon à **Malpart**.

Le 2^e à **Hargicourt**.

Le 3^e à **Bouillancourt**.

Le 1^{er} septembre, les 1^{er} et 2^e bataillons et l'É.-M. sont enlevés en camions automobiles, transportés à **Caix** et, dans la nuit du 1^{er} au 2, relèvent le 105^e R. I. dans le secteur de **Lihons**; le 3^e bataillon vient cantonner à **Rosières-en-Santerre**.

Le 121^e doit participer à l'attaque générale que va exécuter le 10^e C. A. dans le but d'enlever **Chilly**, les bois **Frédéric** et **Browning**, la tranchée **Ferdinand**, le bois **Triangulaire** et la tranchée **Guillaume**, en vue d'encercler et de faire tomber par des opérations ultérieures le gros bourg de **Chaulnes**, nœud important de chemins de fer.

La 26^e division, au centre de l'attaque, doit avoir deux régiments en première ligne, 121^e à gauche, 139^e à droite; elle est encadrée au nord par la 51^e D. I., au sud par la 20^e.

Le terrain d'attaque n'est pas encore complètement aménagé;

les journées des 2 et 3 septembre, ainsi que la nuit du 3 au 4, sont employées à en terminer la mise en état, à l'achèvement des places d'armes, à l'apport des munitions, des vivres et de l'eau. Cette tâche, rendue formidable par le manque de temps, est menée à bien grâce à l'excellent esprit des hommes, à leur inlassable activité et à l'ardent désir de tous de se porter enfin à l'assaut.

Pendant tout ce temps, notre artillerie tape ferme sur les organisations ennemies, sans trêve, de jour comme de nuit; les Allemands répondent coup pour coup et c'est sous de sévères bombardements que sont exécutés les travaux de la dernière heure.

Le 4, dès 9 heures, les 1^{er} et 2^e bataillons viennent prendre leur dispositif d'assaut dans les parallèles de départ; ils y subissent un bombardement intense qui leur occasionne des pertes sensibles. L'attaque est fixée à 14 heures; cette indication, transmise aux unités, est accueillie avec joie par tout le monde.

* A 13^h 57, les vagues successives sortent de leurs parallèles et s'alignent pour le départ; à 13^h 58' 30" elles se mettent en mouvement pour serrer sur le tir de barrage. Le départ est impressionnant! Aligné et disposé comme à l'exercice, dans un ordre et un silence parfaits, le régiment se porte en avant d'un seul élan, suivant au plus près le barrage de notre artillerie. Dès que la vague de tête arrive à la première tranchée ennemie, le tir de barrage allemand se déclenche, exécuté avec des obus de 105 et de 150; il a été demandé par de nombreuses fusées parties du bois **Triangulaire**. Mais sa violence ne diminue en rien l'élan des hommes non plus que la cohésion et l'ordre dans les formations d'assaut, qui continuent leur marche sans se préoccuper des pertes et sans manifester le moindre flottement. Le spectacle est empoignant et magnifique. Les tranchées successives de la première position allemande sont enlevées et, à 14^h 15, les éléments de tête atteignent la lisière ouest du bois **Triangulaire**.

L'élan a été si irrésistible, l'attaque menée si rondement, que les nettoyeurs de tranchées n'ont pas eu le temps de terminer leur besogne et que des groupes d'Allemands, sortant d'abris dont la profondeur est telle (14 mètres), qu'ils ont échappé à l'œuvre de destruction de notre artillerie, sont ralliés par leurs officiers et, formant des îlots de résistance, se mettent à tirer dans le dos de nos éléments qui ont dépassé leurs lignes. La réduction de ces îlots, qui nous occasionne des pertes, donne lieu, pour nos officiers et nos groupes de nettoyeurs de tranchées, à toute une série de combats isolés où leur bravoure, leur audace et leur esprit d'initiative se manifestent de façon éclatante.

Le commandant KREMPP, sérieusement blessé pendant la traversée du tir de barrage, a passé le commandement du bataillon au capitaine BESSE et la progression des nôtres continue sans arrêt dans le bois **Triangulaire**. Les abris allemands qui s'y trouvent sont nettoyés de façon implacable, grâce au concours de la section de lance-flammes qui a accompagné nos vagues d'assaut. Tous les objectifs assignés au régiment sont intégralement atteints; sans perdre une minute, les compagnies en commencent l'organisation défensive, malgré le bombardement devenu très violent.

La nuit est employée à consolider ces organisations; quelques contre-attaques ennemies sont brillamment repoussées et nous ne perdons pas un pouce du terrain si brillamment conquis.

L'énumération de tous les actes de bravoure accomplis au cours de l'action dépasserait les limites de ce récit. Nous n'en citerons que quelques-uns. Le Père BROTTIER, notre digne et vaillant aumônier, part en tête des vagues d'assaut, laisse dans les fils de fer une bonne partie du bas de sa soutane et arrive un des premiers dans le bois **Triangulaire**. Le soldat LAVAL, de la 6^e compagnie, se porte à l'attaque d'un îlot de résistance, abat lui-même l'officier qui commande le groupe ennemi et oblige les 20 hommes qui le composent à se rendre. Le soldat MOUJON, accompagné de deux camarades seulement, attaque résolument un groupe de plus de 30 Allemands dirigé par 3 officiers, qui résistent dans un îlot, abat un des officiers et 5 hommes, fait plus de 20 prisonniers et délivre 2 soldats français d'un régiment voisin capturés par les Allemands. Le sergent LONDONSCHUTZ, grièvement blessé en s'élancant à l'assaut, dit froidement à ceux qui veulent le soigner : « Laissez-moi là, enlevez-moi mon équipement et continuez à avancer ! » L'œil droit arraché, le sergent DANIEL, de la 1^{re} compagnie, reste vingt-quatre heures parmi ses camarades, les exhortant à tenir bon sous le bombardement et, sans avoir proféré une plainte, meurt en brave le lendemain.

La matinée du 5 septembre est relativement calme; on l'emploie à recenser le butin de toute nature, consistant en plus de 1.000 fusils, des mitrailleuses, des minenwerfer de 240, des munitions, des outils en grand nombre, des vivres de réserve, des appareils téléphoniques, une ample provision de chocolat, de sucre, de confitures, de conserves d'abricots, ainsi qu'un lot important de bouteilles d'eau minérale qui ne sont pas la partie du butin la moins appréciée des hommes après une affaire aussi chaude et dans cette région de la soif.

Trois cents Allemands ont été faits prisonniers; de nombreux

cadavres jonchent le terrain complètement bouleversé ou gisent dans les abris écrasés. Notre artillerie a accompli un travail de destruction aussi effrayant que réussi. Les réseaux épais qui protégeaient les tranchées ont été volatilisés, les abris très profonds et très solides sont presque tous écrasés, les blockhaus de mitrailleuses quoique solidement bétonnés, ont été chavirés de magistrale façon. Le bois **Triangulaire** qui, quelques jours avant l'attaque, était un très beau bois, épais, touffu, peuplé de très beaux arbres en pleine verdure, n'existe pour ainsi dire plus et présente l'aspect chaotique d'un vaste abatis où se dressent çà et là quelques troncs noirs et calcinés, sans la moindre trace de verdure. Les poilus ne peuvent en croire leurs yeux et c'est, de leur part, un concert de louanges à l'adresse des artilleurs qui ont accompli si magistralement leur besogne.

La soirée du 5 septembre est des plus mouvementées; à partir de 14 heures, les Allemands dirigent sur nos positions, et plus particulièrement sur la lisière ouest du bois **Triangulaire** (tranchée **Karoline**), un bombardement d'une violence inouïe qui semble être le prélude d'une attaque. Elle est enrayée par nos tirs de barrage et les quelques éléments ennemis qui réussissent à déboucher sont fauchés par le tir de nos mitrailleuses et de nos F. M. qui n'en laissent pas un seul debout. Mais le bombardement fait rage. De 14 heures à 16 heures, plus de 8.000 obus tombent sur le bois.

Dans la nuit du 5 au 6 septembre, le lieutenant-colonel BOURG reçoit l'ordre de reprendre l'attaque dans les conditions suivantes : S'installer au carrefour de la route **Chaulnes—Lihons** et de la tranchée des **Sélénites**.

Attaquer sur le point 727 en liaison avec la 51^e D. I., puis chercher à relier ces différentes attaques, de 735 vers la tranchée des **Sélénites**, et en progressant dans le bois **Triangulaire** vers la corne sud-est dudit bois, qu'il y aurait un gros intérêt à atteindre.

Le mouvement doit être exécuté au nord du bois par le bataillon BONNOT du 105^e R. I., mis sous les ordres du commandant du 121^e, et au sud du bois par la 11^e compagnie (capitaine DE LA CHAUME).

L'attaque part à 16 heures. Au nord, le bataillon BONNOT atteint son objectif par un combat pied à pied, malgré une résistance tenace de l'adversaire. Au sud du bois, la 11^e compagnie, entraînée brillamment à l'assaut par le capitaine DE LA CHAUME, enlève d'un seul bond la tranchée des **Sélénites**, dont les défenseurs sont tous tués à la baïonnette. Contre-attaquée à 16^h 30, cette belle unité repousse vaillamment l'ennemi, sans céder la moindre

Voir photos bois triangulaire
devant Chaulnes

parcelle du terrain qu'elle vient de conquérir. Le soldat LABAUDE (Sylvain), un fin lanceur de grenades, posté à la garde du barrage établi dans la tranchée conquise, réussit par son adresse et sa bravoure à tenir les Allemands à distance pendant trente-six heures et, à coups de grenades, en tue un nombre respectable.

Seul, un îlot allemand situé au point de jonction avec le 92^e R. I. résiste encore, l'attaque de ce régiment sur la Demi-Lune n'ayant pas entièrement réussi. Cet îlot est réduit le 7 au matin après avoir été encerclé et attaqué à la grenade; 60 prisonniers y sont cueillis.

Le deuxième objectif assigné au 121^e est, cette fois encore, intégralement atteint. Sans perdre une minute, sous un bombardement rageur, une tranchée est établie à travers le bois **Triangulaire** entre les positions conquises par le bataillon BONNOT et la compagnie DE LA CHAUME, et les contre-attaques tentées par l'ennemi le 7 et les jours suivants ne réussissent pas à nous faire reculer d'une semelle.

Du 7 au 15, le régiment reste sur la position qu'il a si bravement conquise, continuant sans relâche ses travaux d'organisation et supportant des bombardements d'une violence inouïe, ininterrompus, de jour comme de nuit, lesquels, en raison du manque d'abris, lui occasionnent de très grosses pertes, sans que son haut moral en soit en rien diminué.

Le 15 septembre, relevé sur ses positions par le 105^e R. I., il vient s'installer en réserve de division dans les baraques du bois des Ballons.

La période du 1^{er} au 15 septembre lui a coûté :

5 officiers et 174 hommes tués,

10 officiers et 545 hommes blessés,

soit, au total, 15 officiers et 719 hommes.

A la suite de cette brillante action, il obtient une citation à l'ordre de l'armée (Voir le texte à la fin de l'Historique).

Le secteur Lihons—Chaulnes.

Le séjour au demi-repos dans le camp du bois des **Ballons** n'est pas de longue durée. A peine le régiment s'est-il reconstitué par l'arrivée de renforts appartenant en majorité à la classe 1916, qu'il lui faut relever le 105^e R. I. dans le secteur **Lihons—Chaulnes**, récemment conquis par lui.

Pendant cette période de secteur qui ne dure que huit jours, il n'est procédé qu'à des travaux d'organisation tendant à conso-

luder les positions conquises et à créer des communications vers l'arrière. Tâche ardue ! La pluie est venue ; le sol complètement retourné et remué par les obus ne tient plus, tout croule, tout s'écroule ; il faut, pour avoir des boyaux solides, faire le long des parois des revêtements en claies et en fascines maintenues par des piquets profondément enfoncés dans le sol du boyau et dont l'extrémité libre est attachée par des fils de fer à des harts, afin de compenser l'effet des poussées latérales. Le fond du boyau est garni d'un caillebotis sur toute la longueur. En a-t-on placé des kilomètres, de ce caillebotis, dans le secteur de Lihons ! Et pendant tout ce temps, les deux artilleries restant très actives, la ration journalière d'obus demeure copieuse.

Le 30 septembre au soir, en conséquence du régime de relèvement établi, retour au bois des **Ballons** où l'on reste huit jours à gratter la boue qui forme cuirasse sur les effets; le commandant du corps d'armée passe le régiment en revue.

Les huit jours sont vite passés et, le 9, nous relevons le 105^e dans le secteur Lihons—Chaulnes.

L'affaire de la tranchée du Héron.

Le 10 octobre, la 51^e division doit exécuter à la gauche du régiment une attaque dont le but est de s'emparer de la tranchée de **Toscane**, de la tranchée du **Héron** et des bois au nord de **Chaulnes**. Cette attaque doit être soutenue par les feux de la compagnie de gauche du 3^e bataillon; cette compagnie doit, en outre, occuper la tranchée de Toscane et la tranchée de Sieille qui seront enlevées au premier bond par le 208^e R. I., puis relier la tranchée de **Toscane** à la première ligne du 121^e, vers la lisière nord du bois **Triangulaire**. Le reste du bataillon de **LA POMÉLIE** (3^e), tout en maintenant sa ligne, couvrira le flanc droit de l'attaque du 208^e et l'appuiera par ses feux de mitrailleuses et de V. B.

L'attaque du 208^e se déclenche à 11 heures; à 11^h 10, le bataillon DE LA POMÉLIE occupe la position qui lui a été assignée et appuie de ses feux la compagnie du 208^e chargée d'enlever la tranchée du Héron.

Mais cette attaque ne réussit que partiellement et, à 14^h 30, le bataillon BESSE (2^e) est mis à la disposition du lieutenant-colonel JOLY, commandant le 208^e, pour étayer l'attaque du bataillon de droite de ce régiment très durement éprouvé par le feu de l'ennemi.

X c'est là aussi que nous avions mis les morts
sur le bord de la tranchée. Et qu'un autre tombe
era plus dessus - alors mon agent de liaison en
+ l'amenant me dit tu vois Abel c'est toujours
aussi même à se faire tuer -

C'est la 10^e
C'est à laquelle
j'avais été en
renfort avec
ma section et le
Compagnon était
commandant par
un capitaine
qui voulait
que j'aille lui
rendre compte
tous les heures
de ce qui se
passait et c'est
du fond de mon
habitat où il
se trouvait que
je l'ai vu traqué
de tous côtés
par une troupe
d'ennemis armés
et c'est ainsi
qu'il est mort.

Le détail complet des opérations effectuées par le 2^e bataillon dépasserait les limites de ce récit et nous n'en citerons que l'épisode le plus glorieux.

Sous un bombardement très dur, au prix de pertes sérieuses, la 6^e compagnie, en tête de laquelle marche la section du sous-lieutenant Goupil, réussit à s'emparer de la tranchée du Héron et à établir un barrage à quelques mètres du point de jonction de cette tranchée avec la tranchée du Sagouin. La section Goupil et la section de mitrailleuses Nary de la C. M. 2 sont chargées de la défense de ce barrage. Le 12 octobre, vers 16 heures, une contre-attaque allemande se déclenche, très supérieure en nombre. Pris de front et à revers, les braves qui composent ces deux sections livrent un furieux corps à corps et, refusant de se rendre, se font tuer jusqu'au dernier. Le lendemain, nous pouvions, à l'aide de nos jumelles, apercevoir leurs casques alignés par les Allemands sur le parapet de la tranchée et quelques jours plus tard, la tranchée du Héron définitivement conquise, nous retrouvions les cadavres du lieutenant Goupil et des hommes de sa section, tous au grand complet. L'état de la tranchée et les nombreux cadavres allemands mélangés à ceux de nos braves, et que l'ennemi n'a pas eu le temps d'ensevelir, disent éloquemment quelle a été l'âpreté de la lutte et combien la glorieuse section a fait payer cher à l'ennemi la conquête du barrage qu'elle était chargée de tenir. La section a été citée à l'ordre de l'armée et, depuis ce temps, dans nos prises d'armes, la section de tête de la 6^e compagnie porte un fanion de soie portant en lettres d'or l'inscription : « Tranchée du Héron. »

Citation de la 1^{re} section de la 6^e compagnie.

Chargée, le 11 octobre 1916, d'attaquer à la grenade un barrage ennemi, la 1^{re} section de la 6^e compagnie, sous la conduite de son chef, le sous-lieutenant Goupil, a non seulement enlevé son objectif dans un élan admirable, mais a encore réussi à s'emparer de la tranchée ennemie de 200 mètres environ que protégeait le barrage et à s'y installer. Contre-attaquée le 12 octobre par des forces supérieures, leur a opposé une résistance admirable et leur a infligé de très lourdes pertes dans la lutte corps à corps où son chef, ses gradés et ses soldats se firent tuer tous jusqu'au dernier.

Le 20 octobre, relevé par le 105^e, le régiment stationne trois jours à Hangest-en-Santerre, et de là, enlevé en camions automobiles, va cantonner dans la zone Villers-Tournelle—Coullemelle.

Son séjour en secteur du 10 au 20 octobre et les combats auxquels a pris part le 2^e bataillon, lui ont coûté :

1 officier et 72 hommes tués,
3 officiers et 141 hommes blessés.

Les périodes de repos, pendant la bataille de la Somme, ne sont jamais de longue durée. Le 31 octobre, le régiment remonte en camions automobiles, débarque à Rosières-en-Santerre et, dans la nuit du 1^{er} au 2 novembre, relève de nouveau le 105^e R. I. dans le secteur Lihons—Chaulnes.

Le travail d'organisation et de mise en état des nouvelles positions (tranchées du Héron et du Sagouin) est immédiatement repris; les pluies incessantes ont rendu le terrain impraticable, tranchées et boyaux s'effondrent de toutes parts, le maintien des communications devient un problème presque insoluble. Le matériel nécessaire, caillebotis, fascines, claies, piquets, bois d'abris, ne peut arriver que jusqu'à Lihons. Pour l'amener en ligne, c'est un parcours de plus de 3 kilomètres, par des boyaux inondés, dans la boue jusqu'à mi-cuisse et à travers une région constamment bombardée. Quelle formidable somme d'efforts doivent donner les hommes! Couverts de vermine, manquant d'eau pour les soins de propreté corporelle, sur les chantiers de jour comme de nuit, sans cesse marmittés, ils travaillent sans se plaindre, toujours ardents à la besogne, avec l'âpre volonté de vaincre toutes les difficultés qui se présentent. Existence plus dure que celle de la bataille elle-même, avec le danger sans cesse présent et l'obligation de recevoir les coups sans les rendre.

Le 4 novembre, dans l'après-midi, les Allemands bombardent violemment le secteur, 25 obus de 305 tombent sur Lihons et écrasent plusieurs caves. L'un d'eux tombe sur l'abri des sapeurs et volatilise 600 paires de bottes américaines en caoutchouc, arrivées de la veille et attendues avec une impatience bien excusable si l'on se représente l'état des boyaux et des tranchées, véritables ruisseaux de boue où les imperméables auraient facilité la promenade.

A la gauche du régiment, le 7 novembre à 9h 59, la 75^e brigade attaque les villages de Pressoire et d'Ablaincourt; à 12 heures, les deux villages sont enlevés, le bataillon de gauche du 121^e, qui a appuyé l'attaque par ses feux, a bénéficié aussi d'une bonne partie du bombardement de réaction de l'artillerie ennemie.

Des deux côtés, à partir du 8 novembre, il n'y a plus d'action d'infanterie, mais les deux artilleries restent très actives.

Les travaux de consolidation et d'entretien de la position sont continués au prix d'efforts considérables jusqu'au 27 novembre, date à laquelle le régiment est définitivement relevé dans le secteur de Libons par des éléments de la 20^e division.

Le séjour en secteur pendant le mois de novembre a coûté :
27 hommes tués,
69 blessés.

Au total, les pertes résultant du feu pendant la bataille de la Somme sont, pour le régiment :

7 officiers et 287 hommes tués,
15 officiers et 801 hommes blessés,
soit : 22 officiers et 1.088 hommes.

La durée de l'effort, la sévérité de la lutte, la violence des bombardements, l'étendue des pertes, la nature du sol et les difficultés de l'existence matérielle font de la bataille de la Somme la période la plus dure de l'histoire du régiment pendant la grande guerre.

Au moment où la division quitte définitivement le 10^e corps, le général ANTHOINE, commandant le C. A., lui adresse un ordre du jour des plus élogieux, dont ci-dessous un extrait :

Au moment où la 26^e D. I. quitte le 10^e C. A., le général commandant le C. A. tient à lui adresser ses remerciements et ses vœux.

Il confond dans une même pensée de reconnaissance et le chef qui a su régler et diriger les efforts de la division, et ses vaillantes troupes qui ont si généreusement répondu à son appel.

La 26^e D. I. sort du secteur de Chaulnes avec la haute et légitime fierté d'y avoir atteint tous les objectifs assignés à ses attaques, d'avoir intégralement maintenu ses gains et d'en avoir sans trêve organisé l'occupation; l'infanterie s'y est montrée aussi ardente que tenace par-dessus tout éloges.

Le général commandant le C. A., indissolublement uni par ces inoubliables souvenirs à la 26^e D. I., suivra de tout son cœur les nouveaux succès qu'elle ne peut manquer d'obtenir partout où elle sera appelée à combattre.

Une dernière fois, il s'incline respectueusement devant ses glorieux drapeaux.

Les bois de Thiescourt.

Ramené le 30 novembre dans la région Villers-Tournelle—Coullemelle, le régiment se met en route le 1^{er} décembre pour gagner par

étapes la région de Nanteuil-le-Haudouin, où il doit s'embarquer en chemin de fer pour le camp de Neufchâteau.

L'entraînement à la marche a bien faibli pendant cette longue période de séjour dans la boue de la Somme. Néanmoins, les étapes successives sont enlevées sans qu'il y ait un trainard et dans l'ordre le plus parfait. Le froid est vif, mais la région traversée est pittoresque, les cantonnements suffisants et, d'ailleurs, on est disposé à trouver tout parfait au sortir de l'enfer de la Somme.

Le 1^{er} décembre, le 121^e est à Thieux, Ducamps, Fresnières, le 2 à Cambronnet, Auvillers, le 3 à Aumont, Apremont et Saint-Nicolas-d'Assy, le 5 à Baron, Broiselles et Rosières, et, le 7, arrive à Nanteuil-le-Haudouin. Les opérations d'embarquement sont rondement menées et, le 8, après débarquement en gare de Neufchâteau, on s'installe au cantonnement.

É.-M. et 1^{er} bataillon à Vesaigues-sous-Lafauche.

2^e et 3^e bataillons à Chalvraignes. X

Période de nettoyage de huit jours, puis reprise de l'instruction. Tous savent qu'au début du printemps, il faudra donner un puissant effort et comprennent qu'il faut s'y préparer. La région présente des terrains de manœuvres superbes; c'est un grand plateau à larges ondulations, coupé de forêts et de boqueteaux permettant les exercices les plus variés. Des manœuvres de division au cours desquelles sont étudiées les méthodes d'attaque qui seront employées pour l'offensive du printemps intéressent au plus haut degré hommes et gradés, et, à l'issue de cette période de repos, l'habileté manœuvrière de la troupe n'a d'égales que son excellent esprit, son exacte discipline et la ferme volonté de tous de donner d'un cœur résolu l'effort qui sera demandé.

Le 17 janvier, le régiment s'embarque en chemin de fer à la gare de Rimaucourt, débarque le 18 et le 19 à Nanteuil-le-Haudouin et, après une courte étape, s'installe au cantonnement :

É.-M. et 1^{er} bataillon à Ormoy-Villers;

2^e bataillon à Boissy, Fresnois.

3^e bataillon à Péroy, Les Gombries.

Le 23, il est enlevé en camions automobiles, débarque à Élincourt, Sainte-Marguerite et relève dans le bois de Thiescourt le 265^e R. I. en face des organisations ennemies de Thiescourt et de La Chapelle-Saint-Aubin.

Le secteur est très calme; il s'agit d'achever et de mettre au point les travaux offensifs commencés par la 61^e division.

Le froid est sibérien, 15^e au-dessous de zéro en moyenne, et la terre gelée a la consistance du roc. Il est impossible de l'entamer à

g'ai rejoint le Rgt dans la Région de Compiègne au début d'août 1918 et ai rejoint la 14^e C^{te} après le retrait allemand sur la ligne de la Somme. J'ai échappé au fait de mon évacuation pour maladie imaginaire

X C'est là que nous touchons le pays au moment d'être à dire gelé - c'est là que je me suis fait évacuer pour changer de camp. J'ai été à l'hôpital à Neufchâteau 8 jours et en 8 jours de convalescence j'ai été pour rejoindre le Rgt. J'étais malade mais j'ai pu en avoir pour 265 jours de la 61^e division et j'ai rejoint le Rgt à la Chapelle-Saint-Aubin. J'ai été évacué pour maladie imaginaire.

Les attaques de la Somme ont été avec les plus durs jours de la guerre.

la pioche, il faut la désagréger par des pétardements à la cheddite et, dans de pareilles conditions, le travail n'avance que lentement.

L'installation matérielle n'est pas brillante; près de trois bataillons sont entassés dans la carrière **Martin**, immense souterrain de plus de 500 mètres de profondeur, creusé dans le tuff, où l'existence dans la poussière, l'humidité et le noir n'a rien d'atrayant.

Vers la fin de février, l'aviation fait connaître que l'ennemi a fait sauter les ponts d'**Ourscamp** ainsi que divers autres ponts sur l'Oise. Que signifie cette opération? Serait-ce un indice de repli?

Les travaux d'aménagement avancent et prennent bonne tournure; les avions ennemis ont tôt fait de les photographier, car le bois, dépourvu de feuillage, facilite les investigations aériennes et, dès le 25 février, l'activité de l'artillerie ennemie augmente. L'entrée de la carrière **Martin**, où la circulation est intense, est particulièrement bien repérée; à l'improviste, plusieurs fois dans la journée et dans la nuit, une rafale arrive, précise et rageuse. Mais ce ne sont que des 77 et la Somme nous a appris à n'en pas faire grand cas!

Le repli allemand du printemps 1917.

Sans être une seule fois relevé, le régiment reste en secteur du 23 janvier au 15 mars. Dès le 5 mars, le secteur redevient calme, l'artillerie allemande ne tire presque plus; il semble que l'ennemi ait réduit ses effectifs et surtout retiré un nombre respectable de batteries; l'hypothèse de son repli ou de ses préparatifs de repli se précise. L'ordre arrive de multiplier les coups de main pour faire des prisonniers.

Le 13 mars, un coup de main dirigé par le sous-lieutenant **MAZOIT** sur les tranchées de **Lemberg** et des **Échalas** permet de constater qu'elles sont inoccupées.

Le 15, un autre coup de main dirigé par le lieutenant **DE LARMINAT** sur **La Rue-Mélique** vient confirmer ce renseignement.

Il n'y a plus de temps à perdre et le 16, à 17 heures, le 1^{er} bataillon (**BASTIANI**) se porte à l'attaque des pentes nord de **La Chapelle-Saint-Aubin**; le 17 au matin, les 2^e et 3^e bataillons, suivant le mouvement, marchent sur **La Rue-Mélique** et **Thiescourt**; ils trouvent devant eux le vide complet et, continuant leur marche, atteignent la **Divette**.

Le 18 au matin, la **Divette** est franchie sans que se manifeste la

moindre réaction; le régiment prend pour objectifs successifs : **Évricourt**, **Suzoy**, **Larbroye** et **Noyon**. En formation largement articulée, il marche vers l'est, sans éprouver de résistance, encadré à gauche par la 61^e division, à droite par le 139^e R. I.

A 10^h 55, le 1^{er} bataillon, ayant trouvé un passage dans la plaine inondée, entre le premier dans **Noyon**, aux acclamations de la population qui n'a plus vu de Français depuis 1914. Le spectacle est très émouvant, les femmes et les enfants embrassent les poilus, les hommes viennent leur serrer les mains en pleurant de joie et les braves troupiers du 121^e, très émus eux aussi, rendent copieusement embrassades et poignées de mains.

Mais il faut se hâter et atteindre l'ennemi; dès la sortie de **Noyon**, la 2^e compagnie (capitaine **GUIGARD**) se heurte à une arrière-garde boche installée sur le mont **Saint-Siméon** et l'en déloge après un court combat.

Le 19 mars, le mouvement continue; les 2^e et 3^e bataillons entrent à leur tour à **Noyon** et se préparent à prendre la route de **Chauny**, quand l'ordre est donné à la 26^e division de se laisser dépasser par la 61^e.

Le soir même on cantonne à l'ouest de **Noyon**, à **Dives-Le-Franc** et **Ville** et, le 25 mars, après une courte étape, on traverse **Noyon** pour cantonner :

É.-M., 1^{er} et 3^e bataillons à **Béhéricourt**;

2^e bataillon à **Salency**.

Du 21 au 31 mars, le stationnement dans la région de **Béhéricourt** est mis à profit pour réparer hâtivement les routes et les ponts que l'ennemi a fait sauter pendant son mouvement de retraite.

La bataille sous Saint-Quentin.

Le 1^{er} avril, la marche est reprise dans la direction de l'Est; par **Villequier-Aumont**, le régiment atteint **Flavy-le-Martel**. Spectacle inoubliable! Nous entrons dans la région systématiquement dévastée par l'ennemi avant sa retraite. Des villages florissants, il ne reste pas une maison; tout a été rasé au niveau du sol, et seules des briques éparpillées peuvent en indiquer l'emplacement. Les arbres sont tous, sans exception, sciés à 1 mètre du sol. Des débris chaotiques de machines, de chaudières éventrées, de tuyaux de vapeur tordus, enchevêtrés et déchiquetés par les explosions, sont tout ce qui reste des sucreries et des usines prospères de cette riche région; les instruments agricoles de toute sorte, charrues, fau-

cheuses, moissonneuses ont été méthodiquement rassemblés à la sortie des villages; on y a mis le feu, il n'en reste plus qu'un amas de ferraille lamentable et inutilisable. Des pierres et du fumier ont été jetés dans les puits. Travail de vandales qui sera la honte éternelle des Boches!

La rage au cœur, les hommes traversent cette région si barbarement ruinée. Leur désir de venger tant d'atrocités, tant de cruauté et de barbarie est impérieux, la soif de la vengeance et des représailles nous serre à tous la gorge!

Le 2 avril, on cantonne à **Flavy-le-Martel**, ou plutôt sur l'emplacement de ce bourg florissant. Pendant ce temps, la division a continué sa marche et, bousculant les arrière-gardes ennemies, a atteint la ligne **Urvillers—cote 108—Grugies—Giffécourt**. Mais à partir de cette ligne, l'ennemi fait tête; il est venu s'installer sur cette fameuse ligne **HINDENBURG**, dont on a tant parlé, ligne formidable, organisée à loisir, depuis longtemps, suivant toutes les règles de l'art, couverte par un réseau très compliqué et très épais de fils de fer, judicieusement flanqué par des mitrailleuses sous blockhaus bétonnés et susceptible d'opposer une résistance presque insurmontable.

Le 5 avril, le régiment se porte par **Artemps** sur **Séraucourt-le-Grand**; le 3^e bataillon relève le 92^e R. I. dans le secteur de **Grugies**, les deux autres s'échelonnent en arrière à **Artemps** et **Séraucourt-le-Grand** et l'on s'attelle immédiatement aux travaux d'attaque. Il s'agit d'enlever la ligne **HINDENBURG** et de poursuivre l'ennemi dans la direction de l'est.

Encadré à gauche par la 25^e D. I., le 121^e doit enlever d'assaut la position ennemie entre le saillant du moulin de **Touvent** et la ferme du **Pire-Aller**. Des reconnaissances exécutées pendant la nuit du 10 au 11 et celle du 11 au 12 permettent de constater à quel obstacle formidable on va se heurter, mais la soif de la vengeance est dans tous les cœurs; on ira de l'avant quelles que soient les difficultés.

L'attaque est définitivement fixée au 13 avril à 5 heures. Pendant la nuit, les bataillons **KREMPP** (2^e) à gauche, **DE LA POMÉLIE** (3^e) à droite, prennent leurs emplacements de départ et, à 4^h 56, ils se mettent en marche pour serrer sur le barrage établi à cette heure-là sur la première tranchée allemande.

Les vagues d'assaut se portent résolument en avant, suivant au plus près notre barrage et progressent rapidement en traversant le barrage ennemi, d'ailleurs peu dense, mais, arrivées à hauteur des réseaux protégeant la première ligne, les chefs de section

de tête constatent que la plupart des brèches que devait réaliser le tir de notre artillerie sont tout à fait insuffisantes. L'épaisseur du réseau est telle qu'il n'a pas été coupé de bout en bout et, la nuit, pendant les accalmies du bombardement, les Allemands l'ont réparé et ont bouché les passages ouverts par notre feu. Il faut en chercher d'autres ou en créer, se fractionner par petites colonnes pour utiliser ceux que l'on trouve. Pendant ce temps d'arrêt forcé, le barrage roulant a continué sa marche et ne protège plus les vagues d'assaut; les Allemands, qui ne sont plus aveuglés par les explosions, aperçoivent nos colonnes et dirigent sur elles un feu de mitrailleuses des plus nourris et très meurtrier.

Au bataillon de gauche (**KREMPP**), les compagnies de première ligne abordent le réseau par petites colonnes en utilisant les coupures et chicanes qu'on peut y trouver, et, malgré des pertes sévères, réussissent à le traverser et à occuper la première tranchée allemande. Les défenseurs de cette ligne battent précipitamment en retraite par les boyaux, tandis que les mitrailleuses de la deuxième ligne font rage. La section de gauche de la compagnie **RIVAUD**, sous les ordres du lieutenant **POTHIER**, cherche vainement, dans la lueur incertaine du petit jour, la liaison avec le 98^e R. I. dont l'attaque a échoué et qui n'a pas pu prendre pied dans la première ligne. Il est urgent de couvrir la gauche du bataillon, très en l'air par suite de cette circonstance. Après avoir fait 8 prisonniers et cloué sur sa pièce un officier mitrailleur dans la tranchée des **Singes**, le lieutenant **POTHIER**, quoique blessé une première fois, peut installer sa section en crochet défensif aux abords de la tranchée du **Niemen**. Blessé une deuxième fois, il doit quitter le commandement de sa section.

Les autres fractions, prises sous le feu violent des mitrailleuses de la deuxième ligne, se jettent dans la tranchée du **Bambou** et engagent la lutte avec les mitrailleurs et grenadiers ennemis. La section du lieutenant **THÉBAUT**, énergiquement enlevée par son chef, réussit à déboucher et à se porter en avant, mais, arrêtée par un nid de mitrailleuses fortement retranché, son chef tué, elle doit de nouveau s'accrocher au sol. L'adjudant **THIÉBAUT** qui appuie ce mouvement avec sa fraction, est tué à son tour, et, cependant, l'effort continue de plus belle. Le lieutenant **DUSSOUR**, grièvement blessé à la cuisse, garde le commandement de sa section et l'installe de façon à repousser tout retour offensif; il reste à la tête de sa troupe jusqu'à 10 heures, moment où il est de nouveau atteint d'une balle à l'épaule pendant qu'il se soulève sur les coudes pour encourager ses hommes.

Au bataillon de droite, mêmes difficultés. Le réseau allemand est presque intact, les vagues arrêtées par le fil de fer doivent glisser le long de l'obstacle jusqu'aux rares passages praticables. Pendant ce mouvement, les pertes sont cruelles. Le capitaine DE LA CHAUME est tué au moment où, en avant de sa compagnie, il cherche lui-même un passage pour ses fractions de tête, son corps reste accroché dans le barbelé. Le capitaine ENTZ, connu de tout le régiment pour son courage indomptable et sa bravoure souriante, est mortellement atteint d'une balle dans la tête, les lieutenants DUBUIS et SÆUR sont blessés. Leurs sections, brûlant du désir de venger la perte de leurs officiers, continuent leur progression, et on ne saurait trop admirer la valeur de ces splendides troupes dont de telles difficultés et de telles pertes ne ralentirent en rien l'élan. La 9^e compagnie, menée par le lieutenant MÈGE, s'engouffre dans une brèche, saute dans la tranchée ennemie et engage le combat corps à corps. Un officier mitrailleur allemand est tué par le soldat GUINET, les servants subissent le même sort et la pièce reste entre nos mains. Poursuivant sa progression, la compagnie pénètre à plus de 300 mètres dans la position ennemie en même temps que la 11^e compagnie (DE LA CHAUME) atteint le Pire-Aller et s'y cramponne, entourée de tous côtés par l'ennemi.

Sur tout son front d'attaque, le régiment a pénétré dans la fameuse ligne HINDENBURG. Découvert sur sa gauche par l'échec du régiment voisin, sa progression devient extrêmement ardue, les Allemands se sont rendu compte de la situation et, vers 7 heures, la réaction ennemie commence.

A gauche, la compagnie RIVAUD, pressée de front et de flanc, livre un terrible combat à la grenade sans d'ailleurs reculer d'un pas. L'ennemi contre-attaque sur toute la ligne; il est partout repoussé et doit reculer après des pertes sérieuses. Au Pire-Aller, la 11^e compagnie et la section de mitrailleuses dont elle dispose doivent fournir un effort inouï; l'ennemi est repoussé, mais cette vaillante unité a perdu tous ses officiers, tous ses sous-officiers et son effectif est réduit à une quarantaine d'hommes.

Au 2^e bataillon, la section de mitrailleuses de l'adjudant COUDERT tire sur les ennemis qui contre-attaquent; le tireur est tué, froidement le chargeur met de côté le cadavre de son camarade et prend sa place; il est tué à son tour, l'aide-chargeur s'installe sur la sellette et la pièce continue à tirer. Tous les sergents, caporaux et tireurs de cette section sont tués sur les pièces; une de celles-ci est mise hors de service; l'adjudant COUDERT, bien que grièvement blessé, se reporte à droite avec la pièce qui peut encore

fonctionner et tire lui-même inlassablement. Finalement, l'attaque ennemie est brisée grâce aux efforts de tous ces braves!

A 10 heures, nouvelle contre-attaque allemande, plus puissante encore, mais les liaisons fonctionnent déjà. Le barrage, demandé par téléphone, se déclenche avec une précision et une instantanéité vraiment splendides. Nos mitrailleuses, sous la direction du capitaine ALEYRANGUES et du lieutenant GUILHEM, achèvent la besogne et la contre-attaque ennemie est littéralement fauchée. Le capitaine CAPOROSI, debout sur le parapet, encourage les hommes, il est tué d'une balle en plein front. Le lieutenant PALLUAT DE BESSET est fauché par un obus alors qu'aussi calme et imperturbable qu'à l'exercice, il signale à ses hommes le résultat de leur tir. Électrisés par l'exemple de tels chefs, les hommes se battent comme des lions.

Rendu plus prudent par la dure leçon qu'il vient de recevoir, l'ennemi cesse ses tentatives, sauf sur la gauche où la compagnie RIVAUD lutte toujours activement à la grenade. Elle subit de grosses pertes, mais, ferme comme un roc, tient bon sous la pluie de grenades et sans reculer d'un pas. Son chef, le capitaine RIVAUD, un brave entre les braves, parcourt tranquillement sa ligne et dirige le combat, toujours présent au moment critique à l'endroit le plus dangereux.

Le temps de répit qui nous est laissé est mis à profit pour organiser les positions conquises. L'ennemi réagit ferme par son bombardement qui est maintenant dirigé sur son ancienne première ligne; les minenwerfer se mettent de la partie, grenades à fusil et bombes à ailettes les secondent activement.

A 17 heures, le lieutenant-colonel BOURG reçoit l'ordre de reprendre l'attaque à 18 heures, en liaison à gauche avec la 25^e division. Il donne immédiatement des ordres en conséquence aux commandants KREMPP et DE LA POMÉLIE. Mais le débouché est impossible, la division de gauche ne peut aborder la première ligne allemande et, à 18^h 30, ce sont les Allemands qui prononcent une nouvelle et furieuse contre-attaque sur le 2^e bataillon.

Les grenadiers allemands se lancent à l'attaque avec décision et arrivent à 15 mètres de notre ligne, mais, grâce à la vaillance de nos propres grenadiers et au tir ajusté de la section de mitrailleuses GUILHEM, leur élan est brisé. Le soldat NEUVILLE, mousquetaire d'élite, monte sur le parapet et, à coups de fusil mitrailleur, fauche les rangs des assaillants. La plupart d'entre eux restent sur le terrain; seuls, quelques rares survivants réussissent à regagner leur tranchée.

Après ces deux sévères corrections, les Boches n'insistent pas et se montrent moins agressifs. Le tir de leur artillerie, quoiqu'il nourri, demeure décousu et l'on peut, pendant la nuit, travailler à compléter l'organisation, remettre de l'ordre dans les unités, reconstituer les équipes de spécialistes, relever les blessés et emporter les morts. Le Père BROTTIER, notre brave aumônier, se prodigue. Parti selon son habitude en tête des vagues d'assaut, laissant une deuxième soutane dans le fil de fer, il parcourt toute la ligne, impassible sous le bombardement, pour apporter le secours de son ministère aux blessés et aux mourants. Le souvenir de sa figure énergique, encadrée d'une belle barbe blanche, restera gravé dans la mémoire de tous ceux du 121^e qui ont souffert sur les champs de bataille du régiment.

Le 14 et le 15, les Allemands ne réagissent que par le bombardement et les minenwerfer, s'abstenant de toute attaque d'infanterie.

Dans la nuit du 15 au 16, le régiment, relevé par le 139^e R. I., vient cantonner à Séraucourt-le-Grand.

Il y a lieu d'ajouter que, d'après les déclarations des prisonniers, le 121^e a eu devant lui des éléments composés uniquement de « Stosstruppen » qui venaient de faire de l'instruction dans un camp de la région de Cambrai et à des unités du régiment de la grande-duchesse de Hesse commandés par des officiers très jeunes et très allants.

Si le narrateur s'est étendu un peu longuement sur la bataille du Pire-Aller et du moulin de Touvent, c'est que, de l'avis de tous les officiers qui ont fait toute la campagne, cette action est la page la plus glorieuse de l'histoire du 121^e pendant la grande guerre.

Quelque connaissance approfondie que l'on ait des troupes, quelque habitude que l'on ait de vivre au milieu d'elles, on ne peut que s'incliner devant la bravoure déployée par le régiment le 13 avril. Jamais la troupe ne se montra plus héroïquement belle. Malgré des difficultés presque insurmontables, le 121^e a mordu dans la ligne HINDENBURG et s'y est maintenu en dépit des contre-attaques furieuses de l'adversaire.

Ses pertes ont été de 18 officiers et 400 hommes.

Le secteur de Savy.

Ramené au repos à Ham, puis dans la région de Guiscard, le régiment travaille activement à se reconstituer et repart, le 14 mai,

pour la région de Savy, à l'ouest de Saint-Quentin, où il relève une brigade de la 61^e division anglaise.

Secteur relativement calme et agréable, mais où tout est à faire ou à peu près. Quelques tranchées, mais ni boyaux ni abris. Les sections de première ligne, poussées très en avant, à 1 kilomètre environ des lisières de Saint-Quentin, ne peuvent, en raison des vues excellentes que le clocher de la cathédrale donne sur tout le secteur, communiquer ni entre elles ni avec l'arrière. Le travail ne peut être fait que de nuit. On s'y met sans perdre une minute; en peu de temps le secteur prend tournure et le 15 juillet, au moment de la relève, son organisation défensive peut être considérée comme terminée.

Dans l'ensemble, le secteur demeure calme pendant les deux mois d'occupation. Toutefois, nous avons à supporter à plusieurs reprises des bombardements par obus toxiques à l'ypérite qui occasionnent des pertes sensibles. Au cours de l'un d'eux, le capitaine RIVAUD, un des vétérans du régiment, connu de tous pour son sang-froid et sa maîtrise dans les circonstances les plus critiques, est grièvement blessé. Son départ est une perte cruelle pour le 121^e.

À deux reprises, les Allemands tentent des coups de main sur nos petits postes, dans le but de faire des prisonniers; ils sont brillamment repoussés et c'est au contraire l'ennemi qui laisse des prisonniers entre nos mains.

Les pertes, pendant le séjour dans le secteur de Savy, sont de :
5 hommes tués,
1 officier et 54 hommes blessés.

LA COTE 304

Relevé le 16 juillet par le 265^e R. I., le régiment, après avoir cantonné deux jours dans la région de Voyennes, s'embarque en chemin de fer pour le camp de Saint-Ouen, où il s'installe dans des baraquements bien aménagés et reprend en hâte l'instruction en vue d'opérations projetées dans la région nord de Verdun.

Dans les vastes plaines coupées de bois de pins qui constituent le camp, les exercices peuvent être variés et intéressants; les grenadiers et fusiliers travaillent sans relâche et au bout de quinze

jours ont retrouvé toute leur habileté et leur adresse. A la fin du séjour, le régiment est de nouveau dans une forme superbe.

Le 8 août, il est enlevé en camions automobiles et vient s'antonner à **Autrécourt** et **Ville-sur-Couzances**. A partir du 10 août, les officiers font les reconnaissances du terrain d'attaque dévolu du régiment, au nord d'**Esnes**, sur le plateau de **Pommérieux** et les pentes sud de la cote 304.

Dans la nuit du 13 au 14 août, on vient, par bataillons successifs, bivouaquer au camp **B** dans le bois de **Béthelainville**, au nord de **Dombasle-en-Argonne**. Le 1^{er} bataillon, puis le 3^e, se portent en première ligne où ils relèvent les éléments de la 120^e R. I. qui tiennent ce secteur.

La situation est très pénible; les bombardements par obus à l'ypérite sont continus et très nourris pendant toute la durée des nuits. L'ennemi s'attend à une attaque et réagit violemment par ses tirs de contre-préparation; les pertes sont déjà sensibles.

Les tranchées et boyaux n'existent pour ainsi dire plus; l'aspect du terrain est chaotique, ce ne sont que trous d'obus jointifs, que les pluies des jours précédents ont à moitié remplis d'eau. Au loin, dominant tout l'horizon, se profile la hauteur de **Mont-faucon**, belvédère célèbre, d'où les observateurs ennemis aperçoivent tous les moindres détails du terrain d'attaque. Dans ce paysage lunaire, pas un point de repère, pas un arbre, pas une route, pas un sentier. Il faudra se diriger à la boussole pour arriver exactement sur les objectifs assignés.

Encadré à gauche par le 92^e R. I., le régiment doit traverser le plateau de **Pommérieux** et la partie ouest du mouvement de la cote 304 de façon à atteindre les pentes nord et l'éperon du bois **Camard**, pour permettre au 139^e R. I., placé derrière lui, de se redresser face à l'est et d'enlever la cote 304 par une marche de l'ouest à l'est. Ce résultat obtenu, la progression sera continuée sur l'ouvrage de **Souvain** pour atteindre le ruisseau de **Forges** entre **Haucourt** et le moulin de **Raffécourt**.

L'attaque est fixée au 20 août à 4^h 40.

Dans la nuit du 19 au 20, les deux bataillons d'attaque (**BASTIANI** à droite, **FLORENTIN** à gauche) prennent leur formation d'assaut. Il n'y a pas de parallèle de départ; on s'aligne à la boussole perpendiculairement à la direction d'attaque et on attend, tapis dans les trous d'obus, l'heure de bondir à l'assaut.

Le bataillon **KREMPF** (réserve) quitte le camp de **Béthelainville** à 2 heures, pour venir s'établir derrière les deux bataillons de première ligne. Pendant l'exécution de ce mouvement, il doit tra-

verser un terrain infesté de nappes d'ypérite, l'obligation de garder le masque rend la marche affreusement pénible.

Dans la soirée du 19, l'adjudant **BOULICOT**, de la 3^e compagnie, ayant repéré un poste ennemi à quelque distance de nos lignes, le fait attaquer par des V. B. et le capture, ramenant 15 prisonniers.

A 4^h 30, le régiment est prêt à partir dans les conditions prévues. L'artillerie allemande commence dès ce moment à tirer sur sa première ligne.

A l'heure fixée, les vagues d'assaut débouchent en ordre parfait et marchent crânement à l'attaque. Le tir de barrage allemand se déclenche presque aussitôt, augmente rapidement d'intensité et atteint une extrême violence. Bien qu'une épaisse fumée aveugle les combattants, la progression continue méthodiquement, les vagues traversant le barrage sans faiblir, malgré son extrême intensité.

On marche de la sorte jusqu'à la limite du premier bond sans éprouver pendant la traversée des premières lignes allemandes d'autres difficultés que celles provenant de la violence du barrage. Aveuglées par la fumée, dans la lueur incertaine du petit jour, quelques colonnes commettent des erreurs de direction, d'ailleurs légères mais qui provoquent une dislocation sensible dans le dispositif d'assaut. On marche dans une fumée épaisse, sans autre direction que la boussole. Les garnisons que l'ennemi a maintenues dans ses tranchées avancées se rendent facilement.

A droite, malgré les feux de mitrailleuses venant de la cote 304 qui n'est pas attaquée et qui nous prennent complètement de flanc, la compagnie de tête du bataillon **BASTIANI** (3^e) progresse méthodiquement, suivant au plus près le barrage roulant, et arrive sur la tranchée **Dorothée** qu'elle atteint d'un seul bond, après avoir franchi la tranchée **Brocart** et réduit à coups de V. B., grâce à l'énergie du sous-lieutenant **DURNERIN**, une mitrailleuse ennemie qui fait subir des pertes sévères à la section de cet officier. Le commandant **BASTIANI**, blessé au pied dès le début de l'action, a dû passer le commandement du 1^{er} bataillon au capitaine **VIVIER**.

Les deux bataillons sont arrivés d'emblée à la ligne fixée pour le premier bond. A l'heure pressentie, la progression est reprise vers le **Bec de Canard** et la **Botte**.

Dès la mise en marche pour l'exécution du deuxième bond, le bataillon de gauche (3^e) éprouve des difficultés sérieuses; des mitrailleuses, que notre barrage ne réussit pas à aveugler, tirent de la région du **Bec de Canard** et de la tranchée **Gertrude**; leurs feux,

très précis et très meurtriers, retardent considérablement l'avance des premières vagues et provoquent entre les compagnies de tête du 1^{er} bataillon qui ont progressé plus facilement et les premiers éléments du 3^e un décollement en profondeur assez important. La compagnie TAMINAU (3^e) se trouve, de ce fait, très en pointe et, dès son arrivée sur la tranchée **Dorothée**, elle est prévenue par l'avion de la division, qui lui fait le signal : « Contre-attaque », que des forces ennemies vont intervenir.

Presque au même instant, la compagnie est violemment contre-attaquée sur son front et sur son flanc gauche par des groupes ennemis débouchant des pentes nord de 304.

La vaillante 3^e résiste énergiquement, mais, menacée d'un enveloppement sur sa gauche, le capitaine doit se replier par échelons en combattant. Grâce à la ferme résistance de la section DURNERIN et à la présence d'esprit des soldats mitrailleurs LHORTE et DAYNES, la contre-attaque ennemie est enrayée.

L'acte d'héroïsme de DAYNES mérite d'être cité. Au moment où la section de mitrailleuses se replie, l'homme qui porte le trépied tombe blessé. On ne s'en aperçoit pas sur le moment, mais, arrivés sur la position de repli, quand on veut mettre la pièce en batterie, plus de trépied et les Allemands avancent. Il faudrait tuer à tout prix. N'écoulant que son courage, DAYNES se reporte en avant au pas de course, arrive près du camarade blessé, prend le trépied et, sous le feu des ennemis, estomaqués de tant d'audace, revient à vive allure à sa section. La pièce est mise en batterie et fauche les Allemands, brisant net leur contre-attaque.

Au même instant, une autre contre-attaque, venant cette fois de la droite, tombe à l'improviste sur la compagnie GUIGARD (2^e) qui suit en échelon débordé à droite la compagnie TAMINAU, et l'oblige à se replier par échelons sur la tranchée **Delhomme**. Dans ce mouvement, elle perd trois de ses officiers sur quatre (capitaine GUIGARD et sous-lieutenant PAILLAS blessés, sous-lieutenant DUMONTAIS tué). Le capitaine TAMINAU, menacé d'un double enveloppement par la droite et par la gauche, est contraint de continuer son repli en combattant et de venir s'établir au sud de la tranchée **Delhomme**.

La 1^{re} compagnie, dont le capitaine KIRIEL vient d'être mortellement blessé, s'installe en arrière de la droite de la 2^e. Les mitrailleuses de la cote 304 qui n'a pas été attaquée, tirent avec rage sur ces unités qu'elles prennent complètement d'écharpe et la situation en ce point est des plus rudes.

A gauche, la progression du bataillon FLORENTIN est défini-

tivement enrayée par le feu violent des mitrailleuses agissant sur son front avec d'autant plus d'intensité que le barrage roulant ayant continué sa marche, ne protège plus le front du bataillon. Il lance des fusées à six feux, signal convenu pour fixer le barrage, mais ce signal n'est pas aperçu.

A 5^h 45, la situation est telle qu'elle était à la fin du premier bond. Par T. S. F. le lieutenant-colonel BOURG donne à son groupement d'artillerie l'ordre de reprendre le barrage sur la ligne fixée pour la fin du premier bond et de l'éteindre progressivement.

Il organise immédiatement la reprise de l'attaque et en fixe l'heure à 9^h 45. On repart à l'heure dite; le 1^{er} bataillon progresse d'une centaine de mètres, mais mitraillé sur son flanc droit et pris d'écharpe par les défenseurs de la cote 304, il est cluë au sol.

A gauche, le bataillon FLORENTIN éprouve de grosses difficultés, mais n'a à vaincre qu'une résistance frontale; il entreprend méthodiquement la conquête du terrain, réduisant successivement à coups de V. B. et par la manœuvre de ses fractions, les mitrailleuses qui lui sont opposées. Tenace et persistant dans son effort, il réalise une progression lente, mais constante et sûre, dans la direction de son objectif. Sa 9^e compagnie perd successivement tous ses officiers (lieutenant MÈGE, sous-lieutenants SUCHAIRE et DUCOUT); le lieutenant ROBERT, qui a remplacé le lieutenant MÈGE, est blessé à son tour. La lutte continue tout l'après-midi et, grâce à l'énergie de chefs comme le commandant FLORENTIN, le lieutenant POURTIER, commandant la 10^e compagnie, le sous-lieutenant DARDARD, les sergents RAGOT et RIBOULET, le bataillon, à 19 heures, atteint à peu près intégralement les objectifs qui lui étaient assignés, faisant plus de 200 prisonniers et capturant des mitrailleuses.

Ce résultat, obtenu par une lutte tenace et pied à pied, conduite avec une volonté et un acharnement splendides, fait le plus grand honneur à ce bataillon et met en pleine lumière l'énergie, la volonté et la bravoure des officiers, des sous-officiers et des hommes.

Les pertes sont sévères, 8 officiers et 120 hommes tués, 10 officiers et 442 hommes blessés, mais le but est atteint.

Les 21, 22 et 23, on s'organise sur les positions conquises et le 1^{er} bataillon réussit à progresser de quelques centaines de mètres.

Le 24, l'attaque est reprise et, cette fois, la cote 304 attaquée de front, le régiment couvert sur sa droite, les objectifs sont rapidement enlevés et la fameuse cote est définitivement à nous.

Le terrain conquis est jonché de cadavres allemands, il y en a des centaines, les nettoyeurs des abris des pentes du bois Camard

ce mien

*ancien
rendeur
signature*

*(1) celui qui
m'avait été
restitué pour
la M.M.
dans cette
affaire*

*ce n'est pas
Ribolet qui
aurait été
mais Richard*

et de la Botte ont rudement travaillé; les cadavres empilés à l'intérieur témoignent de leur ardeur à la besogne.

Du 24 au 31 août, on reste sur les positions conquises dont l'organisation est aussitôt commencée, et, dans la nuit du 31 août au 1^{er} septembre, après relève par le 87^e R. I., le 121^e vient s'installer au repos à Charmontois-le-Roy et Charmontois-l'Abbé. Il y comble ses pertes et se réorganise.

Après cette brillante affaire, le régiment est cité à l'ordre de l'armée, ce qui lui vaut l'attribution de la fourragère aux couleurs de la Croix de guerre (Voir le texte à la fin de l'Historique).

Le secteur de Vauquois.

Le 23 septembre, des autos-camions le transportent dans des camps établis dans les bois au sud de Clermont-en-Argonne et, le 25, il vient occuper le secteur de Vauquois entre l'Aire et le Mont des Allieux, où il relève le 340^e R. I.

Le secteur est assez tranquille; quelques bombardements de harcèlement viennent, à des heures variables, deux ou trois fois par jour, en troubler la quiétude, dans la région de la Branière ou de l'ouvrage de Moisans. La butte de Vauquois domine tout le secteur, elle porte la marque indélébile des luttes épiques qui s'y sont déroulées. La guerre de mine y continue; au sommet du piton, une vaste faille aux parois abruptes, produite par l'explosion successive de formidables fourneaux de mines, constitue une sorte de précipice où est enseveli le village de Vauquois dont il ne reste plus trace. Les postes allemands sont sur la lèvre nord, les nôtres sur la lèvre sud, le précipice infranchissable les sépare.

Tous les matins, une détonation sourde fait trembler la terre jusqu'à plusieurs kilomètres: c'est un camouflet qui joue, à une profondeur considérable, donné tour à tour par chacun des adversaires, acharnés à cette guerre de taupés. Elle nécessite de grandes précautions et d'importants travaux auxquels les hommes du régiment sont largement conviés.

La division n'a que deux régiments en secteur, le troisième est au soi-disant repos dans les camps au sud de Clermont-en-Argonne; on y va tour à tour passer dix jours. Le repos y est bien illusoire car les travaux de confection de claies et de fascines incombent au régiment mis en réserve. Dans cette région nord de Verdun, la terre est friable, les boyaux ne tiennent pas; il faut les revêtir de fascines et de claies sur les deux parois si l'on veut maintenir les communi-

cations. La quantité de claies, de perchettes et de fascines que nécessite ce travail est formidable et le régiment de réserve qui doit les confectionner ne jouit que de bien peu de loisirs.

Successivement le régiment occupe le secteur des Allieux et de la Buanthe et le secteur de Forimont. Vers le 15 octobre, les bombardements ennemis deviennent très violents; ils sont exécutés en obus à l'ypérite dans le secteur de la Buanthe.

Le 22 octobre, un coup de main rondement mené nous permet d'identifier l'ordre de bataille ennemi.

Les travaux d'organisation continuent, rendus chaque jour plus difficiles par le bombardement et surtout par les pluies. Ils s'achèvent néanmoins et sont à peu près terminés quand la division quitte le secteur.

Le 27 décembre, relevé par le 38^e R. I., le régiment va au repos dans la région entre Laheycourt et Revigny.

État-major : Maison-du-Val.

1^{er} bataillon : Auzécourt.

2^e bataillon : Noyers.

3^e bataillon : Laheycourt.

LE SECTEUR DE BEZONVAUX

Le régiment stationne pendant un mois dans la région de Laheycourt, dans des cantonnements qui seraient suffisants si les toits ajourés et les murs en pisé, ornés de nombreuses lézardes, ne donnaient pas trop largement passage à la bise aigre qui vient du nord. Le froid est des plus vifs.

Le 3 février, on s'embarque de nouveau pour la région de Verdun, où la 25^e division doit être relevée par la 26^e. L'existence y est si rude, l'atmosphère si empestée par les obus toxiques et principalement par l'ypérite, les coups de main de l'ennemi si fréquents et si violents, les bombardements si sévères, qu'il n'est pas possible de laisser les divisions plus de quarante ou de quarante-cinq jours dans ce redoutable secteur de Bezonvaux. Les circonstances vont exiger que la 26^e division le tienne pendant trois mois.

Dès l'arrivée, tous sont frappés par l'aspect de désolation de cette région nord de Verdun. Quel inoubliable spectacle ! Quelle impression de ruine, de dévastation, d'anéantissement de toutes choses ! Des belles forêts qui couvraient la contrée, pas une trace

C'est là que j'ai été nommé adj.-de-bataillon avec Florentin

ne reste, sauf, de-ci de-là, quelques troncs d'arbres calcinés et tordus, lamentables et noirs, dont le plus haut n'atteint pas 1 mètre. Le terrain est bouleversé, d'un aspect général jaunâtre; il est couvert de cratères jointifs, si nombreux, si serrés, qu'il est impossible de découvrir la moindre place qui n'ait pas été affouillée par un obus. Qui dira cet aspect terrifiant de désolation et de mort de ces ravins de **Vaux**, du **Helly**, du **Bazile**, de la **Fausse Côte**, de la **Caillette**, du **Fond du Loup**, du **Fond des Rousses**, des pentes d'**Hassoule** et du plateau d'**Hardaumont**? Ce sont partout des débris de toute sorte, fils de fer tordus et enchevêtrés, obus et grenades non éclatés et surtout une quantité d'ossements humains, de squelettes entiers, épars un peu partout et si nombreux qu'on ne peut creuser un boyau ou une tranchée sans en déterrer quelqu'un. Beaucoup de tués ont été enterrés à même le parapet, peu profondément par manque de temps; l'érosion produite par les pluies les a peu découverts. Des pieds avec des restants de souliers, ou le squelette d'une main, sortent de la paroi, semblant vouloir vous arrêter au passage pour mendier une sépulture! Vision macabre qui fait concevoir tout l'acharnement de la lutte gigantesque qui s'est déroulée pendant de si longs mois sur cette rive droite de la **Meuse**.

Le secteur d'**Hassoule**, dévolu au régiment, est particulièrement dur. Accrochées aux pentes sud de la croupe qui, du col des **Chambrettes**, va dans la direction des **Jumelles d'Ornes**, les tranchées sont séparées du mouvement de terrain qui va du fort de **Douaumont** à **Bezonvaux**, par le ravin du **Fond des Rousses**, humide, marécageux et parfaitement surveillé par les observatoires ennemis de la plaine de la **Woëvre** et des **Jumelles d'Ornes**. Aucun mouvement n'est possible de jour; les ravitaillements de toute sorte ne peuvent être effectués que de nuit, à travers un terrain chaotique où hommes et mulets glissent et tombent à chaque pas, sur les pistes systématiquement battues au canon et à la mitrailleuse, et à travers les ravins où les obus à l'ypérite entretiennent méthodiquement une atmosphère empoisonnée. A **Bezonvaux**, dont il ne reste que quelques pierres, les sections de garde blotties dans des caves à moitié remplies d'eau ne peuvent, de jour, mettre le nez dehors. C'est le régime cellulaire à jet continu.

L'ensemble de la position constitue le terrain classique des coups de main de l'ennemi, faciles à réussir en raison du peu de distance séparant les lignes adverses, de la position dominante de l'adversaire et de l'impossibilité de faire le vide dans le terrain attaqué, par suite de cette autre impossibilité qu'est la traversée du ravin des **Rousses** sous le violent tir d'encagement qui y est régulière-

ment dirigé pendant l'exécution des coups de main. Il y en a régulièrement un par semaine, quelquefois deux; ils réussissent chaque fois, a-t-on dit aux nôtres à leur arrivée dans le secteur.

S'étant rendu compte de ces conditions éminemment défavorables, voyant qu'il n'y a pas à compter sur le barrage de l'artillerie en raison de la grande proximité des lignes adverses, le commandant du régiment fait, dès l'arrivée, régler le tir de toutes les mitrailleuses de la position arrière sur le « No man's land » (terrain séparant les lignes adverses) et prescrit qu'au premier signal demandant le barrage de l'artillerie, toutes ces mitrailleuses, bloquées sur leur direction de tir, entreront immédiatement et violemment en action.

Le 11 février, à 7^h 15, l'ennemi tente un premier coup de main sur le front du bataillon **BASTIANI**. Les mesures prévues donnent leur résultat. L'ennemi ne peut aborder nos lignes; il est décimé par le tir des mitrailleuses. Les quelques rares hommes qui ont réussi à sauter dans nos tranchées sont immédiatement contre-attaqués; ils s'enfuient laissant entre nos mains 2 morts, qui nous permettent d'identifier l'ordre de bataille des Allemands.

Le 12 février, nouveau coup de main, de plus grand style cette fois. A 4^h 50, trois « **Stosstrupp** », forts chacun de 60 à 70 hommes, attaquent simultanément les trois points d'appui tenus par le bataillon **BASTIANI** et la compagnie **ROUSSEAU** (5^e). Nos barrages de mitrailleuses font merveille. L'ennemi ne peut les traverser, sauf sur le front de la compagnie **ROUSSEAU**, où ils sont moins denses; un des « **Stosstrupp** » entre dans nos lignes, mais une contre-attaque l'en chasse aussitôt. C'est un grave échec pour les Boches, qui laissent entre nos mains 2 morts et 2 blessés. Les nombreux cadavres restés dans le « No man's land » attestent l'excellent travail de nos barrages de mitrailleuses, déclenchés avec une instantanéité et dirigés avec une précision qui sont tout à l'honneur de nos braves mitrailleurs.

L'ennemi s'aperçoit que son stand de coups de main a changé d'allure. En deux jours, il vient d'essuyer deux graves échecs, et son ardeur en est singulièrement refroidie; il va dorénavant se tenir coi pendant tout un grand mois.

Dans la nuit du 24 au 25 février, le régiment passe le secteur d'**Hassoule** au 139^e R. I. et prend le secteur d'**Hardaumont** qui lui est contigu au sud.

Le séjour dans le secteur d'**Hassoule** lui a coûté :

- 1 officier et 15 hommes tués,
- 2 officiers et 48 hommes blessés.

Après cette rude existence dans le secteur d'**Hassoule**, le secteur d'**Hardaumont** est vraiment reposant. Faisant face à l'est, dominant la plaine de la **Woëvre**, sur laquelle il a des vues très étendues, il se prêterait à une défense facile au cas d'une attaque que l'éloignement des positions ennemies et la difficulté d'aborder les pentes des **Hauts de Meuse** rendent tout à fait improbable.

Les bombardements sont peu sévères et le travail entrepris pour achever l'organisation défensive est aisé.

A partir du 15 mars, le bombardement ennemi augmente subitement de violence, notamment entre la rive droite de la **Meuse** et **Bezonnaux**. L'artillerie lourde à longue portée intervient avec beaucoup d'activité sur les arrières, **Verdun**, le **Faubourg Pavé**, **Belleray** et **Dugny**.

Le 16, coup de main ennemi sur le secteur d'**Hassoule**, tenu par le 92^e R. I., qui subit des pertes sévères; l'intensité du bombardement demeure très grande; le 20, après une journée très agitée et une augmentation de la violence de son bombardement, l'ennemi passe à l'attaque après un marmitage par torpilles vraiment impressionnant sur tout le secteur d'**Hassoule**, tenu par le 92^e R. I., lequel subit de nouveau des pertes très sévères. Toute cette journée du 20 est marquée par un bombardement furieux. Serait-ce encore sur **Verdun** que va se produire la grande offensive allemande annoncée pour le début du printemps?

La journée du 21 est calme, et nous apprenons que c'est sur le front où il a opéré sa fameuse retraite stratégique de 1917 que l'ennemi lance sa nouvelle ruée, dans ce secteur de **Saint-Quentin** que le régiment a organisé il y a de cela huit mois.

Le régiment reprend le secteur d'**Hassoule** à partir du 28 mars; l'ennemi, qui désire maintenir nos forces sur le front de **Verdun**, cherche à nous tenir sous la menace d'une attaque; le 1^{er} avril, puis les 5, 6 et 9, des bombardements très violents, contenant une forte proportion d'obus toxiques, sont exécutés sur tout le secteur. La carrière d'**Alsace** est particulièrement prise à partie par les obus de 210 à l'ypérite. Malgré toutes les précautions prises, le nombre des intoxiqués est considérable.

Relevé dans la nuit du 12 au 13 avril par le 139^e R. I., le 121^e va occuper le secteur **Vaux—Damloup**, au sud du secteur d'**Hardaumont**. Le secteur est réputé comme très calme, mais, dès notre arrivée, l'activité de l'artillerie augmente progressivement jusqu'au 17, où, pendant toute la journée, les Allemands exécutent un tir lent, mais continu de destruction par obus de 105 et de 150. Vers

2 heures, de forts contingents ennemis attaquent les compagnies **GUILHEM** et **ROUSSEAU** (2^e et 5^e). Ils sont repoussés.

A partir du 18, le secteur redevient très calme; on travaille beaucoup pour en terminer l'aménagement jusqu'au 3 mai, date à laquelle le régiment relevé par le 165^e R. I., gagne en chemin de fer la région sud de **Bar-le-Duc**, où il est mis au repos.

Le séjour dans le secteur de **Bezonnaux** lui a coûté au total :

1 officier et 22 hommes tués,

7 officiers et 512 hommes blessés ou intoxiqués.

LA BATAILLE SUR L'OURCQ

Confortablement installé dans de très bons cantonnements, au sud de **Bar-le-Duc**, à **Guerpont** (état-major et 3^e bataillon), **Culey** (2^e bataillon) et **Rerson** (1^{er} bataillon), le régiment se repose de la dure période passée dans le secteur de **Bezonnaux**; il reçoit des renforts qui comblent ses pertes et reprend sans tarder l'instruction.

La première ruée allemande de 1918 a été contenue; on sait que l'ennemi en prépare une deuxième, que l'on attend dans la région d'**Amiens**. Le régiment est prêt; le 16 mai, il s'embarque à **Longeville**, pour débarquer le 17 à la gare de **Feuquières**, d'où il gagne en deux étapes le cantonnement de **Bougainville** (état-major, 1^{er} et 3^e bataillons) et **Briquemesnil** (2^e bataillon).

L'instruction est aussitôt reprise, et des manœuvres avec chars d'assaut permettent aux cadres et aux hommes de se familiariser avec l'emploi de ces nouveaux engins.

Le 27 mars, la grande attaque allemande s'est déclenchée sur le **Chemin des Dames**; la poussée ennemie a rompu le front en ce point et gagne rapidement vers le sud, menaçant **Meaux** et **Paris**.

La 26^e division repart aussitôt pour s'embarquer dans la région sud-ouest d'**Amiens**. Le 121^e prend le train à **Prouzel** et file dans la direction de **Paris**, puis de **Meaux**. Au passage à **Pantin**, pendant un assez long arrêt, on entend toutes les vingt minutes les éclatements des obus des fameuses « **Berthas** ». Les nouvelles que l'on prend au passage n'ont rien de réconfortant. Toutes les positions au nord de **Soissons** ont été enfoncées, les dernières réserves de la VI^e armée ont fondu dans la bataille; seul un réseau de cava-

x
ou f ai
cte nom
adjudant

lerie, reculant pied à pied, combattant avec acharnement, re-seigne le commandement sur la progression de l'ennemi, dont les avant-gardes atteignent une ligne passant approximativement par Latilly, Neuilly-Saint-Front et Chouy.

Il n'y a pas un moment à perdre. La 26^e division, mise à la disposition du 2^e corps de cavalerie, a pour mission de s'opposer à la marche des corps allemands, dont le mouvement sur Paris par la vallée de l'Oureq se dessine maintenant de façon très nette. Elle s'établira à hauteur de Troësnes, puis attaquera dans la direction de Chouy.

Aussi, dès son arrivée, ses éléments vont-ils être jetés successivement dans la lutte. Le premier de tous est le bataillon KREMPP (2^e du 121^e); il reçoit mission de couvrir le débarquement de la division. Le flanc droit appuyé à l'Oureq, soutenu dans sa marche en avant par quelques autos-mitrailleuses, il se porte en hâte sur Troësnes, où il s'installe face à l'est.

Sa situation est difficile; il n'a pas de liaisons latérales, plus de cavalerie en avant et, comme pour briser le ressort et l'allant de ses hommes, il assiste pendant sa marche en avant au lamentable spectacle de longs convois de voitures fuyant devant l'avance allemande. Mais, loin de démoraliser ses vaillants poilus, ce spectacle excite au contraire leur ardeur et leur résolution d'arrêter le flot ennemi. Le 121^e arrive; le Boche ne passera pas.

D'ailleurs, le contact avec lui s'établit aussitôt. Les patrouilles envoyées des deux côtés se heurtent et se fusillent, mais aucune attaque ne marque cette journée du 31 mai, pendant laquelle le bataillon KREMPP, tâté par les éléments avancés des deux premières divisions de la Garde, n'en supporte pas encore le choc.

Entre temps, l'état-major et la C. H. R., débarqués à Esbly, sont acheminés en autos sur La Ferté-Milon, où ils arrivent le 1^{er} juin à 4 heures. Le 1^{er} bataillon arrive à son tour à 14 heures; le 3^e ne rejoindra que dans la nuit du 1^{er} au 2.

Pendant la nuit du 1^{er} au 2, deux bataillons du 139^e, dirigés en hâte, dès leur débarquement, sur le terrain de la lutte, encadrent le bataillon KREMPP; au sud, le bataillon RUNACHER tient le front entre le pont sur l'Oureq à Troësnes et Mosloy; au nord, le bataillon DUPLOUY (2^e du 139^e) couvre le flanc gauche du bataillon KREMPP dans la région de Silly-la-Poterie et de la Maison forestière de Mor-tefert.

Le 1^{er} juin, dès 8 heures, Troësnes est l'objectif d'attaques successives de l'ennemi, qui convoite ce point de passage important. La première se déclenche à 8 heures précises. Une première recon-

naissance forte de 25 à 30 hommes commandés par deux officiers, débouche du Buisson de Cresnes et tente d'aborder le village. Prise sous le feu de la section de mitrailleuses DELPRAT, de la C. M. 2 et de la 6^e compagnie (DE LARMINAT), elle regagne précipitamment l'abri du Buisson de Cresnes, laissant sur le terrain des morts et une mitrailleuse.

A 8h30, nouvelle attaque, plus nourrie cette fois et appuyée par de violents tirs de mitrailleuses partant de la lisière du Buisson de Cresnes. Elle est brisée par le feu de nos Hotchkiss et de nos fusiliers qui, sans se soucier du feu ennemi, se découvrent, visent juste et abattent les fantassins ennemis qui regagnent en hâte le couvert du Buisson de Cresnes.

A 13 heures, l'attaque est reprise; elle durera tout l'après-midi. L'ennemi débouche en force de Noroy-sur-Oureq, — un bataillon au moins, — et se dirige sur la cote 98. Nos mitrailleuses le prennent immédiatement sous leur feu et arrêtent net sa progression. Il stoppe un instant et reprend peu après sa marche en avant, opérant cette fois par infiltration entre les bois et l'Oureq. A 16 heures, il passe à l'assaut, mais, grâce à un important dépôt de munitions trouvé dans le village, nos mitrailleuses sont largement approvisionnées et font des ravages effrayants dans les rangs ennemis, qui, cloués au sol, ne peuvent avancer d'un pas.

A 18 heures, le calme se rétablit. Les positions sont intégralement maintenues; le brave 2^e bataillon a calé l'avance boche, et la nuit n'est troublée que par des bombardements dirigés systématiquement sur les carrefours.

Le 2 juin, le 1^{er} bataillon, mis à la disposition du lieutenant-colonel ADAM, commandant le 139^e R. I., pour une attaque sur le Buisson de Cresnes et Noroy, se porte, par Saint-Waast, sur Troësnes et la vallée de la Savières, au nord de ce village. Il doit être encadré à droite par le bataillon RUNACHER, du 139^e; à gauche par le bataillon DUPLOUY, du même régiment.

L'attaque part à 14h30. Les trois bataillons rivalisent d'ardeur et se portent résolument à l'assaut. Les unités de première ligne du bataillon JANSON pénètrent dans le bois, mais se heurtent à l'intérieur à une solide résistance ennemie. Les sections du lieutenant SARTIN et de l'adjudant VIDAL sont encerclées, mais parviennent à se dégager grâce à la vaillance de tous, et particulièrement à celle de leurs chefs, qui tuent à coups de revolver plusieurs ennemis et commandent leur troupe avec un imperturbable sang-froid. La section BOULICOT (3^e compagnie), un moment arrêtée par les mitrailleuses, les réduit une à une et progresse hardiment.

*Capitaine Larminat qui
à la 2^e guerre et devenu le
général de Larminat
qui s'est suicidé pour
ne pas laisser sa
division qui
s'était en
détachement de
l'Algérie
à Rome*

Le caporal LONG s'empare d'une d'entre elles et la rapporte dans nos lignes.

L'ennemi contre-attaque avec fureur; les unités du bataillon JANSON résistent sur place et maintiennent la possession du terrain conquis. L'effort des Allemands porte surtout sur le bataillon KREMPP, dans la direction de Troësnes. La demi-section ROUFFIANGE (6^e compagnie) enraie la progression des ennemis qui s'avancent sur elle et perd la moitié de son effectif par balles à la tête.

La section du sergent PRIVAT fait des prodiges de valeur et contient brillamment l'ennemi, bien appuyée par les feux de mitrailleuses de la section DELPRAT, laquelle, quoique prise à partie par un canon d'accompagnement allemand, n'hésite pas à se porter en avant pour avoir un meilleur champ de tir et mieux accomplir sa mission. La compagnie ROUSSEAU (5^e), soumise à un violent tir de minen, résiste superbement et fait des prisonniers. Nos mitrailleuses tirent avec rage; les corvées supplémentaires de pourvoyeurs chargées de les alimenter sont sur les dents; les ennemis tombent par grappes: c'est un carnage sans nom. Le tireur JACQUET, de la section de mitrailleuses AUGOT, imperturbablement calme, l'œil à la ligne de mire, abat des sections entières, grâce à la précision de son tir. On aura une idée du feu infernal de nos mitrailleuses en songeant que la compagnie du 2^e bataillon a tiré 120.000 cartouches dans cette seule journée du 2 juin. L'élan ennemi est brisé; des cadavres sans nombre jonchent le sol; le Boche n'a pas avancé d'un pas.

Pour faire face à la situation critique résultant de l'avance rapide des Allemands du 27 au 31 mai, le général commandant la division a dû engager dans la bataille les différents bataillons de ses trois régiments au fur et à mesure de leur arrivée et sans souci des liens organiques. Le 2 au soir, la situation semblant plus calme, il prescrit des mouvements de relève destinés à mettre de l'ordre dans les régiments et à les regrouper sous le commandement de leurs chefs respectifs.

le 3 juin
En conséquence, le bataillon FLORENTIN est acheminé sur Mosloy, avec mission de tenir le terrain entre ce village et le pont sur l'Oureq, à Troësnes; dans la nuit du 2 au 3, le bataillon JANSON doit relever, à Troësnes, le bataillon KREMPP, qui viendra ensuite s'établir à Saint-Waast à la disposition du lieutenant-colonel BOURG dont le poste de commandement a été fixé en ce point.

Le 3 juin, à 4 heures, les relèves prescrites ne sont pas terminées et le bataillon KREMPP n'est pas arrivé à Saint-Waast quand, brus-

ce est la que nous pouvons être pris ennemis. notre artillerie nous tirait des mines -
quement, une formidable attaque allemande se déclenche sur Troësnes et le terrain compris entre ce village et Mosloy.

L'attaque est accompagnée d'un bombardement d'une violence inouïe. De fortes escadrilles d'avions volant bas, parmi lesquelles la fameuse escadrille « tango » de l'as allemand VON RICHTOFFEN, attaquent nos lignes et nos arrières à la mitrailleuse et à la bombe; sur tout le front des 1^{er} et 3^e bataillons la lutte fait rage.

A Troësnes, le 1^{er} bataillon est sérieusement menacé d'encerclement et tous font preuve de la plus héroïque bravoure. Les Allemands, fauchés par le tir des mitrailleurs, des fusiliers et aussi des voltigeurs qui, insoucieux du danger, se découvrent et se mettent debout pour mieux voir, ne peuvent aborder Troësnes; leur offensive sur le village est brisée net; ils se réfugient à nouveau sous le couvert du Buisson de Cresnes.

Au sud de l'Oureq, la section MICHY, de la 11^e compagnie, et la section de mitrailleuses FERRAGU, de la C. M. 3, sont prises à partie par une auto-mitrailleuse et mises hors de cause. La liaison est rompue entre le pont sud de Troësnes et le bois à l'est de Mosloy; l'ennemi s'engouffre dans le couloir qui vient de se créer et gagne le bois de Saint-Waast.

Au sud, vers Mosloy, il est contenu par la 11^e compagnie, sous le commandement du lieutenant TOUCAS, dont l'action personnelle électrise toute son unité, et par la compagnie POURTIER (9^e). Le sous-lieutenant PROUST vient très opportunément prolonger à gauche la compagnie TOUCAS et protéger le village de Mosloy de l'encerclement qui le menace. Cet officier fait preuve, en même temps que de qualités de bravoure bien connues, d'une habileté manœuvrière et d'un sang-froid superbes. La section MONTRIGAUD, restée très en avant et presque cernée, se défend avec acharnement et réussit à se dégager dans la soirée. Tout le 3^e bataillon se bat furieusement, cause à l'ennemi des pertes sévères et tient ferme sur ses positions.

Les Allemands ont progressé dans le bois de Saint-Waast; ils atteignent la lisière ouest, d'où ils débouchent à moins de 300 mètres du poste de commandement du lieutenant-colonel, dont l'accès devient impossible sous le feu de leurs mitrailleuses et qui risque d'être rapidement enlevé. Les batteries du 3^e groupe du 16^e R. A. C. situées à proximité sont également sous le feu des mitrailleuses légères. La situation devient très critique et le bataillon KREMPP n'arrive toujours pas.

En hâte, les éléments du poste de commandement, téléphonistes, radios, cyclistes, sautent sur leurs armes et garnissent la

lisière est de Saint-Waast; les artilleurs lâchent leurs canons pour prendre le mousqueton, et la fusillade commence quand arrive la section du lieutenant VILLARD, avant-garde du bataillon KREMPP. Les hommes sont exténués, fourbus par les trois jours de durs combats qu'ils viennent de soutenir si héroïquement à Troësnes, mais ce sont des vaillants, et leur chef un homme que rien n'arrête. La section, à laquelle le lieutenant-colonel vient dire ce qu'il attend d'elle, se lance immédiatement sur le bois de Saint-Waast, dans un élan magnifique et y engage une lutte pied à pied et corps à corps que vient étayer le reste de la compagnie SCHÉRER qui, sous l'énergique impulsion de son chef, aborde le bois de Saint-Waast avec une décision et un élan vraiment splendides. On ne sent plus la fatigue; de nouveau les muscles se tendent, les énergies se décuplent, l'émulation renaît. L'ennemi commence à reculer, talonné de près par cette belle unité.

Successivement arrivent les autres compagnies du bataillon KREMPP; elles sont immédiatement lancées dans le bois. La section PROUDHON, de la 6^e compagnie, a son effectif réduit de plus de moitié par le feu des mitrailleuses légères; elle les fait taire rapidement. Le caporal SARRE en muselle une à lui tout seul et, se lançant à l'assaut, met en fuite un groupe de plus de 20 Allemands qu'elle accompagnait. A midi, après une lutte sévère, le bois est entièrement nettoyé et les compagnies victorieuses en garnissent la lisière est.

On ne saurait trop louer le commandant KREMPP et ses compagnies pour cette énergique intervention, dont le résultat fut de rétablir une situation devenue très critique et d'empêcher l'ennemi d'arriver à La Ferté-Milon, dont la perte aurait eu des conséquences incalculables. Ce beau bataillon a subi de grosses pertes, mais rien n'a pu arrêter l'élan de ses hommes cependant exténués par trois jours de voyage, suivis de trois autres jours d'une lutte sans trêve et d'une relève exécutée de nuit sous des bombardements impressionnants.

A partir de ce moment, la ruée ennemie sur Paris par La Ferté-Milon et la vallée de l'Oureq est arrêtée. Rebuté, saigné à blanc par les pertes subies, le Boche ne tentera plus rien. A partir du 3, le lieutenant-colonel entreprend de le refouler peu à peu pour dégager le pont sud de Troësnes et mettre fin à la menace d'encerclement que l'avance ennemie sur la rive gauche de l'Oureq laisse peser sur le village et le 1^{er} bataillon qui l'occupe. Grâce à l'aide efficace du 46^e R. A. C. et du bataillon BESSE du 92^e dont le chef, un ancien du 121^e, connu pour son mordant et son habileté ma-

Quand mon armée arrive à La Ferté-Milon, nous avons trouvé des talles encre jaune des repas que les habitants n'avaient pas eu le temps de manger, c'est ça aussi que nous avions vu, une eau que 200 bouteilles de more, arde, quand les soldats ont attaqué, ils ont été repoussés par les gens du village, par un tir à la mitrailleuse.

*La Ferté-Milon
était intacte
quand nous y
sommes arrivés,
les magasins
pleins de marchandises,
de... ça été
une véritable
carnage japonais
Goulet de...
607*

noeuvière, dirige toute une série d'actions locales avec une maîtrise parfaite, l'ennemi est méthodiquement refoulé et la communication par le pont sud de Troësnes est rétablie.

L'échec de l'ennemi devant la 26^e division est complet. Depuis le 31 mai, il n'a pas pu faire un pas en avant. Les braves du 121^e, comme leurs camarades des 92^e, 139^e et 16^e R. A. C., savaient qu'ils défendaient le cœur de la France; l'effort ennemi s'est brisé devant l'infranchissable barrière que leur énergie, leur mordant et leur inlassable ténacité ont dressée en face de lui. Ils lui ont infligé des pertes sévères, lui ont pris des mitrailleuses, fait des prisonniers et donné la plus rude leçon que puisse recevoir une troupe ivre d'une victoire facile, lancée à la curée avec l'illusion que tout cédera définitivement devant elle.

Du 4 au 19 juin, le régiment tient le secteur de Troësnes, qu'il organise sous les bombardements que ne lui ménage pas un ennemi dépité de son échec et furieux de la rude leçon qu'il a reçue.

Le 19 juin, relevé par le 9^e R. I., il est embarqué en camions automobiles et vient stationner dans la région de Mesnil-Aubry au nord de Paris.

Au cours de ces rudes combats, il a perdu :

- 12 officiers et 433 hommes, soit :
- 4 officiers et 59 hommes tués,
- 8 officiers et 274 hommes blessés,
- 1 officier et 60 hommes disparus.

Il est cité à l'ordre du corps d'armée (Voir le motif de la citation à la fin de l'Historique.)

LE SECTEUR DES KŒURS

Le 25 juin, embarquement en chemin de fer à L'Isle-Adam, et le 26, débarquement à Mussey d'où l'on gagne la région de Lisle-en-Barrois.

Trois jours après, le régiment relève, dans le secteur des Kœurs et de Han-Bislée, le 325^e R. I.

Secteur des plus calmes et fort agréable. Les bataillons de première ligne, installés à Kœur-la-Grande et Kœur-la-Petite, détachent des compagnies dans la plaine herbeuse où la Meuse déroule son cours lent et sinueux. Les postes sont confortables, le canon reste à peu près muet des deux côtés. Pas de minenwerfers, de grenades à fusil, de « tourterelles » et autres engins agaçants. En

*C'est la que
voyant des
ahilles dans
notre P.C. à
avec min. 1^{er}
demi-heure l'ennemi
entre à Hesbroux
et le premier
et trois ans
mon. 20 Kœr
michel
à l'ordre d'armée
est rigide*

face, perché sur son piton, le fort du **Camp des Romains** domine la vallée de la **Meuse**, témoin gênant d'où l'observateur boche guette tous nos mouvements. Pour l'instant, il semble vide, et c'est en vain que nos observateurs, l'œil à la jumelle, observent les parapets avec la plus méticuleuse attention. Impossible de découvrir l'âme qui vive, et cependant le guetteur allemand veille. Qu'un détachement important se montre en un point quelconque de la plaine, une rafale de 77 arrive sans retard, copieuse et précise. Toutes précautions sont d'ailleurs prises; les routes et les pistes sont habilement camouflées et grâce à ce maquillage savant, on peut, presque partout, se promener facilement sans être astreint à user du boyau.

En arrière, dans la forêt des **Kœurs** qui couvre les hauteurs bordant la rive gauche de la **Meuse**, le bataillon de réserve, installé dans de bons abris, travaille à l'établissement d'une ligne arrière qui court du nord au sud dans la forêt des **Kœurs**; le travail est facile, la futaie procure une ombre fraîche et épaisse, l'eau est abondante, le calme complet. Période reposante après les dures journées de **Verdun** et de **Troësnes**.

Les beaux jours passent vite. Le 19 juillet, le régiment, relevé par le 88^e R. I., gagne en camions automobiles la région de **Géry** et **Salmagne**, près de **Bar-le-Duc**. Il doit se tenir prêt à être embarqué en chemin de fer. La nouvelle ruée allemande s'est produite le 15 juillet sur le front de l'armée **GOURAUD**, qui tient magnifiquement pendant que, le 18, l'armée **MANGIN** commence cette foudroyante contre-offensive qui va être le début de notre victoire. Sans doute, le 121^e et la 26^e division vont-ils aller l'alimenter. On sait que le Boche recule, les plus beaux espoirs sont permis.

Le 21, l'ordre arrive d'aller relever la 17^e D. I. dans le secteur de **Troyon**. On repasse la **Meuse** et, le 24 août, le régiment se retrouve en secteur entre le bois des **Chevaliers** à gauche et la **Meuse** à droite.

Les trois bataillons sont en ligne, car le terrain que doit garder le régiment est vaste (plus de 8 kilomètres de front). Sauf au saillant des **Mélèzes**, point de friction assez délicat, les lignes adverses sont suffisamment distantes pour que les gros minen et autres engins de tranchées ne puissent entrer en jeu. Les abris sont nombreux et bien aménagés, le secteur est tranquille, si tranquille que la densité d'occupation en est bientôt réduite et qu'un bataillon, le 1^{er}, est reporté sur la rive gauche de la **Meuse**, pour travailler à l'organisation d'une deuxième ligne entre **Domcevrin** et **Woimbey**.

Peu à peu arrivent successivement des canons de gros calibre, qui, fort discrètement, pour ne pas éveiller l'attention de l'ennemi, s'installent de toutes parts dans des positions bien cachées aux vues des avions adverses. Nous savons ce que cela veut dire; la fameuse hernie de **Saint-Mihiel** va, sans doute, être bientôt opérée.

Dans la nuit du 30 au 31 juillet, le poste d'**Arras**, tenu par la compagnie **SCHÉRER** (7^e), est attaqué par un fort **Stosstrupp**. Nous avons deux hommes tués, mais les Allemands s'en retournent bredouilles et sans pouvoir emmener le prisonnier qu'ils convoitaient.

L'existence de secteur continue sans que l'ennemi manifeste son activité. De temps en temps, comme pour nous rappeler qu'ils sont encore là, les Allemands envoient quelques rafales de 77 sur **Seuzey**, **Rouvrais** et **Lacroix-sur-Meuse**, pauvres villages, autrefois florissants et qui ne sont plus maintenant qu'une réunion de murs branlants, de maisons éventrées et de jardins où des orties géantes ont remplacé les arbustes et les fleurs. On arrive à s'y installer tout de même, tant bien que mal, en utilisant quelques caves que l'on renforce contre le bombardement possible avec des madriers et des matériaux de démolition, revêtement très suffisant contre le 77 et le 130, nos seuls visiteurs.

Dans la nuit du 7 au 8 août, la compagnie **PIAT** (10^e) exécute habilement un coup de main sur la tranchée ennemie située en face du saillant des **Mélèzes**. Le sous-lieutenant **RIBOULET** le conduit avec audace, arrive sans être éventé à quelques pas de deux sentinelles allemandes qui vont être enlevées. **RIBOULET** saute le premier dans la tranchée, s'empêtre dans un saucisson de barbelé qui en obstrue le fond, et ne peut retenir un juron de dépit qui donne l'alerte aux deux Boches. Ceux-ci font feu et se replient rapidement. Le sous-lieutenant **RIBOULET** est blessé, légèrement d'ailleurs, et doit rentrer bredouille, plus marri d'avoir manqué de si près ses deux Boches que de sa propre blessure.

A partir de ce moment, dans un but d'identification, les coups de main se succèdent sans interruption. Le sous-lieutenant **BARNÉRIAS**, puis le sous-lieutenant **FAU** les conduisent avec beaucoup d'ardeur et de décision. Mais les réseaux allemands sont épais, il y en a de nombreuses rangées successives et, malgré les précautions prises, le bruit des cisailles donne chaque fois l'éveil à l'ennemi qui fait le vide, non sans avoir, au préalable, déclenché une vive fusillade. Le 20 août, le sous-lieutenant **FAU** est blessé avec cinq de ses hommes.

L'ENLÈVEMENT DE LA COTE 322 ET DE SAINT-MIHIEL

Le 2 septembre, la situation se précise. La fameuse hernie de Saint-Mihiel va être réduite et un rôle important est dévolu au 121^e dans cette opération. Un de ses bataillons doit attaquer la cote 322, le bastion qui couvre Saint-Mihiel au nord; ce bataillon sera ensuite dépassé par un autre qui encerclera Saint-Mihiel en occupant les hauteurs à l'est et fera ainsi tomber la ville entre nos mains.

Au bataillon JANSON incombe la tâche d'enlever la cote 322, au bataillon FLORENTIN, celle de compléter l'encercllement de Saint-Mihiel en occupant La Chapelle-Sainte-Marie, puis le bois Moreau et la tranchée Hassoule, et en cherchant la jonction avec le 92^e R. I. qui attaque dans la direction sud-nord à l'est du fort du Camp des Romains.

Les préparatifs d'attaque sont vivement poussés; le 11 septembre, le bataillon JANSON (1^{er}) vient se placer dans les tranchées de départ, face à la cote 322 et le 12, à 9 heures, l'attaque est lancée.

Les compagnies LEBEAU (1^{re}) et GUILHEM (2^e) escaladent rapidement la pente de la cote 322 et abordent la première ligne allemande, malgré la difficulté éprouvée pour traverser les réseaux épais qui la couvrent et qui n'ont pas été détruits par le feu de notre artillerie. Mais, la veille, les groupes francs du régiment, sous la direction du lieutenant VILLARD, ont pratiqué des brèches à la cisaille et les compagnies de tête sont heureuses de trouver ces passages, qui leur permettent un accès relativement facile dans la première tranchée ennemie.

Les Allemands ne réagissent qu'avec leurs mitrailleuses, elles sont rapidement et successivement réduites à la grenade et au V. B. et les compagnies s'organisent aussitôt sur le terrain, assez gênées dans cette opération par le feu des mitrailleuses ennemies en position à La Chapelle-Sainte-Marie et dans la région à l'ouest du ravin Vauxel-des-Rémis. A 9^h 30, le bataillon JANSON a atteint tous les objectifs assignés, capturant une soixantaine de prisonniers et plusieurs mitrailleuses.

Devant le succès de cette première opération, le lieutenant-colonel BOURG donne au commandant FLORENTIN l'ordre de se porter immédiatement à l'attaque de la cote Sainte-Marie et d'achever

*de venir
de rentrer
le 11 au soir
à 12 min
montrons à
l'attaque*

l'investissement de Saint-Mihiel par l'est en occupant la tête du ravin de La Vaux-Racine, puis le bois Moreau.

Les mitrailleuses ennemies installées dans les tranchées de Constantinople et d'Aidin et à la tête du ravin de la Vaux-Racine sont très actives. Elles sont attaquées par les groupes francs sous la direction du capitaine PIAT et successivement réduites au silence à coups de grenades et de V. B. Fort bien soutenues par l'artillerie du groupement PELLEGRIN, qui aveugle avec beaucoup d'à-propos les résistances latérales, les unités du bataillon FLORENTIN progressent méthodiquement et, à 15 heures, les tranchées de La Chapelle-Sainte-Marie sont nettoyées. Continuant sa marche, le bataillon atteint, à 19 heures, le bois Moreau, ayant ainsi terminé sa mission, fait des prisonniers et capturé des mitrailleuses.

La nuit se passe sur les positions conquises. Le 13 au matin, le sergent LATRAN, de la 1^{re} compagnie, pousse jusqu'au bois de la Petite-Pitancerie une reconnaissance habile et audacieuse et ramène des prisonniers et deux mitrailleuses qui, par la suite, auraient considérablement gêné le mouvement des bataillons JANSON et FLORENTIN.

Le lendemain matin, la marche est reprise dans la direction de l'est, vers Senonville et Varvinay; elle s'effectue sans que l'on rencontre de résistance; quelques prisonniers sont faits dans les bois et, le 13 au soir, l'opération sur Saint-Mihiel est terminée. Le 121^e a fait 84 prisonniers, pris 15 mitrailleuses, 3 minenwerfer et un butin considérable.

La nouvelle arrive que les Américains ont progressé assez avant dans la Woëvre; la menace sur Verdun, que constituait la hernie de Saint-Mihiel, est définitivement conjurée.

*c'est là
que pénétrant
dans une
cavité joche
un gros obus
qui était
perme de dans
m'a sauvé de
l'avis mon
posté à la
main - j'ai
tiré par terre
le duc - c'est
sauvé -*

LA WAVRILLE ET LE BOIS DES CAURES

Deux jours se passent au repos à Senonville et Varvinay, après lesquels le régiment vient cantonner dans la région Woimbey, Camp Sibon. De là, il est acheminé sur les camps de La Béholle et du Tremblay, pour venir finalement cantonner dans la banlieue ouest de Verdun aux casernes Jardin-Fontaine et Niel, avec un bataillon à Montgrignon.

Une puissante attaque américaine est déclenchée, le 26 septembre, sur la rive gauche de la Meuse et obtient de brillants résultats.

Le fameux belvédère de **Montfaucon** est enlevé, la progression américaine le dépasse largement dans le nord.

D'autre part, une attaque générale sur la rive droite de la **Meuse** est en préparation pour s'emparer des **Hauts de Meuse** entre la **Thinte** et la **Meuse** et se relier à l'avance américaine sur la rive gauche. La 26^e division doit y prendre part en enlevant la hauteur de la **Wavrille**, le bois des **Caures** et le village de **Flabas**.

L'attaque est fixée au 8 octobre; deux bataillons du 121^e seront tout d'abord en réserve de division. Le bataillon **JANSON** (1^{er}), appuyé par une compagnie de tirailleurs sénégalais du 71^e bataillon, doit enlever le massif de la **Wavrille**, mouvement de terrain arrondi qui constitue le point le plus élevé des hauteurs au nord de **Verdun**, et en maintenir l'occupation. Tâche glorieuse et très ardue, la **Wavrille** ayant toujours résisté victorieusement aux assauts successifs qui lui ont été donnés pendant les combats au nord de **Verdun**.

Le 8 octobre, à 6 heures, le bataillon **JANSON**, 3^e compagnie en tête, s'élance crânement à l'assaut de la **Wavrille**; la réaction ennemie est puissante, le tir de barrage extrêmement violent, les mitrailleuses très actives; l'élan de cette belle troupe n'en est en rien diminué et, à 6^h 30, la crête de la **Wavrille** est atteinte. De nombreux îlots de résistance sont réduits un à un, les mitrailleuses ennemies et leurs servants sont capturés et, à 8 heures, les ouvrages du **Bonnet** et du **Dragon** sont conquis.

A partir de 10 heures, la réaction ennemie se manifeste par un bombardement formidable de l'observatoire de la **Wavrille**; le feu est infernal, le mamelon disparaît dans la fumée des éclatements et les pertes sont sévères. Le lieutenant **OUVRARD**, commandant la 3^e compagnie, est sérieusement blessé; les fractions victorieuses se cramponnent au terrain conquis et travaillent à l'organiser sous cette avalanche de gros obus.

Le 9, l'attaque est reprise, le 1^{er} bataillon conquiert intégralement ses objectifs, et, sans perdre la moindre parcelle du terrain conquis, repousse victorieusement toutes les furieuses contre-attaques que l'ennemi lance successivement pour reprendre le précieux observatoire qui lui donnait des vues étendues sur tout le terrain de la rive droite.

Cette brillante action vaut au 1^{er} bataillon la citation suivante à l'ordre de l'armée :

Le 8 octobre 1918, sous le commandement énergique du chef de bataillon **JANSON**, a brillamment enlevé une position âprement dé-

fendue par l'ennemi, progressant sous de violents feux de mitrailleuses et atteignant ses objectifs grâce à la ténacité de son effort. A, pendant les jours suivants, solidement organisé le terrain conquis, bien que soumis à de très violents bombardements et a repoussé toutes les contre-attaques ennemies.

Signé : **HIRSCHAUER**.

A sa gauche, la progression du 92^e R. I. dans le bois des **Caures** a été arrêtée par le feu de l'ennemi et ses puissantes contre-attaques. Le 121^e entre en ligne à sa gauche, et, le 11, le bataillon **FLORENTIN**, ayant très heureusement lié son action à celle du bataillon **TAMINAU** du 92^e, la crête militaire entre le bois d'**Haumont** et le bois des **Caures**, sur laquelle est établie la tranchée de **Lausin**, est brillamment enlevée. C'est un gros succès, car l'ennemi n'a plus de vues sur le ravin entre le bois des **Caures** et le bois d'**Haumont** et la situation se trouve, de ce fait, très heureusement améliorée.

Le bataillon **LARGE** (2^e) vient, dans la nuit du 11 au 12, relever le bataillon **TAMINAU** et, le 12, les bataillons **LARGE** et **FLORENTIN** doivent reprendre l'attaque dans la direction de **Flabas**.

Le 12, à 7 heures, les deux bataillons partent à l'attaque; le 2^e bataillon, commandé par le capitaine **REMORDS**, débouche avec décision de la tranchée de **Lausin**, mais subit immédiatement de grosses pertes que lui infligent les mitrailleuses ennemies installées dans la tranchée de la **Dvina** et qui le prennent complètement de flanc. Force lui est de se coller au sol.

A gauche, la compagnie de tête du bataillon **FLORENTIN** (3^e) s'élance vigoureusement à l'assaut, mais perd immédiatement la liaison à gauche avec la 18^e D. I. dont les éléments de droite, par suite sans doute d'une erreur de transmission, n'ont pas reçu l'ordre d'attaque. Prise de flanc sur ses deux côtés par les feux des mitrailleuses ennemies, la compagnie qui, en cinq minutes, a perdu le tiers de son effectif, est également obligée de se coller au sol. L'ennemi, dont le massif des bois d'**Haumont** et des **Caures** constitue le pivot vital pour la vaste manœuvre de conversion rétrograde de l'ensemble de ses armées, en retraite sur toute la ligne, le défend avec l'acharnement du désespoir et y place ses meilleures troupes.

L'attaque est reprise à 16 heures; le feu ennemi l'arrête dès son débouché. La compagnie **SALZE** (11^e), qui est repartie à l'assaut avec une fougue admirable, est littéralement décimée. A sa gauche, le 77^e R. I. est également cloué sur place. Il ne sera pas possible d'avancer sur cette crête dénudée, pris de front et sur les deux

flancs par les feux des mitrailleuses sous abris bétonnés, sans que ces mitrailleuses soient détruites.

Du 12 au 15, chacun reste sur ses positions et le terrain conquis s'organise sous une réaction violente d'artillerie et de feux de mitrailleuses.

Le 15, l'attaque est reprise par des unités américaines qui ont relevé le 77^e R. I. Elles sont appuyées par des chars d'assaut, mais cette attaque est brisée comme les précédentes, tous les chars d'assaut restent sur le terrain et sont mis hors de combat. L'ennemi attache trop d'importance au pivot de sa retraite générale pour ne pas le défendre avec le plus farouche acharnement et les opérations offensives sont momentanément suspendues.

Du 8 au 20 octobre, le régiment a perdu :

2 officiers et 50 hommes tués,

3 officiers et 208 hommes blessés, 4 disparus.

Le séjour en secteur se prolonge jusqu'au 3 novembre. Relevé par des unités américaines, le régiment s'achemine rapidement vers la région de Nancy, où il doit prendre part à la grande attaque projetée en Lorraine. Il effectue de rudes étapes au cours desquelles, malgré le manque d'entraînement à la marche, il fait preuve de son endurance habituelle et ne laisse pas un trainard.

Arrivé le 8 à Maron, sur les bords de la Moselle, il s'installe au cantonnement et se prépare à l'offensive projetée. Le 11 novembre, à 6 heures du matin, la nouvelle de la signature de l'armistice est connue. La dureté des conditions imposées à l'ennemi fait comprendre à tous la grandeur de la victoire. La joie est grande, elle se manifeste avec une dignité parfaite.

La guerre est terminée pour notre vaillante phalange. La lecture de cet historique forcément succinct donnera une idée de la grandeur et de la continuité de l'effort qu'elle a fourni. Jamais ne s'est manifestée la moindre défaillance. Tenace, inlassable dans l'effort, animé du plus haut esprit de devoir, discipliné, ardent et fougueux à l'assaut, inébranlable dans la défensive, stoïque sous les bombardements, subissant avec la plus parfaite abnégation les cruelles misères matérielles, notre beau 121^e a grandement honoré son drapeau.

Que tous ceux qui ont combattu dans ses rangs gardent au cœur la légitime fierté de lui avoir appartenu !

CITATIONS DU 121^e R. I.

1^o ORDRE N° 196 DU 10^e C. A., DU 18 NOVEMBRE 1916

(transformée en citation à l'ordre de l'armée le 28 janvier 1918).

« Sous le commandement du lieutenant-colonel BOURG, au cours des attaques des 4 et 6 septembre 1916, a, grâce à une parfaite coordination des efforts de tous, enlevé tous les objectifs assignés à son effort, faisant preuve d'autant d'ardeur et de bravoure que d'ordre et de cohésion. Pendant une période consécutive de dix jours, sous un bombardement continu, a témoigné des plus solides qualités d'endurance et de fermeté, rejetant les contre-attaques de l'ennemi et maintenant intégralement ses conquêtes. »

2^o ORDRE N° 900 DE LA II^e ARMÉE, DU 20 SEPTEMBRE 1917

« Le 20 août 1917, sous le commandement du lieutenant-colonel BOURG, a enlevé le plateau de Pommerieux à l'ouest de la cote 304, et progressé jusqu'au bois Camard, subissant des pertes élevées sur un espace balayé par l'artillerie ennemie, et pris de flanc par les mitrailleuses. S'est cramponné au terrain conquis, s'y est organisé malgré les plus violentes contre-attaques et a continué à progresser en enserrant de plus en plus les défenseurs de la position ennemie. A participé, le 24 août, à l'enlèvement de la cote 304 et a atteint ses objectifs définitifs. Est resté sur le champ de bataille du 17 août au 30 août, faisant preuve d'une endurance remarquable. »

3^o ORDRE N° 441 DU 2^e CORPS DE CAVALERIE, DU 17 JUILLET 1918

« Intervenu dans la bataille le 31 mai, en débarquant du chemin de fer, après un transport en autos-camions, a maintenu intégralement le front qui lui était confié de Troësnes à Mosloy sur lequel est venu se briser l'effort réitéré des régiments appartenant aux deux premières divisions de la Garde allemande. »

ÉTAT NOMINATIF

DES

OFFICIERS, SOUS-OFFICIERS, CAPORAUX ET SOLDATS

DU 121^e RÉGIMENT D'INFANTERIE

TUÉS OU DÉCÉDÉS DES SUITES DE LEURS BLESSURES

NOMS ET PRÉNOMS	GRADE	NOMS ET PRÉNOMS	GRADE
-----------------	-------	-----------------	-------

OFFICIERS

BERNARD (Ferdinand-Aug.)	Ch. de bat.	BALOUZAT (Gilbert)	S.-lieut.
LAVERGNE (Jean-Élie)	—	BARRET (Jean-Baptiste)	—
ROY (Jean-Baptiste-Aimé)	Command.	BORDY (Jean-Joseph)	—
BABIE (Prosper)	Capitaine	BONNEL (Louis-Henri-M.)	—
X BOICHON (Pierre-Marie)	—	BAYET (Albert)	—
CAPOROSSI (André)	—	BESSARD (Jean)	—
X CHANARD DE LA CHAUME	—	BOYER (Georges)	—
(Pierre-Henri)	—	CLUZEL (Jean-Marie-H.)	—
ENTZ (Henri-Charles-Alfred)	—	DESROCHES (Paul-Eugène)	—
FRAPPAT (Paul-Marius)	—	DUCHAUD (Antoine)	—
GIVROL (Pierre)	—	DARRIGOL (Jean-André)	—
KIRIEL (Jean)	—	DUMONTAIS (Charles)	—
DE LANTY (Marcel-Ch.)	—	X GOUPIL (René-Georges)	—
SARGENT (Fernand)	—	JOURNIAC (François-René)	—
THOUSSING (Paul-Eugène)	—	X LORCERY (Lucien)	—
DE LA GRANGE (Albert-M.)	—	MAIRE (Claude-Émile)	—
BAYLE-SAINT-SETIER (M.)	Lieuten.	MANCIÉ (Jean-Charles)	—
CHAIX (Adolphe)	—	MAZOIT (Louis-Alfred)	—
CLERC (Louis-Victor)	—	MINGASSON (Alexandre-A.)	—
GAY (Joseph)	—	POULLET (Charles-Léon)	—
LUCIEN-BRUN (Paul)	—	PETIT (Edmond-Jean)	—
X MARTIN (Joseph)	—	ROLAND (Georges-Jean)	—
X MÈGE (Charles-Alfred-L.)	—	SAINT-LÉGER (Joseph-N.)	—
NICOLAS (Jean-Claude-L.-L.)	—	SUCHAIRE (Louis-M.-G.)	—
PARROT (Jean-Joseph)	—	SOUDY (Marius-Auguste)	—
PALLUAT DE BESSSET (J.-J. O.)	—	THÉBAULT (Armand-Fr.)	—
+ ROBERT (Félix-Joseph-H.)	—	TRIMOUILLE (Émile)	—
REMONDET (Abel-Paul-Léon)	—	VIAL-SAUVAGON	—
TRABUCCO (Jean)	—	VINCIGUERRA (Quilicus)	—
AVIGNON (Charles-Al. Th.)	S.-lieut.		

voir page 38

le fils du Colonel

*X officiers de mon Bataillon
qui se commandent*

59

NOMS ET PRÉNOMS	GRADE	NOMS ET PRÉNOMS	GRADE
-----------------	-------	-----------------	-------

SOUS-OFFICIERS

X BOURNIÉRAS (Achille)	Adjud.	CHAVENON (Henri)	Sergent
BARGE (François)	—	CHARTIER (Edmond)	—
CHANTEL (Louis)	—	CANIS (Antonin-Jean)	—
X DECHANDON (Charles)	—	CHEMIN (Albert-Marie-J.)	—
DECHERY (Eugène)	—	CHASSIGNEUX (Xavier)	—
GRAIL (Jean-Marie)	—	COULEUVRE (Joseph)	—
GIRAUD (Léon)	—	DURIN (Jean-Baptiste)	—
JEAY (Louis-Albert)	—	DUFLOUX (Louis)	—
JUNISSON (Louis)	—	DUFAL (Pierre-Marie)	—
LAFFOUCIÈRE (Marcel)	—	DANIEL (Ferdinand-Albert)	—
LAROCHE (Henri)	—	DENOIX (Pierre)	—
MÉTENIER (Claude)	—	DEPIS (Jean-Eugène)	—
SUTOBERT (François-P.-M.)	—	DOLANDE (Anselme)	—
SINSOUT (Jean-René)	—	FOURNERY (Eugène)	—
SAPIN (Jean)	—	FLOUZAT (Marcel)	—
THIÉBAUX (Louis)	—	FALLUT (Jean-Louis)	—
VINCENT (Jules)	—	FELIN (Hyacinthe-Joseph)	—
BOUTOUYRIE (Paul)	Aspirant	FÉTUS (Antoine)	—
FAURE-BRAC (Charles-A.)	—	FOURNET (Célestin-Blaise)	—
GUILLAUMET (Lucien-L.-A.)	—	FERRANDON (Armand)	—
BRU (Émile)	Serg.-m.	FLAGEUL (Pierre-Marie)	—
GRIMAT (Félix-Marie)	—	GIRAUDET (Jules)	—
ARNAUD (Armand-Ant.-A.)	Sergent	GRESSAUD (Aristide-Ant.)	—
AJALBERT (Pierre)	—	GASSOT DE CHAMPIGNY (E.)	—
AUBAILLY (Lucien)	—	GUILLIEN (Jean)	—
AUBRY (Louis-Isidore)	—	GOUBY (Jean)	—
ANDRIEUX (Joseph-Bapt.)	—	GASPARD (Alexandre)	—
BARRIER (Louis-François)	—	GUILLIOT (Pierre)	—
BAYLÉ (Alex.)	—	GALICHET (Étienne-Pierre-M.)	—
BLANCHET (Jean-Baptiste)	—	GENDRAILLE (Augustin)	—
BOBIER (Antoine)	—	GOMINET (François)	—
BARRAUD (Jean-Marius-H.)	—	GUILLOT (Alexandre)	—
BERTRAND (Lucien-Louis)	—	GRIMOND (Jean-Marie)	—
BOYER (Firmin-Georges-A.)	—	HERMENT (Félix)	—
BOURBONNAIS (André)	—	JEANBRUN (Jean-Marie-G.)	—
BERGER (Pierre)	—	JACQUES (Ferdinand-Henri)	—
X BOUHET (Jean)	—	JONGUET (Auguste-T.-F.)	—
BOYER (Benoît)	Serg. fourr.	JACOB (Pierre)	—
BOITARD (Émile-Constant-F.)	Sergent	JULLIOT (Marcel-Louis)	—
BOULIGNAT (Edmond)	—	JOUE (Jean-Pierre)	—
COUTURIER (Eugène)	Serg. fourr.	JOANNIN (André)	—
CHAIX (François)	Sergent	JOURNET (Étienne)	—
CHARPY (Alphonse)	—	JAMON (Gustave)	—

Jeune homme

NOMS ET PRÉNOMS	GRADE	NOMS ET PRÉNOMS	GRADE
-----------------	-------	-----------------	-------

LOUBIÈRES (Pierre-Louis)	Sergent	PASCAUD (Frédéric-J.-E.)	Sergent
LAVENIR (Étienne)	—	PORTUGAL (Charles)	—
LACOMBE (Jean)	—	PIJOL (Jean)	—
LIMOGES (Louis-Amable)	—	POTIER (Claudius)	—
LIMOGES (Jean)	—	PETITJEAN (Louis)	—
LAMAUD (Martial-Marc)	Serg. fourr.	PIERRE (Auguste)	—
LÉCAILLE (Édouard-Victor)	Sergent	QUAREZ (Gaston)	—
MACHELAT (Antoine)	—	RAYMOND (Jean-Marius-Cl.)	—
MAZET (Honoré-Pierre)	—	RAYNAUD (Frédéric)	—
MORIN (Joseph)	—	X RAIBAUD (Thérance-Ange)	—
MATHELY (Joseph)	—	RAVAZY (Jean)	—
MATRAND (Henri)	—	RENAC (Jean)	—
MATHONNAT (Nicolas)	—	ROUMEAUX (Louis)	—
MATHIAU (Louis)	—	X RICHET (Georges-J.-M.-M.)	—
MICONNET (Léon-Marie-M.)	Serg. fourr.	ROSSIGNOL (Félix)	—
MOREAU (Jules)	Sergent	ROBERT (Antoine)	—
MANGONNET (Antoine-Ém.)	—	RAPEAU (Lucien)	—
MARTROU (Alfred)	—	SAUGÈRE (Paul-Auguste)	—
MICHEL (Pierre)	—	SOUCHON (Jean)	—
MÉCHIN (Blaise-Franç.)	—	SERVANT (Siméon-Ant.)	—
MESNIER (Léon)	—	X SEGAUD (Louis)	—
MICHARD (Henri)	—	SEGUY (Pierre-Marius)	—
MARCHARD (Louis-Aug.)	—	SALA (Ernest)	—
MORATI (Ange-Marie-Jean)	—	SIMONET (Sylvain-Émile)	—
MEYNIEL (Pierre)	—	SÉJOURNÉ (Raymond)	—
NOIR (Lucien)	—	TIXIER (Pierre)	—
NEYTON (Joseph)	—	TIXIER (Claude)	—
NORE (Raymond-Aimé)	—	TOURRET (Gilbert)	—
NOZIÈRES (Joseph)	—	THOMIN (Jean-Marie)	—
PAISSAUD (Lucien)	—	TRION-DESGRANGES (É.-P.)	—
PASCOURET (Jean-Baptiste)	—	X TEYTON (Arsène)	—
PEYRON (Jean-Édouard)	—	VAISSIER (Antoine)	—
POLETTI (Eugène)	—	X VIZET (Pierre)	—
PÉROL (Jean-Paul-Marie)	Serg. fourr.	VEY (Augustin-Louis)	—
PETIT (Louis)	Sergent	VILLARD (Marcel)	—
PHILIPPON (Clément)	—	LARNAUD (Louis)	—
PICOT (Jules-Auguste)	—	LACÔTE (Claude-Aimé)	—
PIRON (François)	—	MÉRITET (Gustave-Marcel)	Cap. fourr.
PIAT (Louis-Paul-Antoine)	—	MONIER (Marie-Édouard)	—
PINGUET (Jean-Baptiste)	—	OMALY (Antoine)	—
PORTIER (Jean)	—	PAPON (Jean-Joseph)	—
PERRIN (Eugène)	—	TIXIER (Adrien)	—
PINARDON (Louis-Eugène)	—		

*X mes camarades Pierre Michard
non avec les autres tout le long
cependant il s'est tenu à la même section*

*Les sous-officiers marqués d'un X
étaient à ma compagnie*

NOMS ET PRÉNOMS	GRADE	NOMS ET PRÉNOMS	GRADE
CAPORAUX			
ALEXALINE (Émile-G.-M.) . . .	Caporal	COTTIN (Eugène-Adrien) . . .	Caporal
ABESSARD (François) . . .	—	DAFFIX (Alexis) . . .	—
AUCLAIR (Gabriel-Joseph) . . .	—	DURAND (Pierre) . . .	—
BÉAL (Alexandre) . . .	—	DAFOUR (Louis) . . .	—
BLANCHET (Gilbert) . . .	—	DESFORGES (Jacques) . . .	—
BOYER (Charles-Guillaume) . . .	—	DESFORGES (Jean) . . .	—
BOURGOIGNON (Antoine) . . .	—	DOURIS (Lucien) . . .	—
BILAUD (Jules-Félix) . . .	—	DUPUY (Léger-Baptiste) . . .	—
BATISSE (Jean-Baptiste) . . .	—	DECORPS (Charles) . . .	—
BALLANDRAS (Claude-M.) . . .	—	DIGAUD (Louis) . . .	—
BERTHON (Charles-Philippe) . . .	—	DUC (Henri) . . .	—
BERTHELIER (Auguste) . . .	—	DEVAURE (Antoine) . . .	—
BUSSEROLLE (François) . . .	—	DURAND (Pierre) . . .	—
BOUCHAUD (Georges) . . .	—	DESPRAS (Jean-Marie) . . .	—
BASTEL (Élie-Alexis) . . .	—	DUMONT (Edmond-Clovis) . . .	—
BIJON (Pierre) . . .	—	FOURNET (Alexandre-Eug.) . . .	—
BLANCHARD (Louis) . . .	—	FOURGEAUD (Philippe) . . .	—
BERNARDIN (Eugène) . . .	—	FAURE (François) . . .	—
BERNARDIN (Octave) . . .	—	FINET (Hippolyte) . . .	—
BENNET (Joseph) . . .	—	FIDELIN (Émile-André-P.) . . .	—
BICHARD (Henri-Léonard-L.) . . .	—	FAURAND (Jean-Pierre) . . .	—
BARDÈCHE (Jean-Baptiste) . . .	—	FABRE (Armand) . . .	—
BOUTRY (Henri) . . .	—	FILIATRE (Pierre) . . .	—
BÉTHENON (Marcel-Léon) . . .	—	GONARD (Jean) . . .	—
BASSET (Ludovic-Antoine) . . .	—	GEORGES (Claude-Marie) . . .	—
BAUDET (Jean-Baptiste-A.) . . .	—	GAURAND (Paul) . . .	—
BOURNET (Antoine-Martial) . . .	—	GALVAING (Antoine) . . .	—
BARBARIN (Adolphe) . . .	—	GAUVAN (Jean) . . .	—
BAUDRY (Émile) . . .	—	GAUTHIER (Joseph-Pierre) . . .	—
CHAVAGNAC (Henri-Eugène) . . .	—	GENEVRIER (Jean-Baptiste) . . .	—
CLERC (Gabriel-Henri) . . .	—	GUILLEMEN (Mathieu) . . .	—
CLÉMENT (Henri-Joseph) . . .	—	GIRAUD (Louis) . . .	—
CLÉMENT (Jules) . . .	—	GUSTAVE (Lucien) . . .	—
CRÉQUET (Pierre) . . .	—	GODDE (Louis-Marcel) . . .	—
CURABET (Antoine) . . .	—	GAUTRAND (Henri) . . .	—
CHATEAU (Adrien-Jules) . . .	—	GREUZAT (Auguste) . . .	—
CLAIR (Benoit) . . .	—	GARDES (Jean) . . .	—
CHEVALIER (Henri-François) . . .	—	IMBERT (Jean) . . .	—
COSTEDOAT (Eugène) . . .	—	IMBERT (Joseph) . . .	—
CANTIN (Maurice) . . .	—	JAVAYON (Henri-Jean-M.) . . .	—
CHASSAGNE (Jean) . . .	—	JOIGNOT (Claude) . . .	—
CHAMBAREAU (Eugène) . . .	—	JONON (Jean) . . .	—
CHAMOIS (Charles) . . .	—	JAMET (François) . . .	—

NOMS ET PRÉNOMS	GRADE	NOMS ET PRÉNOMS	GRADE
JOSEPH (Remy-Gustave-L.) . . .	Caporal	PARASSÉ (Paulin) . . .	Caporal
JEAY (Marcel-Pierre) . . .	—	PAROT (Alexandre-Albert) . . .	—
LONGCHOIMBON (Jean) . . .	—	PONT (Jules) . . .	—
LAVILLE (Louis) . . .	—	PINTHON (Jean) . . .	—
LABONNE (Antoine) . . .	—	PATURAL (Gabriel-Joseph) . . .	—
LAFONT (Léon) . . .	—	PICHARLES (Louis) . . .	—
LATRÉMOLIERE (Maxime-G.) . . .	—	PAPILLON (Benoît-Marie) . . .	—
LECLERC (Louis-Marie) . . .	—	POUZAUD (Célestin-Ludovic) . . .	—
LAMARQUE (Pierre-Gust.) . . .	—	PAROT (François-Marcel) . . .	—
LARIVE (Pierre) . . .	—	PERRONET (Louis) . . .	—
LABOUREUR (André-Léon) . . .	—	PRADINE (Julien-Henri) . . .	—
LIMOGES (Eugène) . . .	—	POUZAUD (Émile) . . .	—
LAVAL (François-Célestin) . . .	—	PETIT (Antoine-Gustave) . . .	—
MARTIN (Alexis) . . .	—	PEGAZ-FIORNET (Joseph-P.) . . .	—
MONTEIL (Henri) . . .	—	PANNETIER (Célestin-Marie) . . .	—
MANDON (Jean-Firmin) . . .	—	PISSAVIN (Jean-Félix) . . .	—
MELIN (Antoine) . . .	—	QUINSAT (Gilbert) . . .	—
MATHIAUD (Jean-Louis) . . .	—	ROMEZIN (Émile-Félix-R.) . . .	—
MAZUEL (Vincent-J.-P.-M.) . . .	—	REURE (Antoine) . . .	—
MARTIN (Louis) . . .	—	RIGAUD (André-Raymond) . . .	—
MARONNE (François) . . .	—	RIOTE (Antoine) . . .	—
MÉNAGER (Edmond) . . .	—	ROCHELET (François) . . .	—
MÉNÉTRIER (Léon-Marie) . . .	—	ROBERT (Marc-Jean) . . .	—
MOREAU (Armand) . . .	—	RECORBET (Antoine) . . .	—
MARTIN (Henri) . . .	—	RAPIDAUD (Léon) . . .	—
MERLE (Calixte) . . .	—	RISPAL (François) . . .	—
MOREL (Alexis-Lucien) . . .	—	RIGAUT (Pierre-Jacques) . . .	—
MAGNE . . .	—	ROCHET (Paul-Georges) . . .	—
MARTINET (Jean) . . .	—	RATON (Louis) . . .	—
MOUFLETTE (Georget) . . .	—	RABANY (Paul) . . .	—
MEUNIER (Alfred) . . .	—	RAVOIRE (Jean-François) . . .	—
MEUNIER (Léon) . . .	—	ROUX (Alfred-Claudius) . . .	—
MARTINET (Jules-Gilbert) . . .	—	SUCAUD (Jean-Louis) . . .	—
MARQUER (Louis-Charles) . . .	—	SABARY (Alphonse) . . .	—
MICHOT (Louis) . . .	—	SABATIER (Auguste) . . .	—
MARTIN (Jean-Marie) . . .	—	SAINT-JOANNÈS (Pierre) . . .	—
MOISSON (Gaston-René) . . .	—	SIMON (Auguste) . . .	—
MERLINOT (Jean-Bernard) . . .	—	SAINTEMARTINE (Alfred-J.) . . .	—
MELIN (Alexandre) . . .	—	SAYET (Louis) . . .	—
MARCHAND (François) . . .	—	SADRIN (Pierre-Félix) . . .	—
NOUHEN (Gilbert-Jean-A.) . . .	—	TRINCARD (Jean-Baptiste) . . .	—
NIVEAU (Jean) . . .	—	TERRIER (François) . . .	—
ORCURTO (Alphonse-Dom.) . . .	—	TANTÔT (Antoine) . . .	—
OMALY (Antoine) . . .	—	THIOLLIET (Émile) . . .	—
PAJOT (Édouard) . . .	—	TAPHANEL (Raymond) . . .	—
PALAIN (Charles-Henri) . . .	—		

NOMS ET PRÉNOMS	GRADE	NOMS ET PRÉNOMS	GRADE
VIDAL (Antonin)	Caporal	VONNET (Maurice)	Caporal
VISIER (Claude)	—	VIALATELLE (Auguste)	—
VALEIX (Pierre)	—	VARNEY (René)	—
VERNAUDON (Raoul)	—	VIALLE (François)	—
VERDIER (Louis)	—	VIRROLET (Émile)	—
VARENNE (Claude-Marie-J.)	—		

Présumés décédés.

JUIN (Louis)	Cap. fourr.	DUBOST (Louis)	Caporal
PAPON (Jean-Joseph)	—	JOUANNET (Jules)	—
BOUCHARD (Alexis)	Caporal	JOURNAIS (Jules)	—
BONNEFILLE (Isidore)	—	PORTAL (Jean-Baptiste)	—
BRET (Jean-Marie)	—	ROUGIER (Alexandre)	—
BILLE (Marius)	—	SEUGHEOL (Antonin)	—
CHASSIN (Gilbert-Jules)	—	TOUZET (Michel)	—

SOLDATS

ALLOCHON (Jean-Pierre-G.)	Soldat	ALLERAT (Sylvain)	Soldat
ARDOUIN (Jacques-Georges)	—	ARNAUD (Gilbert)	—
AUCLAIR (Jean-Hippolyte)	—	ANACRÉON (Julien-Guill.)	—
ALLANCHE (François-L.-M.)	—	ANDANSON (Jean-Baptiste)	—
AUTISSIER (Edmond)	—	ALBERT (Philippe)	—
AMET (Jean-Marie)	—	ALLIOT (Jacques)	—
ARMINGAT (Jean)	—	ANDREAU (Jean-Baptiste)	—
AUCOUTURIER (Pierre-Léon)	—	ANDRÉ (Auguste-Laurent)	—
AUGOT (François)	—	ALBOUY (Justin-Marius)	—
AUFAURE (Jean-Charles)	—	AILLAUD (Antoine)	—
ARCHER (Léon)	—	AUGIER (Louis-François)	—
AUMAÎTRE (Charles)	—	AUFORT (Jules-Auguste)	—
ARDELY (Marcel)	—	AGNAT (Victor-Henri)	—
ALZAIS (Émile)	—	ANDRIEUX (Joseph-Noël)	—
ANDRÉ (Jacques)	—	AUCOUTURIER (Albert)	—
ANDRÉ (Louis-Régis)	—	AUBERT (Maximin)	—
AGIER (Jean-Baptiste)	—	AUBRUN (Louis-Alfred)	—
ANGELVY (Auguste)	—	BELLOT (Pierre)	—
ANDRÉ (Étienne)	—	BENNES (Jean)	—
ALLÈS (Jean-Mathieu-A.)	—	BONTOUTE (Antonin-Jos.)	—
AURIER (Joseph)	—	BARDINNAT (Pierre)	—
AUBIN (Louis-Moïse)	—	BIGNET (Martin-Théophile)	—
ANDRÉ (Antoine)	—	BRUN (Georges)	—
ALLARD (Jean-Félix)	—	BONCOMPAIN (Augustin)	—

NOMS ET PRÉNOMS	GRADE	NOMS ET PRÉNOMS	GRADE
BOUDET (Ernest)	Soldat	BERNARD (Emmanuel-M.)	Soldat
BONNET (Pierre-Louis)	—	BALANDRAS (Louis)	—
BONNAMOUR (François)	—	BOISSON (Claude)	—
BERTHOMIER (Jules)	—	BERGER (Pierre-Julien)	—
BARRIER (Clément-François)	—	BOUCHERON (Pierre)	—
BÉRAUD (Adrien)	—	BOUSSAT (Marius-Pierre)	—
BERTHON (Albert)	—	BARRIER (Pierre)	—
BLINET (Jean-Martin)	—	BAUJARD (Adolphe-Aristide)	—
BONNET (Noël)	—	BERGOUIGNOUX (Julien-V.)	—
BARRIQUAND (Aimé-Joseph)	—	BRUNAT (Louis)	—
BELLOT (Alphonse)	—	BÉRAUD (Adrien)	—
BASSOT (Louis-Charles-E.)	—	BRÖYER (Joseph-André)	—
BARMONCEL (Joseph)	—	BOREL (Élisée-Antoine)	—
BOUDERY (Pierre-Prosper)	—	BOINOU (Louis)	—
BARDIN (Étienne)	—	BILLARD (Jean)	—
BONNEFOY (Jean)	—	BRESSAC (François)	—
BILLAUD (Pierre)	—	BLANC (Joseph)	—
BOURDIER (Louis)	—	BENY (Joseph-Amable)	—
BESSARD (Louis)	—	BALVAY (Claude)	—
BEAUREGARD (Georges)	—	BERTRAND (Marcel-Cam.)	—
BARTHELAT (Hippolyte)	—	BERNELEAU (René)	—
BOUCHE (Antoine)	—	BARBECOT (Pierre)	—
BONNEAU (Julien)	—	BORDAS (Marcel)	—
BLANCHET (Adolphe)	—	BÉDIÉ (Adrien)	—
BEURRIER (Jean)	—	BLANC (Gustave-Léonard)	—
BEAUFILS (Jacques)	—	BILLAUD (Camille-Abel)	—
BOUCHONNET (Léon-Maur.)	—	BALAU (Julien-Louis)	—
BUSSEROLLE (François)	—	BOURGOGNOIN (Alphonse)	—
BARACHY (Émile-Narcisse)	—	BORDY (Jean-Joseph)	—
BONNEFOND (Louis-Désiré)	—	BOUSSAGEON (Gilbert)	—
BRÉGÈRE (Victor)	—	BLANCHET (François-Ernest)	—
BARDET (Charles)	—	BETIZEAU (Edmond-Hipp.)	—
BARBÉCOT (Marien)	—	BIGOT (Raymond-René)	—
BINON (Fernand-Henri)	—	BOSSION (Firmin)	—
BICHONNET (Jules)	—	BARRAL-BACCHUS (Jos.)	—
BRETAGNOL (Jean)	—	BOUSSAGEON (Adrien-André)	—
BROCHAND (Marie-Joseph)	—	BOURASET (Paul)	—
BOULOT (Joseph)	—	BONNELEY (François)	—
BOUDOT (Pierre)	—	BRÉMAUD (Armand-Frantz)	—
BIJON (François)	—	Bisson (Fernand-Auguste-A.)	—
BONJIBAUD (Claude)	—	BONNIN (Hubert)	—
BOURILLON (Joseph)	—	BOUZAT (Jean)	—
BLANCHET (François)	—	BRUNEAU (Jean-Noël)	—
BÉROT (Alexis)	—	BOUVERON (Eugène-Julien)	—
BARBET (Antoine)	—	BADEL (Jean)	—
BLÉTY (Claude)	—	BORDAGE (Jean-Marie)	—

NOMS ET PRÉNOMS	GRADE	NOMS ET PRÉNOMS	GRADE
BONNET (Jules)	Soldat	BOURBON (Jean-Amédée) . .	Soldat
BOISSY (Pierre)	—	BRUNEL (Paul-Jules)	—
BIMBARD (Benoît-Élie) . . .	—	BARRET (Jean)	—
BRIAND (Gaston)	—	BIARD (Jean-Marie)	—
BARRÉ (Camille-André) . . .	—	BONNET (Guillaume)	—
BOURZAC (Marcel)	—	BAZIN (Joseph-Victor)	—
BERTHELOT (Jacques)	—	BIDAL (Émile)	—
BRUNET (Jean)	—	BANY (Antoine)	—
BAIGNARD (Robert-Raym.) . .	—	BAUCHARD (Jean-Louis-E.) . .	—
BERTRAND (Joseph)	—	BABAT (François-Auguste) . .	—
BONNET (Constant)	—	BILLON (Yves)	—
BRUNET (Louis)	—	BONNICHON (Antoine)	—
BAILLY (François)	—	BIDAULT (Alexis)	—
BESSON (Pierre)	—	BASTIDON (Henri-Marcel) . . .	—
BOUCAUX (Eugène-Lucien) . .	—	BERTHIER (Claude)	—
BONNET (André-Francis) . . .	—	BARDET (Paul-Alexandre) . . .	—
BONNET (Henri-Jean-Pierre) . .	—	BOURDIER (Étienne)	—
BEAUMARD (Albert)	—	BUVAT (Louis)	—
BOIS (Gabriel)	—	BRUNET (François)	—
BASSET (Antoine)	—	BONNEFONT (Étienne)	—
BOUSQUET (Henri)	—	BIZEBARDE (Alexandre)	—
BRIGAUD (Edmond)	—	BIRAN (Jean-Marie)	—
BRISAUD (Pierre-Jean)	—	BONNET (Jean)	—
BRUN (Sylvain)	—	BOY (Albert)	—
BRUNET (Louis-Sylvain)	—	BOIFFARD (Joseph-Valentin) . .	—
BURCH (Vincent-Pierre-J.) . .	—	BOMBOIS (Pierre-André)	—
BALLAT (Urbain)	—	BELLAMY (Hippolyte)	—
BONNET (Pierre)	—	BERGERON (Régis-Jean-B.) . . .	—
BRUN (Fernand-Baptistin) . . .	—	BUTAUD (Antoine)	—
BONNETAIN (Michel)	—	BARDONNET (Auguste)	—
BOSSY (Georges)	—	BOMPUNT (Bertrand)	—
BUROLEAU (René)	—	BOISSIÈRE (Louis-Émile)	—
BEAUDOU (François-Roger) . . .	—	CARRIÈRE (Baptiste-Marcel) . .	—
BAURION (Armand)	—	CASTANIER (Antoine-Laur.) . . .	—
BURIAS (Michel)	—	CHAMIGNON (François)	—
BOULIAN (Marcellin-Paul-J.) . .	—	CHASSAING (Jean-Joseph)	—
BAGOT (Louis-Armand-P.) . . .	—	CHATARD (Alphonse-Marius) . . .	—
BROUSTASSOUX (Cyrille)	—	CHAULIER (Lucien-Noël)	—
BOISSIER (Joseph)	—	COTINEAU (Léonard)	—
BONNICHON (Pierre)	—	COUDERCHON (Lucien-Fr.)	—
BOURBON (Jean-Marcel)	—	COULANGHAU (Alphonse)	—
BARD (Louis-Constant)	—	GUISINAUD (Germain)	—
BAZEILLE (Gaston)	—	CHONION (Francisque-Léon) . . .	—
BAILLE (Eugène-Alexis)	—	CHAMPOMIER (Joseph)	—
BROCARD (Jules-Adolphe) . . .	—	COFFIN (Ernest)	—
BUVAT (Antonin-Félix)	—	COUTIÈRE (Théophile-Gilb.) . .	—

NOMS ET PRÉNOMS	GRADE	NOMS ET PRÉNOMS	GRADE
CHAPELIER (Ernest-Sébastien) .	Soldat	COMBEAUD (Jean)	Soldat
CHÈZE (Antoine-Joseph) . . .	—	CAILLEUX (Félix)	—
CHIREIR (Henri)	—	CHARREYRE (Albert-Jacq.) . . .	—
CHAUDRON (Eugène)	—	CHAUBAROUX (Auguste)	—
CHOLIN (Joseph)	—	CONSTANTY (Pierre)	—
CLUZET (Léon-Jacques)	—	CORNE (Pierre)	—
CHAZEAU (Adrien)	—	CASSAN (Joseph)	—
CONTAL (René-Maximilien) . . .	—	CLIDIÈRE (Henri-Louis)	—
CLAIRET (Octave)	—	CHANCEAU (Robert)	—
CORNET (Joseph)	—	CROMARIA (Jean)	—
COUDERCHON (Jules-Alph.) . . .	—	CHAUMARAT (Mathieu)	—
CROCHET (Félix)	—	CHABREDIER (Henri)	—
COLAS (Jean-Baptiste)	—	CHOMETTE (Jérôme-Marius) . . .	—
CHANELET (Henri-Jacques) . . .	—	CESBRON (Eugène)	—
COURTADON (Guillaume)	—	CRUNIER (Maurice)	—
CARRAT (Henri)	—	COUHET (Mathieu)	—
CROZE (Antoine-Marius)	—	CAILLOT (Maxime)	—
CROS (Géraud-Florentin)	—	COUSIN (Henri)	—
CHASSAING (Léon-Paul-M.) . . .	—	CHARPENTIER (Albert)	—
CUISSINAT (Martin)	—	CROS (Benoît)	—
CHARRIER (Bonnet)	—	CHARNAY (Jean-Baptiste)	—
CHAGROS (Paul-Henri-Jos.) . . .	—	CHOBIRON (Paul-Louis)	—
CHARNOT (Albert-Jules-M.) . . .	—	CHABANNE (François)	—
COULON (Pierre)	—	CHALALT (Raymond-Fr.)	—
COUTIÈRE (Théophile)	—	CHIRON (Jean-Abel)	—
CHEIRIER (Pierre)	—	CHARLES (Augustin-Gast.)	—
COMBRIAS (Antoine)	—	CAILLOT (Lucien)	—
COUTANSON (Jean-Pierre)	—	CHALAT (Alphonse)	—
CHAMPOMIER (Aimé)	—	COLOMBIER (Joseph)	—
CLAVÉLOUX (Julien-Barth.) . . .	—	COURTOIS (André)	—
CHAZELAS (Antoine)	—	CHANTEMESSE (Jean-Émile) . . .	—
CHEZEAU (Lucien)	—	COTTEREAU (Romain-Cél.)	—
CHAPOT (Pierre)	—	CLAVÉLOUX (Félix)	—
CELLARD (Louis)	—	CHABORY (Antoine)	—
CHAPPUIS (Joseph-Eugène) . . .	—	COMÉAT (Antoine)	—
CLÉMENÇON (Jules-Eugène) . . .	—	CHAPPELLE (Georges)	—
CLANDY (Jean)	—	CHAZETTE (Alexandre)	—
CLAIR (Mathieu)	—	CHÈNE (François)	—
CHARBONNEL (Jacques-Jul.) . . .	—	CHEVROT (Jean-Baptiste)	—
COTTE (Jean-Baptiste-M.)	—	CORAUDIN (Thierry-Nicolas) . . .	—
CORNILLON (Jean-Marie)	—	CHARRIEAU (Jean)	—
CHABRY (Marius-Annet)	—	CHEZEAU (Jean-Paul)	—
CHEVILLE (Marcel-Eugène) . . .	—	CHARRONDIÈRE (Blaise)	—
CHAPELLIER (Antoine-Fréd.) . . .	—	CONNORD (Antoine)	—
COMBEAUD (Jean)	—	CARTHY (Léonard)	—
CHALUMEAU (Jean)	—	COLIN (Auguste)	—

NOMS ET PRÉNOMS	GRADE	NOMS ET PRÉNOMS	GRADE
CHEVALIER (Eugène) . . .	Soldat	CRÉPIAT (Louis-Eugène) . .	Soldat
COLLIN (Louis-Auguste) . .	—	DÉBEBUT (Jean)	—
CHICOT (André)	—	DEGRANGE (J.-Baptiste-G.) .	—
CHAVENON (Henri)	—	DUBOIS (Jean-Célestin) . .	—
CHAUVEAU (Léon)	—	DUMONTEL (Joseph)	—
CHOBOTY (Louis)	—	DURON (Michel)	—
CROZATIER (Joseph)	—	DÉROUCHY (Antoine)	—
CAMAIL (Abel-Louis)	—	DUCHOLLET (André-Fern.) .	—
CHAIZE (Cyrille)	—	DEGUIT (Armand-Joseph) . .	—
COURPIÈRE (Daniel)	—	DUCHET (Jean)	—
CHERRÉ (Albert)	—	DUBOST (Antoine)	—
COURROUX (Jean)	—	DURAND (Antoine-Joannès) .	—
CORBÉRY (Raoul)	—	DURIN (Jean-Louis)	—
CLAVERIE (Jean)	—	DANTON (Jean)	—
CHOLLEY (Charles-Henri) . .	—	DEIRGUE (Claude)	—
CHAZELLE (Pierre)	—	DUFRAISE (Jean)	1 ^{re} classe
CHAIX (Gustave)	—	DUCHER (Jean-Camille) . . .	Soldat
COLOMB (Jean-Gabriel) . . .	—	DUMONT (Jacques)	—
CLÉMENT (Jean)	—	DREVET (Maurice)	—
CHARRETIER (Pierre)	—	DARSON (Edouard)	—
CHATARD (Joseph)	—	DEMEURAT (Louis-Henri) . .	—
CHABANEAU (Jean)	—	DANIEL (Auguste)	—
CAYREL (Élie)	—	DALLERY (Antoine)	—
CAZES (Léon-Justin-Louis) .	—	DAULNY (Marie-Lucien-G.) .	—
CLAUSTRE (Jean-Mathias) . .	—	DECHET (Joseph)	—
CHERVIER (Julien)	—	DANIEL (Aristide)	—
CHASTIN (Paul-Joseph) . . .	—	DUBUISSON (Jean)	—
CHASTEL (Jean-Marie)	—	DUMONTET (Louis)	—
CATHY (Louis-Henri)	—	DUBOST (Jean-Baptiste) . .	—
COLIN (Félix)	—	DARSON (Joseph)	—
CHAUCHEPRAT (Jean)	—	DEVERNOIS (Jean-Marie) . .	—
CHAVANIS (Albert)	—	DUTROMP (François-Ant.) . .	—
CHIRADE (Victor-Marien) . . .	—	DEPOUX (Jean-Baptiste-T.) .	—
CHAPY (Jean)	—	DEPRUN (Joseph-Pierre) . .	—
CHASSAGNE (François)	—	DUPOUCHELLE (Louis-Henri) .	—
CHENNEBY (François)	—	DURAND (Jean)	—
CHANUDET (Alexandre)	—	DECOUTEIX (Eugène-Michel) .	—
CHAUMEAU (Gaston)	—	DIGAUD (Eugène-François) . .	—
CHERY (Augustin)	—	DOMONT (Pierre)	—
CHEVASSU (François-Xav.) . .	—	DARROT (Auguste-Jean-M.) .	—
CONDAMINAS (Léon)	—	DUBREUIL (Antoine-R.) . . .	—
CLUZEL (Antoine-Marcel) . . .	—	DUFRAISE (François)	—
CHEQUET (Henri-Louis)	—	DRAGOL (Pierre-Louis)	—
COSTE (Louis)	—	DUSSAUZE (Michel)	—
CHOMILLIER (Annet)	—	DUCCOUT (Frédéric-Alph.) . .	—
CONVERT (Gustave)	—	DRIGEARD (Philippe)	—

NOMS ET PRÉNOMS	GRADE	NOMS ET PRÉNOMS	GRADE
DURAND (Jean)	Soldat	DÉCHAMP (Auguste-Raym.) .	Soldat
DUPRÉ (Arthur)	—	DIDIER (Albert-Narcisse) . .	—
DEGAINE (Adolphe-Eug.) . .	—	DOUSSARD (Augustin)	—
DUPONT (Claude)	—	DELOMBRE (Pierre)	—
DEBRIODE (Alfred)	—	DAVID (Antoine)	—
DURANTON (Joannès)	—	DESAGE (Jean)	—
DEMOLLIÈRES (André-Jean) .	—	DENOUX (Claude)	—
DARNE (Joseph)	—	DUMONT (Alexandre)	—
DEVIDAL (Jean)	—	DURAND (Jean-Louis)	—
DESFORGES (Louis)	—	DUPUIS (Sylvain)	—
DEFOUR (Pierre)	—	DUCROT (François)	—
DOSSETO (Jean)	—	DUMONT (Benoît)	—
DEBELUT (Aristide-Alf.-P.) .	—	DAUZIECH (Jean-Marie) . . .	—
DUFRAISE (Marin-Eugène) . .	—	DESPRATS (Célestin)	—
DOMAS (Jean-Baptiste) . . .	—	DOZITÉ (Léon-Adrien-Ch.) .	—
DESMARET (Claude-Marie) . .	—	DESMETTRE (Joseph)	—
DURANTIN (Jean)	—	DEVEAU (Eugène)	—
DESFORGES (Sylvain-Aug.) . .	—	DOURNAY (Edmond)	—
DESTABLE (Émile-Antoine) . .	—	DUVERT (Henri)	—
DIOT (Jules-Gabriel)	—	DULAC (Pierre)	—
DURIEUX (Claudius)	—	DUMAS (Georges)	—
DUVAL (Georges)	—	DEROIRE (Jean-Claude) . . .	—
DESBROSSES (René)	—	DUPUIS (Jean)	—
DISSARD (Vital-Balin)	—	DYLAS (André)	—
DANGER (Joseph)	—	DOUBLIER (Jules)	—
DUMAS (Auguste)	—	DAUMAS (Henri-Alexandre) .	—
DUFOUR (Antoine)	—	DELAVAL (Gaston)	—
DEROY (Louis)	—	DREVON (Jean)	—
DUMAS (Albert-Marien)	—	DUBESSET (André)	—
DEMARTINBOC (Ernest-H.) . .	—	DESCHARNE (Antoine)	—
DÉBARBAT (Jacques)	—	DENEUVI (Auguste)	—
DESSEIGNE (Benoît)	—	DAUDET (Pierre-Alexandre) .	—
DÉGOUTTE (Georges-Stéph.) .	—	DEBOST (Pierre)	—
DEMARS (Henri-Louis)	—	DESBAT (Eugène-Henri) . . .	—
DEVINEAU (Auguste)	—	DUMONTET (Georges)	—
DUMONTET (Jean-Joseph) . . .	—	DEPOUX (Jean-Marie)	—
DUMAS (Émile)	—	DESCOUX (Paul-Émile)	—
DUMAS (Justin)	—	DRIFFAUD (Jean)	—
DANCHAUD (Julien-Théoph.) .	—	DELAROCHE (Alfred-Jacques) .	—
DRAPIER (André)	—	DURANTON (Lucien-Simon) . .	—
DELAVARENNE (Augustin) . . .	—	DUMONT (Léon)	—
DURAND (Jean)	—	DUMONTET (Paul)	—
DUMONTET (Paul)	—	DEPOUD (Marcel)	—
DELPORTE (Louis)	—	DEROUET (Pierre)	—
DANGLARD (Joseph)	—	DUMAS (Georges)	—
DALBRET (Auguste)	—	DELORME (André)	—

NOMS ET PRÉNOMS	GRADE	NOMS ET PRÉNOMS	GRADE
DOYART (Léon-Théodore).	Soldat	FOURNIER (Jules)	Soldat
DANRIAC (Firmin)	—	FAYE (Antoine)	—
DOUCHET (Germain)	—	FERRERO (Joseph-Thomas)	—
ESPAÑOL (Gilbert)	—	FAYS (Corentin)	—
EYMÈRE (Joseph)	—	FOUCAUD (Joseph)	—
EBRAYAT (Joseph-Marie)	—	FAURE (Lucien)	—
ESPITALIER (Émile)	—	FRESSIENT (Auguste-Fr.)	—
EBUROVIEUE (Roland-Mar.)	—	FORT (René-Clément)	—
ÉLIE (Adrien)	—	FRÉRET (Louis-Marcel-L.)	—
ENÉE (Pierre-Léon)	—	FERRANDON (Jean)	—
EMERY (Alexandre)	—	FESSY (Claudius)	—
ESCOFFIER (Philibert)	—	FRESSE (Louis)	—
FILLON (Théodore)	—	FILIATRE (Paul-Claude)	—
FLUZAT (Jean)	—	FOUCRAS (Étienne)	—
FOREST (Joseph)	—	FRAICHE (Pierre-Jean-M.)	—
FOUBERTASSE (Liger)	—	FOSSIER (Henri-René)	—
FOURNY (Gilbert-Jean-Cl.)	—	FONMARTY (Jean-Éloi)	—
FAUGET (Paul-Marius)	—	FLAGEOLLET (Jules)	—
FAVIER (Pierre-Marius)	—	FÉLIX (Louis-Benoît)	—
FORGE (Antoine)	—	FÈDE (Raoul-Albert)	—
FRÈDE (Philippe)	—	FRADOT (Annet)	—
FURET (Jules)	—	FOURNIER (Pierre)	—
FERRIER (Gilbert)	—	FULON (Henri)	—
FAGNOT (Antoine)	—	FONTAINE (Pierre)	—
FONTERET (Joannès)	—	FOUGERAS (Antoine)	—
FOURNIER (Jean-Géraud-P.)	—	GARROUSSE (Antonin)	—
FUGIER (Jean-Baptiste)	—	GALITRE (Émile)	—
FAURE (Mathieu)	—	GALLIER-PITRAULT (Jean)	—
FERRIER (Pierre)	—	GATEAU (Pierre-Jean)	—
FOURINER (Jean)	—	GOUSSE (Adrien)	—
FAYET (Blaise)	—	GUILLLOT (Jean-Baptiste)	—
FOURNIER (Louis)	—	GROITIER (Jean)	—
FAYON (Michel)	—	GARMY (Charles-Eugène-T.)	—
FAGE (Adrien)	—	GRÉGOIRE (François-Jacq.)	—
FAURE (Henri)	—	GIGANON (Antoine)	—
FRIEDRICH (Louis)	—	GUILLLOT (Arthur-Louis)	—
FAUGERAS (Gabriel)	—	GUYONNET (Gilbert)	—
FENESTRIER (Joseph)	—	GIROD (Albert)	—
FICHOT (Gaston)	—	GAUZENTES (Joachim-J.-M.)	—
FOURNERIE (Joseph)	—	GOUAT (François-Léon)	—
FORESTIER (Stanislas)	—	GALLITRE (Aristide-Jules)	—
FOCKEN (Léon-Albert-Jos.)	—	GUILLAUME (Joseph-Marie)	—
FROMAGE (Antoine)	—	GUILLLOT (François)	—
FAVIER (Jean)	—	GAULME (Marcel)	—
FAYET (Gilbert)	—	GOUBY (Étienne)	—
FABRE (Germain)	—	GIDEL (Pierre-Alfred)	—

NOMS ET PRÉNOMS	GRADE	NOMS ET PRÉNOMS	GRADE
GIVORS (Joseph)	Soldat	GONNOT (Jean)	Soldat
GAYET (Gilbert)	—	GIRAUD (Louis)	—
GUILLETON (Alfred)	—	GAUTHIER (Jules)	—
GUICHARD (Jean)	—	GEANDRAU (Emmanuel)	—
GIRAUD (Claude-Eugène)	—	GARNAUD (Charles)	—
Gourby (Pierre)	—	GILLES (Pierre)	—
GUILLAUME (Marcel-Jules-V.)	—	GAUDIN (Jean)	—
GRAND (Félix-Marien)	—	GLOMEAU (Gilbert)	—
GRAS (Joseph)	—	GOARNISSON (Maurice)	—
GRAVIER (Michel)	—	GÉLY (Adrien-Jacques)	—
GATEUIL (Baptiste)	—	GRATALOUP (Jean-Baptiste)	—
GAGNIÈRE (Jean-Benoît)	—	GONDRET (Jean-Joseph)	—
GORIN (Fernand-Louis)	—	GILBERT (Paul-Jean-Bapt.)	—
GAUVAN (Jean)	—	GENEVOIS (Simon)	—
GERMAIN (Jean)	—	GEORGE (Julien-Sylvain-C.)	—
GIRAUD (Jean)	—	GENEIX (Annet-Alexis)	—
GORBINET (Gilbert)	—	GROSS (Jacques)	—
GUYONNET (Pierre)	—	GAILLARD (Alphonse)	—
GARDIS (Baptiste)	—	GAY (Guillaume)	—
Got (Gilbert)	—	GOULARD (Antoine)	—
GAUVIN (Joseph)	—	GOUTTE (Jean)	—
GALAMIN (François)	—	GRANET (Jacques)	—
GRANGER (François-Gasp.)	—	GRENARD (Léon)	—
GIRY (Augustin)	—	GAUMET (Antonin)	—
GUIRAL (Henri-Joseph)	—	GIRARD (Pierre)	—
GAUDOLIN (Jean-Louis)	—	GADRAT (Fernand)	—
GAUTET (Pierre-Paul)	—	GACON (Adhémar)	—
GRANGETTE (Jean)	—	GOUDY (Sylvain)	—
GUERRIER (Charles)	—	GIGAU (Antoine)	—
GACHET (Jean-Claude)	—	GRANTIL (François)	—
GRAND (Auguste)	—	GURION (Richard)	—
GIRAUD (Louis)	—	GAYON (Louis)	—
GARROUSTE (Gilbert)	—	GUIMONT (Albert-Auguste)	—
GUICHARD (Louis)	—	GISARD (Joseph)	—
GOBIN (André-Raymond-R.)	—	GALMICHE (Henri-Albert)	—
GUEYRE (Georges-Victorin)	—	GAUTHIER (François)	—
GENIN (Louis)	—	GUIRARD (Anne-Gédéon)	—
GRENIER (Gustave-Ch.)	—	GOUTTEQUILLET (Jean-Marie)	—
GOUZON (Maurice)	—	GAUTHIER (Eugène)	—
GIRAUD (Lucien)	—	GERBERON (Arthur-Maurice)	—
GAREL (Jules)	—	GEORGES (Antoine-Raoul)	—
GARRAUD (Louis-Martin)	—	GUÉRIN (Louis)	—
GUILLAUMIN (Jean)	—	GALLOIS (Marcel)	—
GAUME (Claude)	—	GINDRAT (Gustave-Franç.)	—
GERINTHE (Pierre)	—	GONIER (Jean-Joseph)	—
GOUTTEFANGEAS (Antoine)	—	GOURDONNEAU (Julien)	—

NOMS ET PRÉNOMS	GRADE	NOMS ET PRÉNOMS	GRADE
<i>Jeanne</i> GANGNÉ (René-Victor) . . .	Soldat	JANIN (Adelin) . . .	Soldat
GAUME (Jean) . . .	—	JIOLAT (Alexandre) . . .	—
GOMOT (Blaise-Lucien) . . .	1 ^{re} classe	JARLES (Jean-Baptiste-E.) . . .	—
GAUTHY (Benoît) . . .	Soldat	JACOB (François) . . .	—
GRENIER (Émile-Eugène) . . .	—	JUTIER (Pierre) . . .	—
GIRARD (Claude-Henri) . . .	—	JAMES (Étienne) . . .	—
GIRON (Pierre) . . .	—	JOBERT (Paul) . . .	—
GRÈZE (Guillaume) . . .	—	JOANNIN (André) . . .	—
GARDON (Jean) . . .	—	JOURNET (Étienne) . . .	—
GUILLON (Émile-Alfred) . . .	—	JULLIARD (Louis-Auguste) . . .	—
GOUNON (Louis-Théophile) . . .	—	JOUE (Gabriel-Élie) . . .	—
GROUSSET (Charles-Frédéric) . . .	—	JOUANNEAU (Alfred) . . .	—
HOURLY (Albert) . . .	—	LACOSTE (Pierre) . . .	—
HENRIET (Léon-Séraphin) . . .	—	LAPORTE (Pierre-Louis) . . .	—
HATON (Joseph) . . .	—	LARUE (Lucien) . . .	—
HÉNON (Adrien) . . .	—	LAVAU (Marius) . . .	—
HYOT (Camille) . . .	—	LAVAUT (Henri) . . .	—
HABRIAL (Pierre) . . .	—	LÈBRE (Henri) . . .	—
HUGON (Antoine-Léon) . . .	—	LHERM (Antoine) . . .	—
HYSS (Georges-Jules) . . .	—	LORUT (Jacques) . . .	—
HYGONNET (François) . . .	—	LOUBEYRE (Jean-Marie) . . .	—
HEUDRON (Albert) . . .	—	LABBÉ (Irénée) . . .	—
HENRY (Jules) . . .	—	LÉONARDON (Martin-J.-M.) . . .	—
HAUDEBOURG (Louis-Paul) . . .	—	LOUSSET (Pierre-Jean) . . .	—
HOCHARD (Fernand) . . .	—	LOUBEYRE (Pierre) . . .	—
HUIN (Henri-Alexis) . . .	—	LAVAL (Jules) . . .	—
ISSARTEL (Maurice-Jean-M.) . . .	—	LAPLACE (Jean) . . .	—
IMBERT (Philippe) . . .	—	LEYRIT (François-Marius) . . .	—
ISAMBERT (Paul-Émile-A.) . . .	—	LAPEYRE (Émile) . . .	—
IMBERDIS (Jean-Marie) . . .	—	LAPORTE (Félix) . . .	—
JABAUDON (Pierre) . . .	—	LACHAUD (Antonin-Pierre) . . .	—
JOIE (Antoine) . . .	—	LANGLAIS (Antoine-Eug.) . . .	—
JOURDE (Laurent-Ferdin.) . . .	—	LAPARRA (Antoine) . . .	—
JABAUDON (Jean) . . .	—	LANIRAY (Jean) . . .	—
JOSEPH (Antoine) . . .	—	LUCARD (Amable-Julien) . . .	—
JUSSELME (Antoine-Marie) . . .	—	LAURENT (Joseph) . . .	—
JOBERTON (Félix) . . .	—	LINSOLAS (Julien-Antoine) . . .	—
JULLIEN (Jean-Pierre) . . .	—	LAFOUGÈRE (Jean-Marie) . . .	—
JACQUEUT (Antoine) . . .	—	LAGARDE (Edgard) . . .	—
JOUANIN (François) . . .	—	LARDY (Gilbert-Gabriel) . . .	—
JAMES (Gilbert) . . .	—	LAROUANINE (Jean-Baptiste) . . .	—
JOSEPH (Camille) . . .	—	LAREURE (Claude) . . .	—
JOVANNARD (Victor) . . .	—	LIABEUF (Joseph) . . .	—
JEAN (Jean-Pierre) . . .	—	LEDoux (Jean-Louis) . . .	—
JACOB (Jean) . . .	—	LIMOGE (Jean-Henri) . . .	—
JOSSELIN (Louis) . . .	—	LAURENT (Louis) . . .	—

NOMS ET PRÉNOMS	GRADE	NOMS ET PRÉNOMS	GRADE
LESCURE (Julien) . . .	Soldat	LABOUESSE (Paul) . . .	Soldat
LACOMBE (Denis-Jean-B.) . . .	—	LABAUDE (Sylvain-Marc.) . . .	—
LANCURIÉ (Pierre) . . .	—	LECHATELLIER (Édouard-E.) . . .	—
LATHUILLIÈRE (Jean-Claude) . . .	—	LORTEAU (Paul-François) . . .	—
LACROIX (Eugène) . . .	—	LACOMBE (Édouard) . . .	—
LACOURBAS (François) . . .	—	LACROIX (François) . . .	—
LAFORÊT (Pierre) . . .	—	LAUZET (Jean-Pierre) . . .	—
LAMOTTE (Jean-Marie-Ch.) . . .	—	LACAN (Paul-Marie-Max.) . . .	—
LAURENT (Annet) . . .	—	LAMBERT (Henri-Émile) . . .	—
LABBAYE (Jean-Louis) . . .	—	LAMBERT (Henri-Léonard) . . .	—
LALIGUE (Antoine) . . .	—	LUQUET (Jean-Marie-Clém.) . . .	—
LAGAYE (Jean-Marie) . . .	—	LECOIN (Gilbert) . . .	—
LANTAJOU (Jean) . . .	—	LARRAT (Laurent) . . .	—
LABONNE (Eugène) . . .	—	LAURIN (Flavien) . . .	—
LAMOINE (Henri) . . .	—	LONDICHE (Joseph) . . .	—
LAVERGNE (Noël-Louis) . . .	—	LUZET (Charles) . . .	—
LAVEST (Jean-Marie) . . .	—	LAVAUT (Émile) . . .	—
LAFAGUE (Joseph) . . .	—	LAFONT (Henri) . . .	—
LE LONS (Jean-Louis) . . .	—	LABOUREIX (Léon-Alex.) . . .	—
LAVELATTE (Victor) . . .	—	LAPORTE (Jean) . . .	—
LÉTANG (Claude) . . .	—	LAPFORGUE (Jean-Marie) . . .	—
LAPREY (Jacques) . . .	—	LE MÉTAYER (Jean) . . .	—
LEPRINCE (Arsène) . . .	—	LÉVEAU (Georges-Marcel) . . .	—
LONGCHAMON (Antoine) . . .	—	LAPIERRE (Jean-Joseph) . . .	—
LARDY (Edmond) . . .	—	LAFON (Firmin-Louis) . . .	—
LESCURE (Jean-Antoine-M.) . . .	—	LAURENCE (Joseph-Paul) . . .	—
LABRUNE (Jean) . . .	—	LEFÈVRE (Lucien) . . .	—
LONG (Paul-Henri) . . .	—	LEMPEREUR (Ernest) . . .	—
LEFAIT (Émile) . . .	—	LAMBERT (Pierre-Auguste) . . .	—
LAURENT (Jean) . . .	—	LESCOT (Albert) . . .	—
LAPLACE (Gilbert) . . .	—	LEGEAIT (Joseph-René) . . .	—
LADISLAS (Jean-Marie) . . .	—	LAPORTE (Alexis-Marius-H.) . . .	—
LASSELIN (Georges) . . .	—	LUCAS (François-Théophile) . . .	—
LE POTIER (Aimé-Marie) . . .	—	LEROY (Charles-Auguste) . . .	—
LE MEAU (Yves-Marie) . . .	—	LABROSSE (Jean) . . .	—
LARDIN (Fernand) . . .	—	LAUBERTRAND (Adrien) . . .	—
FAFORGE (Ferdinand) . . .	—	LORIGÉON (Gilbert) . . .	—
LUBAT (Blaise) . . .	—	LE CORRE (Yves) . . .	—
LAMBERT (Alcide) . . .	—	LAROCHE (Paulin) . . .	—
LATARD (Joseph) . . .	—	LEDEY (Jean) . . .	—
LOTHE (Alphonse) . . .	—	LAGNAFIETTA (Charles) . . .	—
LOMBARD (Guillaume) . . .	—	LATONNE (Sully) . . .	—
LAURENT (Ferdinand) . . .	—	MALDY (Pierre) . . .	—
LACOUTURE (Jean) . . .	—	MAURANNE (Brun) . . .	—
LORTIE (André) . . .	—	MAZIÈRES (Alphonse) . . .	—
LANGE (René-Louis) . . .	—	MEUNIER (Claude) . . .	—

NOMS ET PRÉNOMS	GRADE	NOMS ET PRÉNOMS	GRADE
MICHALOT (Jean)	Soldat	MOUSSIER (Benoît)	Soldat
MICHEL (Alexis)	—	MARIDET (Auguste-Jean-Fr.)	—
MOMMALIER (Pierre)	—	MILLOT (Georges-Edouard)	—
MONS (Joseph)	—	MATHEY (Charles)	—
MOUTON (Michel-Alexis-G.)	—	MAIRE (Lucien)	—
MELLOT (Annet-Auguste)	—	MONTAGNE (François)	—
MARSALLON (Joseph-Pard.)	—	MOURIÈS (Léon-Auguste)	—
MONTILLET (Joseph)	—	MÉRY (Joseph-Ferdinand)	—
MISSONNIER (Jean-Baptiste)	—	MAZIÈRES (Jean-Henri)	—
MIGNON (Jean-Marie)	—	MEUNIER (André)	—
MARTIN-DOUYAT (Alfred)	—	MUNTZ (Jules)	—
MARTIN (Valentin-Joseph)	—	MONNET (Quintien-Louis)	—
MARQUET (Justin)	—	MAINGUE (Jean)	—
MORNAY (Auguste)	—	MALGUID (Léger)	—
MERCIER (Marie-Marcel)	—	MEYZONNIER (Michel)	—
MENUT (Barthélemy-Cl.)	—	MALLET (Gabriel)	—
MICHEAU (François)	—	MARCHAS (Pierre-Antoine)	—
MANDON (Gabriel-Félix-Al.)	—	MÈGE (Pierre-Victor)	—
MIOCHE (Camille)	—	MICHOT (Louis)	—
MONTIEL (Edouard-Martin)	—	MICHELIN (Claude)	—
MÉTÉRY (Claude)	—	MARASCHIN (Aimé-Nicolas-A.)	—
MALLY (Jean-Julien-Aug.)	—	MERCIER (Louis-Joseph-M.)	—
MALGUID (Léger)	—	MARGUERIT (Benoît-Célest.)	—
MATHIVET (Léon)	—	MOREL (Jean)	—
MARTAL (Joseph)	—	MARQUET (Antoine)	—
MICHAUD (Jean-Baptiste-T.)	—	MERLE (Eugène-Jean-Marie)	—
MERCIER (Antoine)	—	MÉCHAIN (Simon)	—
MANGOT (Sébastien)	—	MIALON (Auguste-Jules-A.)	—
MONGLON (Jacques)	—	MAURIN (Simon-Joseph)	—
MAUREAU (Julien-Jean)	—	MOULEYRE (Casimir)	—
MASDORIER (Jean-Marie)	—	MATILLO (Firmin-Valentin)	—
MILLET (Claudius)	—	MISTRAL (Pierre)	—
MASSACRIER (Michel)	—	MAZAUDIER (Baptiste)	—
MARRET (Maurice)	—	MATHIAS (Jean)	—
MURAT (Émile-Eugène)	—	MIEL (Louis)	—
MARTINET (Jean)	—	MARUILLE (Étienne)	—
MARREL (Jean)	—	MARCENOU (Joseph)	—
MONTARD (Antoine-Pierre)	—	MICHALAT (Léon)	—
MOREL (Pierre-Rémy-A.)	—	MILLIEN (Alexandre-Léon)	—
MIZERMONT (Émile-Jacq.)	—	MARTEL	—
MOULIN (Jacques)	—	MANGENEST (Jean)	—
MAÎTRE (François)	—	MARTIN (Pierre-Léon)	—
MEYNADIER (Paul-Henri)	—	MONIER (René)	—
MATHIAS (Joseph)	—	MERLE (Antoine-Lucien-A.)	—
MAÎTRE (François)	—	MARTEL (Claude)	—
MONTANGERAND (Claude)	—	MATHAUD (Joseph)	—

NOMS ET PRÉNOMS	GRADE	NOMS ET PRÉNOMS	GRADE
MANTIN (Jean)	Soldat	MEUNIER (Alfred)	Soldat
MAILLER (Jacques)	—	MALLET (Marie-Joseph-A.)	—
MOREY (Ernest)	—	MINAULT (Gilbert)	—
MOUTY (Fernand)	—	MOUMINOUX (Jean-Louis)	—
MARLIAC (Jean)	—	MASSERET (Aimé-Gilbert)	—
MAZIC (Jean)	—	MOTTET (Roger-Maurice)	—
MASSARD (Laurent)	—	MICHEL (Alphonse)	—
MEUNIER (Gustave-Franç.)	—	MARTINET (Alexandre)	—
MURAT (Pierre)	—	MAILLET (Arthur)	—
MINERET (Hyacinthe)	—	MULATIER (Jean-Pierre-Em.)	—
MELIN (Antoine)	—	MOULY (Jean-Antoine)	—
MALLIER (Jacques)	—	MOLLARD (Pierre)	—
MICHARD (Louis)	—	MESSIER-FOCHE (Louis-T.)	—
MANAUDON (Jean-Baptiste)	—	MARCHAND (Albert)	—
MAZAUD (Antoine)	—	MONSARRAT (Henri)	—
MOTTIER (Emmanuel)	—	MORLON (Pierre)	—
MILLOT (Eugène)	—	MICARD (Jules-Antoine)	—
MAZUEL (Antoine)	—	MÉNAGER (Léon)	—
MOIRAT (Louis)	—	MANCEAU (Marcel-Louis)	—
MOUFFLETTE (Georget)	—	MOUSSET (William-Louis)	—
MATHIVET (Léon-Eugène)	—	MOLLET (Victor)	—
MICHEAU (Jules)	—	MERLE (François)	—
MICHAUD (Omer-Lucien-H.)	—	MOREL (Antoine)	—
MARAUD (Alphonse-Jacq.)	—	MALTRAIT (Antoine)	—
MARTEL (Eugène-Basile-Fr.)	—	MACHEBEUF (François)	—
MASSEBEUF (Jean)	—	MAGAUD (André)	—
MOUZON (Jules)	—	MARTIN (Pierre)	—
MATICHARD (Joseph)	—	MARCADIER (Louis)	—
MAIROT (Arsène-Aristide)	—	MASSON (Jean)	—
MARTIN (Jean-Camille)	—	MASSEZ (Maurice)	—
MARTY (Ulysse)	—	MARTIN (Antoine)	—
MARIE (Émile)	—	MASSON (Auguste)	—
MASSON (Gaston)	—	MÉRITET (Félix)	—
MOREL (Pierre)	—	MAUGUIN (François)	—
MOULIN (Ernest-Célestin)	—	MICHARD (Louis)	—
MUZELLE (Pierre-Marie)	—	MICHEL (Grégoire)	—
MORLAT (Lucien)	—	MALVAL (Martin)	—
MARTIN (Louis)	—	MANGEIX-CHAIN (Henri)	—
MELoux (Alfred)	—	MASSON (Guillaume-André)	—
MICHONNET (Edouard-Aug.)	—	MICARD (Joseph-Antoine)	—
MOULIN (Jean-Baptiste)	—	MAROT (Antonin)	—
MARTIN (Jean)	—	MENON (François)	—
MARTINEAU (François)	—	MICHELON (Adrien)	—
MUGNIER (Claudius-Eugène)	—	NOYER (Jean-Marie-Élie)	—
MOURIER (Henri)	—	NURIT (Pierre)	—
MONTPEYROUX (Léon)	—	NEURY (Jacques-Marie-Alb.)	—

NOMS ET PRÉNOMS	GRADE	NOMS ET PRÉNOMS	GRADE
NOUAILLE (Léonard)	Soldat	PEYRON (Joseph)	Soldat
NEZÈS (Victor)	—	POUZADOUX (François)	—
NÉLY (Antoine)	—	PATEAU (Georges-André)	—
NORE (Joseph)	—	PRIVAT (François-Marie)	—
NICOLAON (Antoine)	—	PRADINOS (Léonard)	—
NICOLAS (Louis)	—	POUZET (Benoît)	—
NICOLAS (Louis)	—	PUZENAT (Eugène)	—
NORD (Adrien-Alexandre)	—	PENOT (Aristide-Louis)	—
NIGRON (Justin)	—	PRADELLE (Marcel)	—
NAUD (Alphonse)	—	POUDEROUX (Antonin)	—
NORE (Marius)	—	PETIT (Antoine)	—
NANOT (Jean)	—	PAROT (Marcel-Émile-J.)	—
NICOT (Joseph-Henri)	—	POUGET (Gabriel)	—
NICOLAÏ (Marcel-Antoine)	—	PAROT (Pierre-Émile)	—
NOTHIN (Georges-Marcel)	—	PETITALOT (Alphonse)	—
NIER (Eugène-Albert-Ém.)	—	PONTILLE (Jean)	—
NIQUIN (Alfred-Jules)	—	POIZAT (Gabriel-Étienne)	—
NAUDON (Albert)	—	POUCHOL (Louis)	—
NOALLY (Nicolas)	—	PIGUAND (Jean-Baptiste)	—
NURET (Jules)	—	PARNIER (Pierre)	—
OUINET (Jules)	—	PERROCHE (François-Eug.)	—
OVITY (Auguste)	—	PERRIER (Gilbert)	—
ORLIAC (Jean)	—	POTUS (Alexandre)	—
OLAGNON (Alphonse-Mar.)	—	PASQUIER (Antoine-Raym.)	—
ONDET (Eugène)	—	PASQUIER (Eugène-Louis)	—
OLIVIER (Marie)	—	PENOT (Philippe)	—
OFFÈVRE (Louis)	—	PLANET (Adrien)	—
OLLAGNIER (Jean-Baptiste)	—	DE PEYNOT (Adrien)	—
OZELLE (Georges)	—	PESTRE (Jean-Pierre)	—
ORLIAC (Guillaume-Henri)	—	PIL (Alphonse-Henri)	—
OLLIER (Antoine)	—	PÉLISSIER (Jean)	—
PACOURET (Joseph)	—	PIZON (Joseph-Jules)	—
PAPUT (Marius-Benoît)	—	PELAT (Émile-Jean-Bapt.)	—
PAQUIER (Auguste-Clément)	—	PEYROT (Valentin)	—
PAULIN (Louis-Gilbert)	—	PEYROUX (Eugène-Émile)	—
PELÈGE (Élie-Alphonse-R.)	—	PINEL (Pierre)	—
PERETTE (Louis-Antoine)	—	PHILIPPON (Jean)	—
PÉRINEL (Gustave)	—	PERCEAU (Gilbert-Gabriel)	—
PEYNOT (Charles-Laurent)	—	PRIMOT (Maurice-Auguste)	—
PEYRARD (Joannès)	—	PHILIPPE (Antoine)	—
PEYRONNY (Louis)	—	PERROT (Simon)	—
POIRIER (Hippolyte)	—	PERRAUD (Jean-Baptiste-Cl.)	—
PORTAT (Maurice-Marcel)	—	POYET-POULET (Pierre)	—
POURTIER (Jean)	—	PÉTAUD (Jean)	—
PRIMONT (Jean)	—	PERNOT (Henri)	—
PRADOUX (Louis-Jean)	—	PRÉVOST (Isidore)	—

NOMS ET PRÉNOMS	GRADE	NOMS ET PRÉNOMS	GRADE
PINAUD (Eugène)	Soldat	PRADEAU (Henri)	Soldat
PARICAUD (Marius-Antoine)	—	PUECH (Albert-Clément)	—
PAPIER (François)	—	PÉRONIN (Marius)	—
PAILHOX (Antonin)	—	PÉDOUX (Maxime-Sylvain)	—
PERRIER (Alphonse)	—	PORCHAIRE (Clément)	—
PRINET (Jean)	—	PELLETIER (Antoine)	—
PAULETTE (Jean)	—	PALLANCHE (Joannès)	—
PONS (Francisque)	—	PERNOT (Émile)	—
PATÈS (Jules)	—	PIN (Léon)	—
PACAUD (Gilbert)	—	PICARD (Gustave-Moïse-J.)	—
PERRER (Joseph-Régis)	—	PEYNET (Adolphe-Pierre)	—
PIALLOUX (Régis)	—	PIDANCE (Pierre-François)	—
PONÇON (Jean)	—	PRADAT (Jean-Baptiste)	—
POINAS (Étienne)	—	PAQUET (Louis)	—
PAYS (Louis)	—	PARADO (Emmanuel)	—
PAQUET (Antoine)	—	PHILIPPON (Robert-Louis)	—
PROST (Emmanuel)	—	PICHARD (Louis-Désiré)	—
PRORIOL (Jules)	—	POUCET (Léon-Paul)	—
PAGE (Alexandre)	—	PUBELLIER (François-Denis)	—
PLANCHE (Jean-Gabriel)	—	POIRIER (Pierre)	—
PÉTARD (François-Lucien)	—	PENOT (Joseph)	—
PRADET (Claude)	—	POILANE (Edmond)	—
PASQUET (Jean-Germain)	—	PLANAT (Maurice-Jean)	—
POQUET (Joseph)	—	PUMONT (Jean-Émile)	—
PASCAL (Auguste-Jean)	—	PAUGET (Pierre-Hippolyte)	—
POIRIER (Jean)	—	PUISSANT (Gaspard-Joseph)	—
PRADELLE (Léonard-Eug.)	—	PEIRIOT (Daniel-Émile)	—
PIAT (Georges)	—	PINCHON (Dominique)	—
PRAT (Henri-Pierre)	—	PRÉVOT (Charles-Albert)	—
PARRON (François)	—	PAULUS (Victor)	—
PEYRAL (Claude)	—	PATHIER (Raoul-Charles-L.)	—
PALMARO (Albert)	—	PONCET (Ernest-Félicien-A.)	—
PRÉ (Antoine)	—	PARENT (Jules)	—
PASQUET (Germain)	—	PORTE (Jean-Florentin)	—
PEYNET (Raoul-Lucien)	—	PICQUET (Léon)	—
PALFRAY (Georges-Iréné-M.)	—	PÉCHER (Alfred-Léon)	—
PATARY (Jean)	—	PALAGER (Émile-Théophile)	—
PINSTON (Édouard)	—	PUART (Gustave-Moïse)	—
PICARD (Pierre)	—	PASQUET (Louis)	—
PEZAIRE (Jean)	—	POLYTE (Émile)	—
PETITGUILLAUME (Marcel)	—	PERRAUD (Mathurin)	—
PURET (Jean-Nicolas)	—	PINAUD (Henri)	—
PEYRAGROSSE (Augustin)	—	PELLAT (Raymond)	—
PERROT (Jean)	—	PUIFOUILHOX (Gabriel)	—
PICAUD (Émile-Jean)	—	PESSIAUX (Louis)	—
PEYTOUR (Adrien)	—	PIZON (Michel)	—

NOMS ET PRÉNOMS	GRADE	NOMS ET PRÉNOMS	GRADE
QUIQUANDON (Jean-Marie) . . .	Soldat	ROUGERON (Gilbert-Léon) . . .	Soldat
QUINTY (François) . . .	—	ROUGERON (Jean-Jules) . . .	—
QUATRESOUS (François) . . .	—	ROBY (Fernand) . . .	—
QUINTY (Marcel-Baptiste) . . .	—	RENARD (Pierre-Marie) . . .	—
QUÉROT (Ildephonse) . . .	—	REBILLARD (Alphonse) . . .	—
QUÉREUIL (Joseph) . . .	—	RIGALDIE (Géraud-Frédéric) . . .	—
QUIGNER (François-Henri) . . .	—	REBEYROLLES (Victor-M.) . . .	—
QUINTIN (Robert-Alfred) . . .	—	RIGAUDIAS (Jean-Baptiste) . . .	—
QUEYRIE (Léon) . . .	—	ROSSIGNOL (Jean-Baptiste) . . .	—
RABOUTOT (François) . . .	—	REVOL (Jean-Antoine) . . .	—
RATON (François) . . .	—	RENOUX (Jacques) . . .	—
REBY (François) . . .	—	RAYMOND (Pierre) . . .	—
RIGAL (Jean-Marie) . . .	—	REGNON (Joseph) . . .	—
ROCHEFORT (Antonin) . . .	—	ROMAIN (Louis) . . .	—
ROFFIGNON (Pierre) . . .	—	RICHIER (Étienne-Jérémie) . . .	—
ROUSSET (Pierre) . . .	—	REYNAUD (Jean-Pierre) . . .	—
RUBY (François) . . .	—	RÈCHE (Joseph) . . .	—
RAPHARD (Pierre-Marie) . . .	—	RIGAUD (Eugène-Jules) . . .	—
RAYMOND (Pierre) . . .	—	ROCHER (Pierre) . . .	—
RAMBERT (Jean) . . .	—	ROBERT (Sauveur) . . .	—
ROSSIGNOL (Jean-Baptiste) . . .	—	ROMEUF (Pierre) . . .	—
RIBEYRON (Émile-Clém.-J.) . . .	—	REMERAND (Louis) . . .	—
ROLLIN (Frédéric-Clément) . . .	—	RAMBAUD (Antoine) . . .	—
RAPHANAUD (Romain-Alexis) . . .	—	ROUX (Claude-François) . . .	—
RIVES (Antonin) . . .	—	RIBEYRON (Jean) . . .	—
ROUGERIE (Jean-Lucien) . . .	—	ROHR (André) . . .	—
RELIANT (Jean-Louis) . . .	—	ROBIN (Jean) . . .	—
RIBOULET (Jacques) . . .	—	ROUX (Paul-François) . . .	—
RIBEYRE (Jean) . . .	—	ROLLAND (Alphonse) . . .	—
ROUGIER (Baptiste) . . .	—	RIBEIRON (Antoine) . . .	—
ROLLAND (Jean) . . .	—	ROCHE (Jean-Baptiste) . . .	—
RAMAIN (Paul) . . .	—	ROCHE (Émile) . . .	—
RENOULET (Pierre-Joseph) . . .	—	RICHARD (Émile) . . .	—
ROLLAND (Jean-Jules) . . .	—	RENON (Lucien) . . .	—
RONGÈRE (Emmanuel-Mich.) . . .	—	RICHARD (André) . . .	—
RIGAUDIE (Léonard) . . .	—	REDON (Louis) . . .	—
ROBERTHON (François-Ph.) . . .	—	ROUSSEL (Henri) . . .	—
RAY (Jean) . . .	—	REDON (Michel-Jules-M.) . . .	—
RHODES (Joseph-François) . . .	—	RAYNARD (André) . . .	—
RENAUD (Adolphe) . . .	—	ROLLIN (Amable) . . .	—
RENARD (Joseph-Eugène) . . .	—	RIGAUD (Victor) . . .	—
REYMOND (Marc) . . .	—	RONNIN (Alphonse-Félix-J.) . . .	—
RIONNET (Léon-Henri) . . .	—	ROCHE (Ernest) . . .	—
ROSSIGNOL (Jean-Baptiste) . . .	—	RIGAL (Jean-Prosper) . . .	—
ROYER (Jean-Marie) . . .	—	RENON (Lucien) . . .	—
RAYNAUD (Léon-Émile) . . .	—	RINGUENET (Alexandre) . . .	—

NOMS ET PRÉNOMS	GRADE	NOMS ET PRÉNOMS	GRADE
RENARD (Jean-Baptiste) . . .	Soldat	SAVOIE (Antoine) . . .	Soldat
ROCHEFOLLE (Joseph) . . .	—	SORVANT (Jean-Henri) . . .	—
ROBIN (Henri) . . .	—	SACLIER (Alexandre) . . .	—
ROCQUE (Pierre-Aristide) . . .	—	SOULIÉ (Jules) . . .	—
RONGIER (Joseph) . . .	—	SABY (Auguste) . . .	—
ROUGERON (Gilbert) . . .	—	SAUVIAT (Henri-Jean-Bapt.) . . .	—
ROSSIGNOL (Annet) . . .	—	SEGAUD (Jean) . . .	—
RABET (Antoine) . . .	—	SCHUMACHER (Paul) . . .	—
ROCHE (Émile) . . .	—	SOUVETON (Jean-Baptiste) . . .	—
Rousset (Adrien-Antoine) . . .	—	SYLVAIN (Auguste) . . .	—
REDON (Jean-Marie) . . .	—	SAUVANET (Eugène) . . .	—
REDON (Henri) . . .	—	SENOTIER (Claude) . . .	—
RAY (Léon) . . .	—	SERIN (Antoine-Joseph) . . .	—
RECULET (Jean) . . .	—	SAULNIER (Étienne) . . .	—
RAYMONDIN (Louis) . . .	—	SOUVIGNÉ (André) . . .	—
RANCE (Jean) . . .	—	SOURON (Adolphe-Durand) . . .	—
ROYER (Charles-Joseph) . . .	—	SILVESTRE (Georges-Louis) . . .	—
RENOUX (Abel-Gilbert) . . .	—	SIMONNET (Joseph) . . .	—
REDON (Henri) . . .	—	SAUROU (Adolphe-Arm.) . . .	—
ROBIN (Lucien) . . .	—	SIARDET (Léonard) . . .	—
ROCHE (Jean-Marie) . . .	—	SÉLIVERT (Justin) . . .	—
RENAUDIN (Auguste-Justin) . . .	—	SOLLELIS (Antonin-Anatole) . . .	—
RION (Maurice) . . .	—	SABATIER (Annet) . . .	—
RENOUX (Jean) . . .	—	SOULIER (Jules) . . .	—
RENAUD (Jean) . . .	—	SAYS (Vital) . . .	—
ROCHE (Pierre) . . .	—	SOULIER (Louis) . . .	—
ROCHE (Jules) . . .	—	SAGE (Jean) . . .	—
ROBERT (Alfred) . . .	—	SOULIÉ (Léopold) . . .	—
RIBAY (Léon-Henri-Adrien) . . .	—	SOIRAT (Jean) . . .	—
ROSSIGNOL (Marien) . . .	—	SALES (Gabriel) . . .	—
RENARD (Léon-Maurice) . . .	—	SARTRY (Benoît) . . .	—
REGNIER (Pierre) . . .	—	SIMAUDON (Joseph) . . .	—
RONDEL (Jean-François) . . .	—	SUREAU (Louis) . . .	—
SALGUES (Henri-Louis) . . .	—	SAUREL (Albert-Édouard) . . .	—
SAMY (Émile-Julien) . . .	—	SUDRE (Émile) . . .	—
SÉROL (Francisque) . . .	—	STALLE (Pierre) . . .	—
SIMONET (François-Édouard) . . .	—	SAUZET (Émile) . . .	—
SABY (Claude) . . .	—	SOLMON (Léon) . . .	—
SAVIOT (Louis) . . .	—	SEIX (Eugène) . . .	—
SAUTHON (Joseph) . . .	—	SÉBILLE (Philibert) . . .	—
SUDROT (Auguste) . . .	—	SABOURET (Auguste-Laur.) . . .	—
SOUCHE (Léon-Marcel) . . .	—	SEUR (Louis) . . .	—
SIMON (Adrien) . . .	—	SÉTEAU (Philippe) . . .	—
SÉON (Jean-Claude-Jacq.) . . .	—	SABY (Jean-Félix) . . .	—
SOULLE (Claude) . . .	—	SANNAJUST (François-Eug.) . . .	—
SERPOLLET (Gilbert) . . .	—	SMADJA (Joseph) . . .	—

NOMS ET PRÉNOMS	GRADE	NOMS ET PRÉNOMS	GRADE
SIARD (Joseph)	Soldat	TRUELLE (Philippe)	Soldat
SOUBRE (Victor-Bonnet)	—	TASSEL (Léon-François-J.)	—
SIMON (Camille)	—	THÉVENIAUX (Louis)	—
THÉBAUD (Gustave)	—	TEYSSIER (Clovis-Lucien)	—
THUIZOT (Jean-Louis)	—	TOTEL (Marcel)	—
TEISSÈDRE (Jean)	—	TAILLARD (Louis)	—
THÉVENET (Claude)	—	TONNAIRE (Marie-Louis)	—
TILLIT (Pierre)	—	TRUC (Paul)	—
TOURTEAU (Émile-A.-E.)	—	TARTARY (Jean)	—
TALABARD (Claude)	—	TIRANNEAU (Jean)	—
THIVILLIER (Claude-Stéph.)	—	THALABOT (Joseph)	—
THÉVENET (Gilbert)	—	THOMAS (Léon)	—
TERRAILLON (Joseph)	—	TIMBAT (Anatole)	—
THÉVENET (François)	—	TESSIER (Francis-Désiré)	—
TALFUMIÈRE (Henri)	—	TROMPAT (Charles)	—
TERRET (Louis)	—	THÉPAUT (Guillaume)	—
THIOLLIER (Jean-Baptiste)	—	TOUZET (Vincent)	—
THÉVENET (Claudius)	—	THENOT (Jean-François)	—
TRÉMEAU (Jean-Marie)	—	THIROT (Marcel)	—
TILLIER (Pierre)	—	TRIMOUILLE (Claude-Ét.)	—
THÉVENIAUX (Louis)	—	TERRET (Alphonse)	—
TALON (Henri)	—	THÉVENON (Léonard)	—
TALLOT (Félicien)	—	TRATSOARA	—
THOMAS (Jean)	—	TRAVERSE (Jean-Baptiste)	—
TRICARD (Léon)	—	THEILLAY (Émile)	—
TÊTE (Louis-Henri)	—	USSAUME (J.-Eugène-Art.)	—
TEYSSIER (Léonard)	—	URSÝ (Paul)	—
TOURET (Antoine)	—	URGON (Benolt)	—
THÉVENON (Antoine-Gast.)	—	VILLEBONNET (Pierre-M.-C.)	—
TISSANDIER (Henri-Georges)	—	VALIGNAT (Jean)	—
TEITEIX (Raymond)	—	VAURY (Alexandre)	—
TERRE (Joseph)	—	VILLENEUVE (Antoine)	—
TESNIÈRES (Robert-Edm.)	—	VACHER (Jean)	—
TRIOULLIER (Pierre)	—	VIGIER (Alphonse)	—
TRÉBUCHON (Adrien-Bapt.)	—	VENIANT (Vincent)	—
TISSANDIER (Henri)	—	VERGNAUD (Léon)	—
THYÈRE (Étienne)	—	VALLAS (Joannès)	—
TENÈZE (Pierre)	—	VIRMAUX (Jean)	—
TOURAILLE (Léon-Octave-M.)	—	VOLAT (Thomas-Maurice-R.)	—
TOURRET (Jean)	—	VIGUÈS (Jean)	—
THOMAS (Sylvain)	—	VIRMOUX (Gilbert)	—
TISSIER (Jean-Louis)	—	VIGNERESSE (Félix-Marie-É.)	—
THELLIÈRE (Pierre)	—	VAISSIÈRE (Aimé)	—
TIXIER (Henri-Eugène)	—	VENTALOU (Jean-Paulin)	—
THÉRON (Maurice-Franc.)	—	VIOLLE (Pierre)	—
TRONCHE (Jean-Marie)	—	VENAUD (Albert-Clément)	—

NOMS ET PRÉNOMS	GRADE	NOMS ET PRÉNOMS	GRADE
VERRIÈRE (Joseph-Marius)	Soldat	VINCENT (Célestin)	Soldat
VALLEAU (Pierre)	—	VANBESELAËRE (Em.-M.-B.)	—
VALNET (Alfred)	—	VIALLET (Pierre)	—
VEILLAS (Joseph-Antoine)	—	VÉLICITAT (Pierre)	—
VARENNES (Jean-Marie)	—	VOULTOURY (Joseph)	—
VEIGNAT (Eugène)	—	VERGNE (Germain)	—
VEYSSIER (Jean)	—	VILLENEUVE (Jean)	—
VILLENEUVE (Jean)	—	VERLHAC (Antoine)	—
VACHER (Jean)	—	VARENNES (Victor-Louis)	—
VALOUR (Jean-Marie)	—	VERNAZ-GRIS (Émile-Alf.)	—
VÉRAUD (Jean-Baptiste)	—	VANDERBROUE (Gaston)	—
VIDAL (Jean)	—	VOLLE (Jean-Victor)	—
VOLAT (Émile-Antonin)	—	VIDAL (Firmin)	—
VALEIX (Pierre)	—	VEYSSET (Joseph-Amédée)	—
VALADE (Pierre)	—	VERLET (Octave-Ernest)	—
VERGNE (Félix)	—	VIGIER (Abel-Michel)	—
VIGNAN (Paul)	—	WILHEMS (Jean-Baptiste)	—
VIDAL (Pierre-Frédéric)	—	WIMBERG (Paul)	—

Disparus (présûmés décédés).

ADERHOLD (Pierre)	Soldat	CANQUES (Joseph)	Soldat
AVIGNON (Victor)	—	CORNET (Jean)	—
BONNEMÈRE (Louis)	—	COURTAUDON (Jean-Louis)	—
BRUNEL (Guillaume)	—	CROMIER (Auguste-Georges)	—
BRO (Ernest)	—	CHÉRION (Louis)	—
BERGER (Joseph)	—	COMTE (François)	—
BROUSSAL (Prosper)	—	DUVERGER (Claude)	—
BÊCHE (Claude-Marie)	—	DETOUR (Eugène)	—
BONY (Guillaume-Firmin)	—	DUBESSY (Jean)	—
BEC (Élie-Jules)	—	DUMONTET (Jean)	—
BODIN (Eugène)	—	DUCHER (Pierre)	—
BORDA (Léon-Pierre-Fern.)	—	DEPLAGNE (Martial-Henri)	—
BOUCHEIX (Maxime)	—	DELÔME (Michel-François)	—
BESSÈDE (Jean)	—	DICHAMPS (Benolt)	—
BRÉNUCHOT (Émile)	—	DUMONT (Alphonse-Marcel)	—
BERGER (François)	—	DECOUTEIX (Gilbert-Alfred)	—
BOURCHANY (Maxime)	—	DELOBEL (René)	—
BARRIÈRE (Jean)	—	DÉCHORGNAT (Annet)	—
BOUGEROL (Jean)	—	FERRIER (Pierre)	—
BERNARDIN (Claudius)	—	FONTANAUD (Henri)	—
BELLAMY (Marc)	—	FRESSARD (Robert-Charles)	—
BOUTHINON (Maurice)	—	GAILLARD (Jean)	—
CHARLAT (Antoine)	—	GALOPIER (Pierre)	—
CHUDET (Jules)	—	GARROUSTE (Jean-Gustave)	—

NOMS ET PRÉNOMS	GRADE	NOMS ET PRÉNOMS	GRADE
GOUZON (Jean-Thimothée)	Soldat	MEUNIER (Claude)	Soldat
GIRAUD (Charles)	—	MONCHANIN (Léon)	—
GEORGES (Auguste-Adrien)	—	MATHOT (Pierre-Francisque)	—
GUILLARD (Pierre-Marie)	—	MAISONNEUVE (Marcel)	—
GIRAUD (Jean)	—	MILLERANT (Louis)	—
GOMINON (Jean-Marie)	—	MATHÉ (Jean)	—
GUILLEMIN (Charles)	—	MAULON (Francisque-Michel)	—
GUILLON (Jean)	—	MAZAGOL (Antonin)	—
GUILLOT (Louis)	—	MAGNAN (Paul)	—
GIRARD (Émile-Pierre)	—	MASSON (Antoine)	—
GUICHON (Jean)	—	POMMEY (Louis)	—
GELIN (Charles)	—	PENAY (Georges)	—
GIRAUD (Jean)	—	PARILLAUD (Jean-Gilbert)	—
GUIMAUD (Thomas)	—	PETIOT (Claude)	—
GENDRE (Pierre)	—	PUECH (Joseph)	—
HOURLIER (Léon-Théophile)	—	PASSAT (Urbain-Louis)	—
HILAIRE (Félix)	—	PETITET (Louis)	—
JARDIN (François)	—	PAIRE (Henri)	—
JOVIN (Jean-François)	—	POPOT (Antoine)	—
JOANNY (Paul-Antoine)	—	PRADEAU (Germain)	—
JOUNET (Victor-Alfred)	—	PEIRONNET (Armand-Pr.)	—
LEPEYTRE (Pierre)	—	PUZENAT (Henri)	—
LAGORSSE (Pierre)	—	PANALIER (Gilbert)	—
LAUNY (François-Joseph)	—	ROLLIN (Claude-Guillaume)	—
LABOURIER (Joseph)	—	REDON (Joseph)	—
LABRE (Pierre)	—	RIGAUD (Célestin)	—
LASSAGNE (Pierre)	—	REY (Étienne-Dominique)	—
LAFOUCHÈRE (Marius)	—	RIGAUD (Jean-Jacques)	—
LAPORTE (Alexis)	—	ROUGAUD (Antoine)	—
LABONNE (Claude)	—	RONDEPIERRE (Benoît)	—
LEFAURE (Jean-Marcellin)	—	RIGAUD (Louis-Frédéric)	—
LURAT (Pierre)	—	SUREAU (Albert-Charles)	—
LABORIE (Arsène)	—	SANSELME (Louis)	—
LOTIN (Constant)	—	SÉCRÉTAIR (Gabriel)	—
LAURENT (Jean-Eugène)	—	SUDRON (François)	—
LAVAL (Joseph)	—	SEUGHEOL (Antonin)	—
LAVOILLOTTE (Jean-Bapt.)	—	SUCHAUD (Raoul)	—
LAFONTAINE (François)	—	SABOT (Benoît)	—
LAPLANCHE (Jean-Baptiste)	—	TAIN (Antoine)	—
MARTIN (Alexandre)	—	THEVENOT (Augustin-P.)	—
MONTET (Francisque)	—	TINDILLES (Jean-Joseph)	—
MANSAT (Alfred)	—	VEY (Alphonse)	—
MUNTZ (Jules)	—	VERTADIER (François-Henri)	—
MONTENDROT (Alexandre)	—	VEILLAS (Joannès)	—

20 31
~~20 31~~ morts

+ mais plusieurs combattants que j'ai vu tomber
à mes côtés ne figurent pas sur cette liste et qui font
savoir que le nombre de morts est beaucoup plus élevé

ENCADREMENT DES UNITÉS PENDANT LA GUERRE

COMMANDANTS DU RÉGIMENT

Colonel TRABUCCO Du 2 août 1914 au 4 mars 1916.
Lieutenant-colonel BOURG . A partir du 5 mars 1916.

OFFICIERS SUPÉRIEURS ADJOINTS AU CHEF DE CORPS

Commandant FROMENT.
— BASTIANI.

ADJOINTS AU CHEF DE CORPS

Capitaine DE GUILLEBON.
— NICOLAS.
— D'ABBOVILLE.
— DE LA POMÉLIE.
— JANSON.
— REMORDS.
Lieutenant ALBISSON.

CHEFS DE BATAILLON (COMMANDANTS)

1 ^{er} Bataillon.	2 ^e Bataillon.	3 ^e Bataillon.
Com ^t . BOSCH.	Com ^t . BERNARD.	Com ^t . ROY.
— . GUY.	— . BARANGER.	— . LAVERGNE.
— . NICOLAS.	— . KREMPF.	— . DELÉVAQUE.
— . BASTIANI.	Cap ^{ne} . GOÉAU.	— . DE LA POMÉLIE.
— . JANSON.	— . REMORDS.	— . FLORENTIN.
	Com ^t . LARGE.	

COMMANDANTS DE COMPAGNIE

1 ^{re} Compagnie.	2 ^e Compagnie.	3 ^e Compagnie.
Cap ^{ne} . LAVAYSSE.	Cap ^{ne} . BABIE.	Cap ^{ne} . MONTEIL.
Lieut. CONNE.	Lieut. TRABUCCO.	S.-lt. CLERC.
Cap ^{ne} . RENARD.	Cap ^{ne} . VIVIER.	Lieut. REMORDS.
— . LIOTARD.	Lieut. RION.	— . CONNE.
— . BOUILLET.	Cap ^{ne} . GUIGARD.	Cap ^{ne} . TAMINAU.
— . KIRIEL.	— . DE NÉGRAVAL.	Lieut. DURNERIN.
Lieut. BOULANGER.	— . GUILHEM.	— . OUVARD.
Cap ^{ne} . LEBEAU.		Cap ^{ne} . TOULZA.

4 ^e Compagnie.	5 ^e Compagnie.	6 ^e Compagnie.
Cap ^{no} . DE LANTY.	Cap ^{no} . CHEVALIER.	Cap ^{no} . NICOLAS.
— . ENTZ.	Lieut. CHABROLET.	— . SENTENAC.
Lieut. SALZE.	S.-lt. THÉBAUT.	— . BESSE.
1 ^{re} C ^{le} Mitrailleuses.	Lieut. VALETTE.	Lieut. BAYLE - SAINT -
Cap ^{no} . CONNE.	Cap ^{no} . RIVAUD.	SETIER.
Lieut. GAY.	— . SARGEUL.	— . VALETTE.
	Lieut. ROUSSEAU.	Cap ^{no} . BOICHON.
		— . DE LARMINAT.
7 ^e Compagnie.	8 ^e Compagnie.	9 ^e Compagnie.
Cap ^{no} . ROCHE.	Cap ^{no} . BARANGER.	Cap ^{no} . D'ABBOZZLE.
— . JANSON.	— . RIVAUD.	Lieut. MARTIN
Lieut. BAYLE - SAINT -	2 ^e C ^{le} Mitrailleuses.	Cap ^{no} . JANSON
SETIER.	Cap ^{no} . ENTZ.	— . CHABROLET.
— . PÉLONI.	Lieut. BAYLE - SAINT -	Lieut. MÈGE.
Cap ^{no} . CAPOROSI.	SETIER.	Cap ^{no} . LIOTARD.
Lieut. SCHÉRER.	Cap ^{no} . ALEYRANGUES.	S.-lt. DARDARD.
— . VILLARD.	Lieut. ALBISSON.	Lieut. PIVERT.
	Cap ^{no} . PÉREZ.	
	Lieut. DUVERNY.	
10 ^e Compagnie.	11 ^e Compagnie.	12 ^e Compagnie.
Lieut. DUFAY.	Cap ^{no} . LAVERGNE.	Cap ^{no} . DE LA POMÉLIE.
Cap ^{no} . MAZET.	Lieut. MALRAISON.	— . MARC.
Lieut. CHAZAL.	S.-lt. MARÉCHAL.	Lieut. CHABROLET.
Cap ^{no} . SILVESTRE.	Cap ^{no} . DAMAS.	Cap ^{no} . BABIE.
Lieut. POURTIER.	— . CHANARD DE LA	— . LE FEBVRE.
Cap ^{no} . PIAT.	CHAUME.	3 ^e C ^{le} Mitrailleuses.
	— . LIMOGES.	Cap ^{no} . LE FEBVRE.
	Lieut. TOUCAS.	— . REMORDS.
	Cap ^{no} . SALZE.	Lieut. MARÉCHAL.
		— . HIDRIO.
		— . POURTIER.

LÉGION D'HONNEUR

(Au titre du champ de bataille.)

NOMS	GRADES	PROMOTIONS	ORDRES
DE LA POMÉLIE . . .	Capitaine	Chevalier	N° 34 D, du 10 sept. 1914.
TRABUCCO	Colonel	Officier	—
DUFAY	Lieutenant	Chevalier	—
GUIGARD	Sous-lieut.	—	—
BESSE (Jean)	Cap. adj.-maj.	—	N° 3944/D, du 26 oct. 1916.
KREMPP (Antoine) . . .	Chef de bat.	Officier	J. O. du 13 décembre 1916.
ENTZ (Henri)	Capitaine	Chevalier	N° 4840/D, du 7 mai 1917.
CHABROLET (Jean) . . .	—	—	N° 4800/D, du 21 avril 1917.
BASTIANI (Tibère) . . .	Chef de bat.	Officier	Extrait J. O. du 13 juill. 1917.
TAMINAU (Achille) . . .	Capitaine	Chevalier	N° 5689/D, du 24 sept. 1917.
POURTIER (Alexandre) .	Lieutenant	—	—
DARDARD (Alexandre) .	Sous-lieut.	—	—
VILLARD (Gaston) . . .	Lieutenant	—	N° 8453/D, du 15 juill. 1918.
PROUST (Emile)	Sous-lieut.	—	—
LARGE (Raymond) . . .	Capitaine	—	—
JANSON (Jean)	Chef de bat.	—	—
GUILHEM	Capitaine	—	N° 10630/D, du 16 oct. 1918.
OUVRARD (Pierre) . . .	Lieutenant	—	N° 11665/D, du 14 oct. 1918.
BROTTIER	Aumônier	—	—

MÉDAILLE MILITAIRE

(Au titre du champ de bataille.)

NOMS	GRADES	ORDRES
LACOMBE (Auguste)	Adjudant	N° 464/D, du 12 déc. 1914.
DAFFIX (Louis)	Soldat	N° 739/D, du 30 mars 1915.
COURSOLLE (S. H.)	Serg.-major	—
CAPTIER (F. M.)	Sergent	N° 895/D, du 12 mai 1915.
GOUPIL (R. G.)	Adjudant chef	N° 990/D, du 6 juin 1915.
REUGE (Robert)	Sergent	N° 266/D, du 26 sept. 1915.
DELAGE (Auguste)	Caporal	N° 257/D, du 17 mars 1916.
FROBERT (Joseph)	—	N° 3833/D, du 11 oct. 1916.
BOMPARD (J.-François) . . .	Soldat	N° 3831/D, du 18 oct. 1916.
TRINIOU (Antonin)	—	N° 3944/D, du 26 oct. 1916.
MONJOU (Louis)	—	—
TOURRET (Jean)	—	—
MARTIN (Clément)	Sergent	N° 4163/D, du 16 déc. 1916.
VALADEAU (Théophile)	Caporal	N° 4846/D, du 29 avril 1917.
DURIN (Abel)	—	N° 4840/D, du 7 mai 1917.
ROBERT	Soldat 1 ^{re} cl.	N° 5688/D, du 2 oct. 1917.
SHADECK (Gaston)	Caporal	—
RIBOULET (Gilbert)	Sergent	—

on devrait être MICHARD

voir page 103

voir page 53

NOMS	GRADES	ORDRES
RAGOT (Joseph)	Sergent	N° 5688/D, du 2 oct. 1917.
BOULICOT (Jules)	Adjudant	—
LHORTE (Laurent)	Soldat	—
MONTPEYROUX (Maurice)	—	—
GIDEL (Léon)	—	N° 5816/D, du 17 oct. 1917.
Roussey (Stéphane)	Sergent	N° 5829/D, du 19 oct. 1917.
MALBEC (Antoine)	Caporal	N° 6449, du 1 ^{er} mars 1918
RONGÈRE (Antoine)	Sergent	N° 6473/D, du 6 mars 1918.
MARANDON (Jean)	Soldat	N° 8595/D, du 4 août 1918.
MATHIVET (Arthur)	Sergent	—
MAURIERAS (Célestin)	Caporal	—
GALLOIS (Marcel)	Soldat 1 ^{re} cl.	—
PARNET (Maurice)	Sergent	—
JACQUET (Émile)	Soldat	—
PASTRE (Louis)	Adjudant	—
MICHY (Antoine)	—	N° 10271/D, du 17 sept. 1918.
LATRAN (Auguste)	Sergent	—
POUGET (Jean)	Caporal	N° 10630/D, du 16 oct. 1918.
CASNE (Lucien)	Soldat 1 ^{re} cl.	N° 11665/D, du 20 nov. 1918.
COUDERT (Jean-Baptiste)	Sergent	—

CITATIONS A L'ORDRE DE L'ARMÉE

(Au titre du champ de bataille.)

NOMS	GRADES	
BASTIANI (Tibère)	Chef de bataillon	5 palmes.
BOURG	Colonel	4 —
FLORENTIN (Paul)	Chef de bataillon	4 —
POURTIER (Alex.)	Sergent	3 —
CHAMARD DE LA CHAUME	Lieutenant	3 —
RIVAUD (Louis)	Capitaine	3 —
KREMPF	Chef de bataillon	3 —
GUILHEM (Paul)	Capitaine	3 —
JANSON (Paul)	Chef de bataillon	3 —
GOUPIL	Adjudant	2 —
VIALLET	Médecin-major	2 —
RION	Sous-lieutenant	2 —
BABIE	Capitaine	2 —
DE LA POMÉLIE	Chef de bataillon	2 —
CHABROLET	Lieutenant	2 —
MÈGE (Charles)	Sous-lieutenant	2 —
TAMINAU (Achille)	Capitaine	2 —
ENTZ (Henri)	—	2 —
VILLATTE (Eugène)	Caporal	2 —
DE LARMINAT	Lieutenant	2 —
CAPOROSI (Pierre)	Capitaine	2 —
GUIGARD (Charles)	—	2 —

NOMS	GRADES	
MARTIN (René)	Caporal	2 palmes.
VIVIER (Joseph)	Capitaine	2 —
SARTIN (Joseph)	Sous-lieutenant	2 —
BROTTIER	Aumônier	2 —
SALZE	Sous-lieutenant	1 palme.
GRUET	Soldat	1 —
CHOLIN	—	1 —
JUTHIER	Sergent	1 —
BESSE	Capitaine	1 —
GRENET	Sergent	1 —
NICOLAS	Lieutenant	1 —
DESFORGES (Jacques)	Soldat	1 —
ALLARD	Médecin aide-major	1 —
PONCET (Joannès)	Caporal	1 —
MARLOT	—	1 —
VIALLE (François)	Soldat	1 —
LABAUDE (Sylvain)	—	1 —
SABOURET (Pierre)	Adjudant	1 —
BOICHON (Pierre)	Lieutenant	1 —
NICOLAS (Maurice)	Chef de bataillon	1 —
CLERC (Louis)	Lieutenant	1 —
RAPHANAUD	Sergent	1 —
MOREL (Pierre)	Caporal fourrier	1 —
MALBOC (Marius)	Soldat de 1 ^{re} classe	1 —
JOLY (Henri)	Soldat	1 —
TOURNET (Jean)	—	1 —
NEUVILLE (Jean)	—	1 —
GUINET (Auguste)	—	1 —
COLLANGE (Jean)	—	1 —
IMBERT (Antoine)	Sous-lieutenant	1 —
MICHARD (Abel)	Sergent	1 —
MATHIVET (Arthur)	Caporal	1 —
VILLARD (Marcel)	—	1 —
BURDET (Jean)	—	1 —
LAFAYE (Jean)	Soldat	1 —
MOENECLAËY (Etienne)	Sous-lieutenant	1 —
GRENOUILLET (Henri)	Aspirant	1 —
THRIVAUDEY (Édouard)	Sergent	1 —
ROUSSEAU (Jules)	Lieutenant	1 —
SCHÉRER (Victor)	—	1 —
PRIVAT (Marius)	Sergent	1 —
PERRAUDIN (Jean)	Soldat	1 —
BUFFIÈRE (Jean)	—	1 —
LONG (Ferdinand)	Caporal	1 —
PIAT	Capitaine	1 —
GARDES (Jean)	Soldat de 1 ^{re} classe	1 —
LAMBERT (Jean)	Soldat	1 —
CAMUS (Jean)	—	1 —

Bulletin de l'amical
du 12^e

Bulletin
des
ANCIENS DU 121^e D'INFANTERIE

Administration et Rédaction : 8, Rue Greneta, PARIS (III^e)

**Promenade
à la Ferté-Milon
le Dimanche 29 Juillet 1923**

**Réunion Générale du 24 Mai
COMPTE-RENDU**

1^o - Le Trésorier présente à l'Assemblée la situation financière de l'Amicale. Il est procédé à l'examen des comptes. — Il reste en caisse : **865 fr. 35.**

En raison du nombre insuffisant de Membres présents, il est proposé d'en remettre l'approbation à la prochaine Réunion générale. *Adopté.*

2^o - Le Comité des Fêtes, chargé de présenter un projet de voyage à Verdun, expose les difficultés d'un tel déplacement. Après discussion, il est décidé qu'on attendra jusqu'au 20 Juin pour savoir si le nombre des adhésions sera suffisant pour permettre de réaliser ce projet.

3^o - Un camarade demande que soit mise à l'ordre du jour la question de la fusion de l'Amicale du 121^e et de celle du 321^e.

Le Président fait remarquer que le nombre trop restreint des présents ne permet pas de prendre une décision à cet égard. Une nouvelle assemblée sera convoquée pour statuer sur cette question.

Assemblée Générale du 20 Juin

COMPTE-RENDU

- 1° - Les comptes du Trésorier sont approuvés à main levée.
- 2° - L'Assemblée aborde la discussion de la modification aux Statuts et de l'admission des Camarades des 321^e, 98^e Territorial et 298^e R. I. T.
 - a) Le Président pose une première question. — L'Assemblée a-t-elle qualité pour délibérer? — A la majorité l'Assemblée se déclare compétente.
 - b) Après une longue discussion à laquelle prennent part tous les Membres présents, il est procédé au vote et le maintien des Statuts est approuvé à une forte majorité, étant entendu toutefois qu'à chacune de nos fêtes, les Camarades de ces Régiments seront les bienvenus.
- 3° - Le projet de voyage à Verdun est définitivement abandonné. Mais le principe est admis que le Comité des Fêtes organisera une promenade aux environs de Paris.

Promenade à la Ferté-Milon

Nous annonçons dans notre dernier Bulletin, notre intention d'organiser une excursion à Verdun. Devant de nombreuses difficultés et notamment le coût élevé d'un tel voyage, nous avons dû renoncer à ce projet.

Nous nous sommes donc ralliés à une idée plus modeste qui nous vaut déjà de nombreuses approbations, et que nous sommes sûrs de voir couronnée de succès : celle de revoir le paysage de la "FERTÉ-MILON" si plein de souvenirs.

Organisation

1. **Date :** Dimanche 29 Juillet.

2. **Horaire des Trains.**

Paris

DÉPART { 7 h. 05 Direct
8 h. 45 avec chang^t à Meaux
13 h. Direct

La Ferté-Milon

ARRIVÉE { 8 h. 06
10 h. 47
14 h. 05

La Ferté-Milon

RETOUR { 13 h. 01
18 h. 12
22 h. 07

Paris

{ 14 h. 05
19 h. 16
23 h. 11

Prix : Aller et Retour - 44 fr. 60

NOTA. - Pour laisser à chacun toute liberté dans le choix de son horaire, il ne sera pas pris de billet collectif, qui ne donnerait droit d'ailleurs, qu'à une réduction tout à fait minime. Nos Camarades pourront choisir les trains qui leur conviendront le mieux. Toutefois, nous recommandons le train quittant Paris à 7 h. 05 et celui partant de la Ferté-Milon à 22 h. 07.

RENDEZ-VOUS sous l'horloge extérieure de la Gare de l'Est, à 6 h. 30.

Il sera retenu pour tous ceux qui se feront inscrire avant le 25 JUILLET (dernier délai), au Siège Social : 8, Rue Greneta, une place à l'HOTEL RACINE, Route de St-Vaast, pour déjeuner, dîner ou pour les deux repas.

Menu

Déjeuner - 12 fr. (Vin compris)

Hors d'Œuvre variés
Filets de Soles Marguery
Poulet rôti Cresson
Haricots verts
Salade
Fromage
Bombe glacée
Petits Fours
Café

Dîner - 12 fr. (Vin compris)

Velouté à l'Andalouse
Langue de Bœuf écarlate
Aloyau Champignons sauce Madère
Aubergines Bordelaise
Salade
Fromage
Moka Chocolat
Fruits
Café

BULLETIN

DES

ANCIENS DU 121^e D'INFANTERIEAdministration et Rédaction : 8, rue Greneta, PARIS (III^e)

APPEL !

Les Anciens combattants ont les uns pour les autres des sentiments de sympathie bien naturels. Comment ne pas préférer, en effet, à l'homme que quelque raison écarta des champs de bataille, celui qui, pendant de longs mois supporta les mêmes privations, accomplit les mêmes efforts et fut dévoré de mêmes angoisses ? Nous partageons avec nos frères d'armes, un même état d'esprit ; nous sommes la plupart, physiquement diminués, chacun de nous a eu sa part de mérite dans la Victoire : enfin, nous sommes tous, après tant d'espoirs raisonnables, bien déçus par la paix...

Mais cette affinité est autrement puissante entre anciens camarades du même régiment. C'est qu'entre eux le passé est encore plus commun : mêmes difficultés, mêmes joies ; on a trempé ses lèvres au même quart, on a vu mourir les mêmes hommes. Que de liens de bonne camaraderie se sont soudés dans ces durs moments et que nous avons cru indissolubles ?... Que de fois nous étions nous promis de rester, en reprenant la vie civile, les bons amis que nous étions, à la tranchée !

Or, la vie a des obligations tyranniques ; il faut encore lutter, ici, si l'on veut vivre, et le temps nous manque d'entretenir ces bonnes relations. L'espace aussi nous sépare, dispersés que nous sommes aux quatre coins du monde. Faut-il laisser ainsi, peu-à-peu, se faner la fleur de l'amitié et du souvenir ?

Nous la croyons si vivace, que même abandonnés dans notre isolement, nous ne pourrions la laisser périr. Mais il convient néanmoins d'entretenir sa verdure.

Voilà le but que se propose en premier lieu, l'association que nous avons fondée. Sa raison d'être a du apparaître assez claire à la plupart puisque à la première réunion organisée en vue de sa fondation, le 12 Novembre, nous nous trouvions une trentaine de camarades habitant Paris et que le 10 Décembre, date à laquelle nous arrêtons les statuts, nous étions 49 présents. L'amicale est en effet le meilleur instrument de liaison entre les anciens d'un même régiment. Elle groupe sans aucune distinction du grade occupé, pendant la guerre ; ni de classe sociale, à laquelle on peut être actuellement rangé, tous ceux qui, au col le même écusson, prirent part aux mêmes combats, et nourrissent les mêmes souvenirs. Dans son sein, bannissant toute discussion politique ou religieuse, prolongeant l'union sacrée, qui ne fut vraiment réelle qu'au front, nous pourrions nous retrouver tous, lors de ses assemblées, et surtout lors du banquet suivi de soirée que nous nous proposons d'organiser, tous les ans, et, où se rendront de nombreux camarades de province. La tentative faite il y a un an, est concluante à cet égard. D'ailleurs nous ne voulons pas que l'Amicale soit seulement l'Amicale des Anciens du 121^e habitant Paris. Nous nous proposons de réunir aussi les amis de province et même ceux que la nécessité de leur profession a conduits un peu partout dans le monde entier.

C'est la raison, pour laquelle nous avons créé ce modeste bulletin qui paraîtra, sans doute tous les deux mois. Ce ne sera pas une revue à prétentions littéraires et artistiques... il contiendra simplement, les nouvelles intéressant la vie de l'amicale, (convocations, décisions, cérémonies) Il nous renseignera sur les événements survenant dans la vie de nos camarades (mariages, naissances, décès). Il sera l'agent de liaison entre nous tous ; il nous fera vivre les uns avec les autres. Aussi bien invitons-nous, nos camarades à nous faire part de ce qui arrive d'heureux ou de malheureux, à eux-mêmes ou à leur famille. Nous les prions, de même, de nous adresser toute communication susceptible d'intéresser et de plaire ; comme aussi l'adresse de tous les anciens camarades que nous ignorons.

Ainsi, apparaît l'utilité, on pourrait dire la nécessité, d'un tel organe. Il sera adressé gratuitement à tous les membres.

Plus tard nous verrons comment il pourra, grâce à la collaboration de tous, être rendu plus vivant, plus attrayant.

Dès maintenant, par son intermédiaire, se renoueront, à travers le monde, des liens de camaraderie, qu'une autre guerre, celle pour l'existence, a, un moment rendus plus laches. Ainsi Paris sera seulement le centre de notre action et notre amicale deviendra-t-elle vraiment l'amicale universelle des anciens combattants du 121^e régiment d'infanterie.

Mais nous n'envisageons pas seulement un but sentimental en créant notre association. Nous pensons aussi, aux services considérables, que nous pourrions réciproquement nous rendre, du fait que nous nous serons retrouvés. Nous appartenons à toutes les classes sociales ; il y a parmi nous des paysans et des

Nous insistons pour que les Camarades qui veulent prendre part à ces repas envoient leur adhésion avant la date indiquée pour nous permettre de prévenir le Restaurateur.

Bien entendu la présence aux repas est purement facultative et les Camarades pourront, s'ils le veulent, prendre leur repas sur l'herbe, ou dans tout restaurant qui leur conviendra le mieux.

Nous ne fixons aucun itinéraire de promenade et les Camarades pourront organiser leur excursion comme ils l'entendent.

Toutefois, nous nous faisons un devoir de signaler que le Bureau de l'Amicale se rendra, à la descente du train, au Cimetière Militaire, pour saluer la dépouille des Camarades tombés là-bas.

Nous faisons remarquer que cette excursion sera rapide et peu coûteuse. Elle permettra à tous de bien profiter d'un jour de repos, au milieu de bons Camarades, sans se séparer de sa Famille, pour qui ce sera une excellente occasion de connaître un coin du Champ de Bataille.

Nous espérons bien, en effet, que notre appel sera entendu par de nombreux Anciens Combattants du 121^e qui viendront à la Ferté-Milon avec leurs amis et leurs parents.

L'Uniforme du 121^e n'est pas de rigueur !..

Les caves seront respectées !!

Heurs et Malheurs

Nous prions nos Camarades de Province de vouloir bien envoyer, au Siège, tous les renseignements concernant cette rubrique, pour que nous puissions les porter à la connaissance de tous, par la voix de notre Bulletin.

Nouveaux Adhérents

VILATTE, 8, Boulevard de l'Hôpital, Paris.

CHAUNY Antonin, comptable, Etablissement Thermal de Châtel-Guyon (P.-de-D.).

BOUCHER Louis, 66, Rue Wattignies, Paris.

PROUST Eugène, Préparateur en pharmacie, Mirebeau-en-Poitou (Vienne).

FAUTH VILLI, boulanger, Obernai (Bas Rhin).

industriels, des ouvriers et des fonctionnaires, des commerçants et des artistes, des gens exerçant une profession libérale.

Toutes les branches de l'activité humaine sont représentées. Ne croyez-vous pas que du contact de tous, peut naître un peu de bien pour beaucoup ?

Notre bulletin, en publiant le nom des adhérents, suivi de l'indication de leur profession, nous incitera en effet à nous adresser, de préférence à tous autres, à des anciens camarades de combat, chaque fois que nous aurons besoin du concours d'une personne étrangère à notre profession. Enfin quel est celui qui, un jour, n'a pas besoin du "coup de main" si nécessaire en certaines circonstances ? L'amicale, et c'est là sa raison d'être essentielle, sera une société de **secours mutuels**, un syndicat d'entraide, entre gens, qui se connaissant bien, pour s'être vus dans une période où les qualités comme les défauts étaient surexcitées, feront tout ce qui sera en leur pouvoir, pour se rendre les services nécessaires, en tout état de cause. Nous avons donc créé, au siège social, une permanence. On y trouvera avec les adresses de la plupart des anciens du 121^e, des renseignements précieux, sur leur situation.

Les camarades de province arrivant à Paris et désirant y retrouver un ami, ou bien par exemple un renseignement relatif à leur séjour : hôtel, restaurant, maison de commerce, ne s'y adresseront pas en vain.

Un véritable service de placement y fonctionne. Sur un registre qu'on peut consulter sont consignées les offres et les demandes d'emploi. Le bulletin les portera à la connaissance de tous et d'une manière discrète, chaque fois que ce sera demandé.

Déjà, nous pourrions citer de nombreux exemples de services que se sont rendus des camarades, dans le domaine de placement et celui des relations commerciales. Et l'amicale est à peine naissante !

Ce côté pratique, utilitaire, de notre association a une importance qui n'échappera à personne et qui doit attirer à nous tous ceux qui ne sont ni des égoïstes, ni des ingrats, ni des imprévoyants.

Il ne paraît guère nécessaire d'ajouter, cela est tellement naturel, que la défense des droits généraux des Anciens combattants, fera également l'objet de nos préoccupations. Nous ne nous contenterons pas de nous aider mutuellement à conquérir la situation sociale à laquelle nos capacités et nos mérites nous donnent droit. Nous nous efforcerons aussi, d'obtenir pour tous les anciens combattants les réparations nécessaires pour les préjudices physiques et moraux que la guerre leur a causés. Dans ce but, s'il le faut, nous joindrons notre voix à celle des grandes associations, qui se préoccupent plus spécialement de cette question. En tous cas nous ne manquerons pas dans cet ordre d'idées, d'ouvrir dans notre feuille une chronique destinée à renseigner, nos camarades, sur la variation de la législation intéressant les victimes de la guerre.

Enfin, le culte des morts, particulièrement de ceux tombés à nos côtés sera l'objet de nos soins. Nous saurons, par des cérémonies appropriées, rendre l'hommage qui convient à la mémoire de nos amis tombés au Champ d'Honneur.

Peut-être organiserons-nous sur leurs tombes quelque pèlerinage, qui constituerait en même temps pour nos familles le meilleur enseignement sur la guerre et ses horreurs.

Tel est le beau programme que nous nous sommes proposés. Il n'est point limité, et nous accueillerons, avec plaisir toute suggestion nouvelle, qui viendra l'enrichir. Mais dès maintenant nous le croyons digne de votre adhésion.

LE BUREAU.

STATUTS

DE

L'Amicale des Anciens Combattants du 121^e R. I.

Approuvés par l'Assemblée Générale du 12 Décembre 1921.

ART. 1. — Il est constitué entre tous les Anciens combattants du 121^e R. I., une association ayant pour but :

De maintenir dans la vie civile les liens de bonne camaraderie qui se sont créés au front ;

De mettre en œuvre ces relations amicales dans un but de solidarité sociale entre ses membres.

Elle s'interdit toute action dans le domaine politique et religieux.

ART. 2. — Cette association prend le titre de :

"Amicale des Anciens combattants du 121^e R. I.". En abrégé : A. C. 121^e.

ART. 3. — Son siège est à PARIS, 8, rue Greneta. Il peut être changé à la suite d'une simple délibération du Conseil d'Administration.

ART. 4. — L'Amicale est placée sous la Présidence d'Honneur de M.M. les colonels TRABUCCO et BOURG ayant commandé le régiment en campagne.

Le Conseil d'Administration chargé de diriger l'Amicale est élu pour un an, en Assemblée Générale, au scrutin secret, à la majorité absolue et se compose de :

- 1 Président ;
- 2 Vice-Présidents ;
- 1 Trésorier et un Trésorier-adjoint ;
- 1 Secrétaire et un Secrétaire-adjoint ;
- 5 Membres.

ART. 5. — Les Membres de l'Amicale sont tenus de verser une cotisation de 12 Francs par an, payable d'avance au moins par fraction trimestrielle.

ART. 6. — Les attributions respectives des Membres du Conseil d'Administration sont déterminées par un règlement intérieur.

L'organisation des services divers qui peuvent être créés par l'Amicale, conformément au but qu'elle se propose, sera également déterminée par ce règlement. Ce règlement intérieur sera rédigé par le Conseil d'Administration et pourra être modifié par lui.

ART. 7. — Les présents statuts sont approuvés par l'Assemblée générale. Ils ne pourront être modifiés que par la même Assemblée convoquée à cet effet.

BUREAU

Président

Gabriel ALBISSON, *Négociant.*

Vice-Présidents

Henri PELLERIN, *Rédacteur à l'Assistance Publique;*
Léon RIMBERT, *Secrétaire général aux Automobiles Delage.*

Secrétaire

Abel MICHARD, *Restaurateur.* Secrétaire-adjoint :
Henry SAUVANON, *Service des achats, Etablissements Porcher.*

Trésorier

Emile TOURRET, *Vendeur au Bon Marché.* Trésorier-adjoint: DESSOLIES, *Secrétaire au Métro.*

Membres

Jules BÉNAT, *Directeur Épicerie Potin à Asnières.*
BROUSSE, *Professeur.*
LABRE, *Vendeur maison Esders.*
MONPEYROUX, *Chirurgien-Dentiste.*
RENON, *Exportateur.*

PERMANENCE

8, Rue Greneta, PARIS (8^e) - Près le Boul^d Sébastopol

Un registre contenant les demandes et offres d'emplois faites par les Anciens du 121^e est déposé à la Permanence où il peut être consulté et où les inscriptions sont reçues tous les jours.

Nous prions instamment nos adhérents de communiquer à la Permanence tous les renseignements utiles pouvant faciliter le placement éventuel des camarades et favoriser les relations commerciales entre les membres de l'Amicale.

Les camarades de province de passage à Paris ou venus pour y demeurer ne manqueront pas de se rendre à la Permanence où ils trouveront les adresses de leurs amis du régiment et où des indications leur seront fournies pour faciliter leur séjour ou leur installation dans la Capitale.

Métro : RÉAUMUR-SÉBASTOPOL

Autobus et Tramways :

Station CARREFOUR RUE TURBIGO et RÉAUMUR-SÉBASTOPOL

BULLETIN

Le Bulletin de l'Amicale paraîtra tous les deux mois. Il contiendra, outre les adresses et professions des membres, la rubrique "Heurs et Malheurs", et éventuellement les annonces commerciales que nos amis voudront bien lui réserver.

Il contiendra également des renseignements et des notes susceptibles d'intéresser les Anciens du 121^e.

Prière d'adresser tout ce qui concerne la Rédaction au Siège Social : 8, Rue Greneta.

ADHÉRENTS

Colonel TRABUCCO, à Montbrison.

Colonel BOURG, à Montluçon.

ALBISSON Gabriel, négociant, 10, rue de Champagne, Paris, Halle aux Vins.

AUMARECHAL, chauffeur d'automobiles, 187, rue Saint-Jacques, Paris.

ANDRAUD Arnaud, 10, rue de Bagnolet, Paris.

BROUSSE, professeur, 101, rue St-Antoine, Paris.

BONICHON, préparateur en pharmacie, 103 et 105, rue Saint-Lazare, Paris.

BUREAU, externe des Hôpitaux, 6, place de l'Odéon, Paris.

BÉNAT Jules, Directeur épicerie Potin à Asnières, 39, Grande rue, Asnières.

BEUCHER Léopold, 70, rue Victor-Hugo, Asnières.

BUISSONNIÈRES, chef du Personnel au Claridge' hôtel, avenue des Champs-Élysées, Paris.

BOISSY, boucher, 45, rue Vauvilliers, Paris.

COURIOL, 99, avenue Félix-Faure, Paris.

CHARBONNIER Louis, coiffeur, 7, rue Louis Morard, Paris.

CHARLES, représentant des Pompes funèbres, 66, Fg.-St-Martin, Paris.

CORNET Emile, 9, cité Jarry, Paris.

CHALIER Pierre, hôtelier, 6, rue du Gaz, Paris.

CHABCEUF, 12, rue Jeanne-d'Arc, St-Mandé, Seine.

CONSTANT Pierre, typographe, 3, impasse du Labrador, Paris.

CONFESSON Octave, instituteur, 12, rue de Passy, Paris.

DESSOLIES, secrétaire au Métropolitain, 39 bis, rue Massue, Vincennes.

DURAND Jules, champignoniste, St-Aignan-s-Cher, Loire-et-Cher.

R. P. BROTTIER, Vicaire général au Sénégal, 30, rue Lhomont (5^e)

FAU Jean, négociant, 21, rue St-Marc, Paris.
FARGUES, 109, avenue Mozart, Paris.
FERRAND, restaurateur, 25, rue Keller, Paris.
GUILLOT Eugène, entrepreneur de peinture, 1, rue de l'Eglise, Paris.
GIRAUD Eugène, architecte, 9, rue Saulnier, Paris.
GEMINET Gustave, typographe, 19, route de Versailles, à Chatillon-s-Bagneux.
GROSLIN Gaston, tailleur, 16, boul. Magenta, Paris.
GUILLEMARD, imprimeur, 5, impasse Letort, Paris.
GARDE Emile, 12, rue Riquet, Paris.
JOUINEAU Narcisse, 69, rue de Maubeuge, Paris.
JOLIGAR Félix, maître de Lavoir, 7, rue Basfroir, Paris.
JEHANIN, 3, rue Jannot, à St-Denis.
LABRE, vendeur, maison Esders, 23, Fg. St-Denis Paris.
LABAS Philibert, 110, boul. Rochechouart, Paris.
LAFARGUE Louis, hôtelier, 5, cité Bergère, Paris.
LEPINE Ernest, employé de bourse, 13, rue de Médéah, Paris.
LABOURET, typographe, 78, rue de la Glacière, Paris.
LE GOFF Auguste, 33, rue Ligner, Paris.
LECENDREUX René, employé de bureau, 10, rue Hérold, Paris.
MERCADIER Marius, employé de banque, 25, passage Ménilmontant, Paris.
MCENECLAY, inspecteur des Finances, 42, boulevard de la Tour Maubourg, Paris.
MICHARD Abel, restaurateur, 8, rue Greneta, Paris.
MAILLET, restaurant de la Tour d'argent, 15, quai de la Tournelle, Paris.
MONPEYROUX, chirurgien dentiste, 110, boulevard de Courcelles, Paris.
MAFFRE Paul, hôtelier, 31, rue Gide, Levallois-Perret.
MARTIN René, hôtelier, 55, rue Gide, Levallois-Perret.
MASCLE Jean, 18, rue Baudelique, Paris.
MAGREY Lucien, garçon de café, 23, rue du Roule, Paris.
MONCIAU, inspecteur à la Police judiciaire, 46, rue Greneta, Paris.
MATHIEU Joseph, 18, rue Richard-Lenoir, Paris.
PAILLARD, employé au Métro, 55, rue N.-D. de Nazareth, Paris.
PICOIR Charles, comptable 82, boul. Barbès, Paris.
PATOILLER, 79, rue St-Blaise, Paris.
PELLERIN Henri, rédacteur à l'assistance publique, 4, rue Nouvelle du Théâtre, Paris.
PETOT, 20, rue de Bellechasse, Paris.
PROUDHON, ingénieur civil des mines, 31, Rue du Temple, Paris.
PERRIER Auguste, ajusteur-monteur, 91, rue de la Condamine, Paris.
PETITALOT Gustave, garçon de comptoir, rue Rambuteau, Paris.
QUOY René, chimiste, 36, rue des Peupliers à Billancourt (Seine).
RENON, 63, rue Servan, Paris.
RIMBERT Léon, secrétaire général aux automobiles Delage, 22, Rue des Acacias, Paris.

SABY Marcel, 115, rue Oberkampf, Paris.
SAUVANON Henry, service des achats établissements Porcher, 51, rue de Montreuil.
TOURRET Emile, vendeur au Bon Marché, 27, avenue Gambetta, Paris.
TAILLANDIER Adrien, Employé de commerce, 8, rue Legouvé, Paris.

Bamen

Avis Important

La permanence possède encore très peu d'adresses des camarades. Il faut sans tarder faire connaître ce bulletin à tous les anciens du régiment et faciliter la tâche du secrétaire en lui envoyant toutes les adresses que chacun de nous connaît ou peut connaître.

COTISATIONS

Les cotisations seront reçues :
Soit à la Permanence, tous les jours ;
Soit adressées, en mandats-cartes, à Monsieur TOURRET, Trésorier, 27, Avenue Gambetta,, 27, PARIS (XIX°).

HEURS & MALHEURS

Sous cette rubrique, paraîtra dans le bulletin : tout ce qui peut arriver d'heureux ou de malheureux à chacun de nous (mariages, naissances, décès, nominations, succès divers.)

Les membres voudront bien faire parvenir ces renseignements au Siège Social.

CONVOCATIONS

La prochaine réunion du Conseil d'Administration aura lieu le **26 Janvier 1922**, à 21 h.

La prochaine réunion de l'Assemblée Générale aura lieu le samedi **11 février 1922**, à 21 heures.

Ordre du Jour

Organisation du Banquet.
Questions diverses.

ANNONCES

Des casiers du Bulletin seraient réservés aux annonces commerciales que les membres de l'Amicale voudront lui confier.

Cette disposition de même temps qu'elle constitue un mode intéressant de publicité pour nos camarades contribuera à couvrir les frais d'impression du Bulletin et permettra de réduire à brève échéance la cotisation annuelle.

BULLETIN

DES

ANCIENS DU 121^e D'INFANTERIE

Administration et Rédaction : 8, Rue Greneta, PARIS (3^e)

3^e Banquet Annuel

Le 2 Février 1924

dans les Salons du Restaurant GILLET

(à la Porte Maillot)

Assemblée Générale du 6 Janvier 1923

L'Assemblée générale réunie le 6 novembre 1923, et comprenant un nombre imposant de sociétaires, a été appelée à se prononcer sur les questions suivantes :

- 1° Approbation des comptes de l'exercice écoulé.
- 2° Modification de l'article 4 des statuts.
- 3° Election des membres du bureau pour l'année 1923-1924.
- 4° Organisation de la prochaine réunion annuelle.

**

Dans une brève allocution, Albisson, président sortant, a retracé à grands traits l'histoire et les buts de notre association, montré les résultats obtenus, esquissé les efforts restant à faire, notamment dans le domaine de l'entraide et du soutien mutuel, et, insistant une fois de plus sur les bienfaits de l'union, souligné la nécessité d'augmenter sans cesse la grande famille que nous sommes.

Aussi bien, l'Amicale fait-elle preuve d'une vitalité remarquable. Elle compte actuellement 160 adhérents ; elle n'en comprenait que 80 au moment de sa formation. Ces chiffres prouvent assez la force de nos souvenirs et la solidité des liens créés par la communauté de dangers et de misères. En ces temps d'universel égoïsme, une telle constatation ouvre, pour l'avenir, les plus beaux horizons.

En terminant, Albisson dit les regrets que lui a personnellement causés la décision prise par notre bon camarade Rimbert, lequel a cru devoir résigner ses fonctions de vice-président. Rappelant l'utile travail fourni par Rimbert depuis la formation de l'Amicale, son dévouement, la sûreté de son jugement et de ses avis, il déplora la perte faite par l'association.

L'Assemblée tout entière, par une chaude manifestation, s'est jointe au président pour adresser à Rimbert l'expression de sa sympathie et de ses regrets.

**

Sur les diverses questions qui lui ont été soumises l'Assemblée a pris les décisions suivantes :

I. — COMPTES DE L'EXERCICE ECOULE

Ces comptes, qui se soldent par un excédent de recettes de 850 fr. 80, ont été approuvés sans discussion.

II. — MODIFICATION AUX STATUTS

L'article 4 des statuts est modifié ainsi qu'il suit :

« Le Conseil d'administration et se compose de :

« 7 membres (dont 5 choisis parmi les adhérents résidant à Paris et 2 choisis parmi les adhérents résidant en province). »

III. — MEMBRES DU BUREAU

Président : ALBISSON

Vice-Présidents : PELLERIN ; CONFESSON.

Secrétaire : MICHARD.

Secrétaire-Adjoint : JEHANIN.

Trésorier : TOURET.

Trésorier-Adjoint : DESSOLIÈS.

Membres : PARIS - LABRE ; BLANCHON ; RENON ; BOUCHET ; GOMICHOIN.

Membres : PROVINCE - BÉNAT, Lille ; DES-LIGNERIES, Bressole (Allier).

COMMISSIONS

Le Bureau, réuni le 9 novembre 1923, a nommé :

1° Une commission des fêtes, composée de : Lépine, Lecendreau, Le Goff, Labas, Saby.

2° Une commission de rédaction du Bulletin composée de : Pellerin, Renon, Bouchet, Confesson.

Organisation du Banquet Annuel

L'assemblée a adopté en principe, comme date de cette réunion, le samedi 2 février 1924 et fixé à 25 francs le prix extrême de la carte d'entrée.

Elle a chargé le Bureau de régler tous les détails d'organisation.

La Réunion du 2 Février 1924

En exécution des décisions prises par l'assemblée, le Bureau a arrêté ainsi qu'il suit, dans ses grandes lignes, le programme de la 3^e fête annuelle.

I. - La Manifestation du Souvenir

Devant la résolution très nettement affirmée par l'Assemblée de s'associer, d'une façon tangible, à l'unanime ferveur dont la Tombe est l'objet, des démarches ont été entreprises auprès du Comité de la Flamme sous l'Arc de triomphe en vue d'obtenir, pour l'Amicale, l'honneur d'assurer la garde, le 2 février 1924. Une promesse formelle nous a été donnée, qui ne pourrait nous être retirée que par suite de circonstances tout à fait imprévues.

Nous engageons donc tous nos camarades sans exception à faire l'impossible pour être là, afin de conférer, pour le nombre, une valeur plus grande au geste symbolique qui ranimera la Flamme.

Le rendez-vous sera à l'angle des avenues des Champs-Élysées et Friedland, à 17 heures.

Nous ne nous dissimulons pas que l'heure imposée peut être gênante pour beaucoup d'entre nous. Mais nous avons aussi la conviction que pas un patron ne refusera la permission nécessaire, si on la lui demande.

II. - A 19 h. 30, Banquet

Au restaurant Gillet (Porte Maillot).

Prix de la carte d'entrée (donnant droit à l'entrée au bal) : 23 francs.

Les cartes pourront être prises, ou retenues par correspondance, au siège social, 8, rue Greneta.

Dernier délai d'inscription : 29 janvier.

Renseignements. — Pour les sociétaires habiles à se faire voiturier par des véhicules non publics, nous rappelons qu'il y a intérêt à ne pas dépasser la barrière, le restaurant Gillet se trouvant à cent mètres environ, à gauche, au delà de la dite barrière.

Métro : porte Maillot.

Autobus, toute la nuit.

III. - A 23 heures, Bal

Dans les salons du restaurant Gillet.

Rien n'a été négligé pour donner à cette partie du programme plus d'attrait encore que les années précédentes. L'orchestre a été minutieusement choisi : vous en serez contents. Il y aura distribution d'accessoires de cotillon, farandole... il y aura... mais ça c'est une surprise.

Les non danseurs trouveront des salles réservées. Demandez plutôt au camarade Pastre ; il se tiendra à l'entrée pour donner tous renseignements nécessaires.

Nous n'en disons pas plus. Pour voir et savoir le mieux est encore de venir, et de venir en foule.

Nota. — Des cartes d'invitation gratuites seront délivrées à tout sociétaire, sur sa demande, soit au siège social, soit à l'entrée du bal.

Quelques Histoires

Sous cette rubrique, le Bureau, dans sa séance du 9 novembre 1923, a décidé de consacrer une ou plusieurs colonnes du Bulletin à des anecdotes de guerre.

Mais, pour ce faire, nous avons besoin de votre concours à tous. Nous ne sommes que trois ou quatre pour pondre, ici, et vous êtes plus de cent cinquante !

En cinq années de guerre ou d'occupation, chacun de vous a vu ou entendu des choses qui valent la peine d'être racontées.

Un effort, vieux camarade ! Fouillez dans vos souvenirs. Tous les genres seront bons : le gai, le triste, le tragique, le grotesque ou l'horrible. Envoyez-nous des histoires, et ce Bulletin qui — avouez-le — n'est pas très excitant avec ses éternelles listes, ou compte-rendus et ses convocations, « vous aura tout de suite une autre trompette », pour employer une expression chère au commandant Florentin.

LE BUREAU.

L'EXEMPLE

« A la mémoire du lieutenant Mazoit ».

Le 17 mai 1916, les Boches ayant lancé une attaque sur le secteur à notre droite, les éléments qui tenaient la première ligne au Bois Saint-Mard furent avertis et massés dans la tranchée de tir. En même temps, l'artillerie déclenchait son barrage. Trop court, hélas !

Sous ce feu infernal, qui semblait augmenter encore de violence à mesure que montait dans le ciel la supplication des fusées, les hommes d'une section particulièrement exposée commençaient à flotter.

Pressentant la panique, leur chef, un jeune adjudant, de grande taille et de grand cœur aussi, bondit sur le parapet et là, simplement, sans un mot, tout droit dans les éclatements, il suivit lentement la ligne, d'un bout à l'autre.

Les hommes, raidis, ne bougèrent plus.

VISIONS D'AFRIQUE

Le soir du 2 janvier 1916 — le régiment étant alors au camp de Crève-cœur — il y avait eu grande liesse à la popote des sous-officiers de la ... Compagnie. Deux ou trois permissionnaires étaient rentrés dans la journée, avec des musettes gonflées de victuailles et de flacons nombreux, reculant en leurs flancs de véhéments alcools.

La mise en place de toutes ces denrées avait demandé du temps. Mais le moment vint où la question dut être posée de regagner le cantonnement. Le problème s'avéra vite insoluble pour la plupart des convives, tellement la chaleur des liquides absorbés, jointe à la fatigue d'une journée entière de manœuvre sous la pluie, avait perturbé chez eux le sens de l'équilibre, comme celui de la direction.

Cependant, deux inséparables — autant dire deux frères — s'étaient mis en route, avec l'espoir de retrouver un lit, un vrai lit, conquis sur l'habitant au prix de quelles diplomaties et de quels arguments !

Le plus vieux, un peu moins atteint (mais dans

ces cas-là, c'est toujours l'autre qui semble le plus malade), s'était constitué guide, du moins le croyait-il, et soutenait le moral faiblissant de son compagnon par une série d'aperçus ingénieux sur une infinité de sujets, totalement dénués, d'ailleurs, de sens et d'opportunité.

Vous dire quelles difficultés furent vaincues, cette nuit-là, par les deux isolés, serait beaucoup trop long.

Ils arrivèrent pourtant au lit tant convoité. Mais, à ce moment, le plus jeune fut pris d'un besoin pressant. « Conduis-moi ! » implora-t-il.

Paternellement, l'ainé accéda à ce désir. Ils repartirent, s'obstinèrent un instant à sortir par la cheminée, entrèrent successivement dans deux ou trois placards et furent enfin dehors.

Un jardin était proche, qui leur parut propice. Accroupi, disparaissant presque sous des plantes, que l'ombre de la nuit empêchait de bien distinguer et dont les feuilles lui chatouillaient les oreilles, le jeune ronchonnait.

« Qu'est-ce qu'il y a encore ? » dit l'ainé.

« Où diable m'as-tu conduit ? gémit l'autre. C'est « pourri de palmiers, cet endroit-là. Serions-nous « donc en Algérie ? »

Le vieux se pencha un moment sur les feuilles, palpa... « Bougre d'idiot ! gronda-t-il, regarde-les « donc, tes palmiers. C'est des choux de Bruxelles « les ».

GÉNÉROSITÉ

Blessé au cours d'un de ces bombardements qui rendaient si particulièrement enchanteur le séjour au Bois Triangulaire, un poilu sortait du poste de secours de première ligne où il venait d'être pansé. Les deux bras immobilisés dans un appareil compliqué de compresse et de bandes, il se disposait à partir vers l'arrière, lorsqu'il aperçut, à quelques pas de là, un Boche prisonnier, effondré plutôt qu'assis sur une pile de sacs à terre.

Une fureur soudaine s'empara de notre homme. Il marcha vers le Boche d'un air si menaçant que l'autre se releva, prêt à fuir, puis, essayant vainement de brandir ses bras abîmés, il lui cria :

« Espèce de vache ! Si tu n'étais pas prisonnier, « qu'est-ce que je te mettrais sur la gueule ».

LES SALONS DE LA GUERRE

Quelque part dans la Somme, ou dans l'Oise, le ... Bataillon venait d'arriver au repos. La bonne volonté du hasard, autant que l'activité d'un fourrier à la page, avaient procuré, aux officiers de la ... Compagnie, un gîte particulièrement confortable, habité par un vieux ménage de manières affables et distinguées.

Après le repas du soir, le capitaine — vieux routier à l'âme rude — décida, d'accord avec ses lieutenants, qu'il convenait de faire visite aux maîtres de céans. Ils se firent annoncer. Parfaitement reçus, ils échangèrent d'abord, avec leurs hôtes, quelques vues sans grande originalité sur l'état de la température, la longueur de la guerre, et la politique extérieure.

Mais, la conversation languissait, les visiteurs s'éternisaient... A tout hasard, la maîtresse de mai-

son dit enfin, s'adressant au capitaine : « Comment « pouvez-vous arriver à assurer la nourriture et le « logement de tous ces hommes ! Combien vous « devez avoir de peine et de tracas ! Comment « faites-vous donc ? »
 « Eh ! madame, répondit le vieux brave en cli-
 « gnant de l'œil, d'un air entendu, on s' dém...,
 « on s' dém... ! »

Rétrospective

Le Voyage à la Ferté-Milon

Le voyage à la Ferté-Milon fut vraiment une promenade de famille. Une quinzaine en tout, de bons camarades, curieux de revoir le terrain de leurs exploits, quelques dames heureuses de visiter un pays qui leur était déjà familier par tous les récits entendus.

Le matin fut occupé à parcourir La Ferté-Milon Saint-Waast, Mosloy et les bois en avant. Pas de maisons détruites, à peine aperçoit-on d'ici, de là, les traces des obus et des balles. Mosloy est visité en détail ; nous retrouvons les emplacements des sections, des petits postes ; dans les bois les éléments de tranchées ne sont pas encore comblés.

Plus de tombes, les dépouilles de nos camarades tombés ont été transportées au cimetière militaire de Villers-Cotterets. Chacun a un coin particulièrement cher à revoir et où il se prend à méditer. Les souvenirs nous assaillent, mais comme le soleil brille et que tout le pays est en cette saison dans son aspect le plus souriant, c'est surtout le plaisir de vivre, la joie d'être au monde qui montent dans nos cœurs de rescapés.

Nous rentrons par la lisière du bois de Saint-Waast (quasi impénétrable) et la voie ferrée. Celle-ci dominée à l'est par une falaise d'une dizaine de mètres de hauteur, était le point d'infiltration des boches qui nous attaquèrent le matin du 2 juin et qui absolument à l'abri de toute part, purent arriver à hauteur de Saint-Waast.

Que de fluctuations dans la bataille, alors inexplicables, dont la raison apparaît maintenant avec clarté !

Après un déjeuner succulent qui n'étonnera personne en ce lieu où il faisait si bon vivre, mais où l'on mourrait aussi si facilement, hélas ! nous partons pour Troesne.

Voici Silly-la-Poterie, les carrières de Troesne fermées et rendues à leurs champignons ; voici le moulin reconstruit. Notre passage étonne et surprend quelque peu les habitants. Un fonctionnaire des chemins de fer, près du jardin duquel nous nous sommes approchés d'un peu près, ne menace-t-il pas notre ami Labre d'une énorme barre de fer ? Pour si peu pas d'émotion.

Tout près l'on entend une musique saccadée ? Vite un fox-trott, un tango, et nous tournons avec ravissement dans ces mêmes lieux où la terreur et la mort autrefois nous poursuivaient.

Le retour fut des plus gai dans la nuit, en chemin de fer ou en auto.

L'expérience tentée et réussie ici d'un voyage au front nous assure un succès complet quand nous voudrions entreprendre plus grand.

HEURS & MALHEURS

Nous apprenons le mariage de *Pichouar Charles* (ancien téléphoniste).

Patouiller, ancien sapeur, 3^e Bataillon, nous fait part de la naissance de sa fille Simone.

Pierre Barret (Ancien téléphoniste), nous fait part de la naissance de son fils, Louis-Pierre-Florentin.

Bonnet Henri (ancien officier téléphoniste), nous fait part de la naissance de sa fille « Collette ».

Nous apprenons la mort de Mme Barret, mère de notre camarade Pierre Barret.

Nouveaux Adhérents

BERGER, directeur de l'école d'Eglise-Neuve d'Entraigues, Puy-de-Dôme.

DELORME, 14, rue des Haudriettes, L'aris.

GARRET, instituteur à Hemmes-l'Église, Puy-de-Dôme.

LAMARCHE, représentant, 148 bis, boul. de Courtais, à Montluçon, Allier.

MOURANT, boulanger à Trilport, S.-et-M.

NEYROLLES.

PATRONNIER, administrateur-délégué de la Société des Chantiers Généraux, 21, rue de Madrid, Paris.

PÉGOURIER, 141, rue de Juvisy, Athis-Mont, S.-et-O.

URGON, quincailler à Murat, Cantal.

VAZEILLE, 26, rue Victor-Hugo, Montluçon, Allier.

COTISATIONS

Les cotisations pour 1924 sont reçues dès maintenant soit au Siège, tous les jours (*Dimanche excepté*) soit adressées à M. Tourret, 27, avenue Gambetta, Paris, 20^e.

Compte Chèques Postaux Paris-C-444-37

Ces cotisations sont fixées à 4 francs pour les Membres de Province et à 6 francs pour ceux habitant le département de la Seine.

CONVOICATIONS

La prochaine Assemblée Générale aura lieu le **Samedi 26 Janvier** à 20 h. 45 au Siège Social.

Ordre du Jour :

Organisation définitive de la Fête ;

Distribution des Cartes de Banquet.

Le Gérant : MICARD.

Imp. HILAIRE, 75, Rue des Gravilliers, PARIS 3^e.

1^{re} Année

N° 2

Mars 1922

BULLETIN DES ANCIENS DU 121^e D'INFANTERIE

Administration et Rédaction : 8, Rue Greneta, PARIS III.

Banquet Annuel

le 1^{er} Avril 1922

dans les SALONS COQUET

80, Boulevard de Clichy, PARIS

Notre Mouvement.

La création de notre Amicale a été accueillie avec beaucoup de faveur. Des encouragements nous sont parvenus de tous côtés ; nous avons reçu un certain nombre d'adhésions nouvelles et il nous en vient tous les jours.

Ces premiers résultats et l'empressement qui s'est manifesté dès le début, nous fait envisager, avec une confiance joyeuse, l'avenir de l'association.

Nous sommes persuadés que le plus grand nombre de ceux qui ont appris la formation de notre groupement ont accepté cette initiative avec enthousiasme. Nous les comptons parmi nous. Seule, la négligence, coupable conseilère, leur a interdit le geste qu'ils s'étaient spontanément promis de ne pas ajourner. Nous les invitons instamment à se joindre à nous le plus tôt possible. Ce n'est que par le nombre que notre Amicale, déjà en bonne voie, peut vivre et atteindre le but utilitaire qu'elle s'est proposée.

Les résultats appréciables acquis dans le domaine des affaires et du placement peuvent nous encourager. Des services réciproques se sont rendus avec d'autant plus de plaisir qu'il s'agissait de camarades connus et appréciés.

Jusqu'à présent, les adresses recueillies et les convocations pour nos premières réunions ont intéressé surtout l'agglomération parisienne. C'est d'ailleurs ce groupement initial qui a permis la constitution de l'Amicale. Grâce au sentiment de solidarité qui reste vivace entre tous, nous avons pu, dès ce premier contact, connaître un grand nombre de résidences de nos camarades disséminés aux quatre coins de la France.

Pour ceux-ci, l'éloignement est un obstacle à ces rencontres amicales où l'allégresse et la cordialité s'allient sans contrainte.

Aussi, nous espérons que le banquet annuel sera l'occasion, pour eux, de rompre pour un jour, avec les exigences quotidiennes, de revoir leurs vieux amis et de revivre avec eux dans un cadre meilleur, les heures bonnes ou mauvaises qui les ont réunis.

Le Bureau.

son dit enfin, s'adressant au capitaine : « Comment « pouvez-vous arriver à assurer la nourriture et le « logement de tous ces hommes ! Combien vous « devez avoir de peine et de tracas ! Comment « faites-vous donc ? »
« Eh ! madame, répondit le vieux brave en cli-
gnant de l'œil, d'un air entendu, on s' dém...,
« on s' dém... ! »

Rétrospective

Le Voyage à la Ferté-Milon

Le voyage à la Ferté-Milon fut vraiment une promenade de famille. Une quinzaine en tout, de bons camarades, curieux de revoir le terrain de leurs exploits, quelques dames heureuses de visiter un pays qui leur était déjà familier par tous les récits entendus.

Le matin fut occupé à parcourir La Ferté-Milon Saint-Waast, Mosloy et les bois en avant. Pas de maisons détruites, à peine aperçoit-on d'ici, de là, les traces des obus et des balles. Mosloy est visité en détail ; nous retrouvons les emplacements des sections, des petits postes ; dans les bois les éléments de tranchées ne sont pas encore comblées.

Plus de tombes, les dépouilles de nos camarades tombés ont été transportées au cimetière militaire de Villers-Cotterets. Chacun a un coin particulièrement cher à revoir et où il se prend à méditer. Les souvenirs nous assaillent, mais comme le soleil brille et que tout le pays est en cette saison dans son aspect le plus souriant, c'est surtout le plaisir de vivre, la joie d'être au monde qui montent dans nos cœurs de rescapés.

Nous rentrons par la lisière du bois de Saint-Waast (quasi impénétrable) et la voie ferrée. Celle-ci dominée à l'est par une falaise d'une dizaine de mètres de hauteur, était le point d'infiltration des boches qui nous attaquèrent le matin du 2 juin et qui absolument à l'abri de toute part, purent arriver à hauteur de Saint-Waast.

Que de fluctuations dans la bataille, alors inexplicables, dont la raison apparaît maintenant avec clarté !

Après un déjeuner succulent qui n'étonnera personne en ce lieu où il faisait si bon vivre, mais où l'on mourrait aussi si facilement, hélas ! nous partons pour Troesne.

Voici Silly-la-Poterie, les carrières de Troesne fermées et rendues à leurs champignons ; voici le moulin reconstruit. Notre passage étonne et surprend quelque peu les habitants. Un fonctionnaire des chemins de fer, près du jardin duquel nous nous sommes approchés d'un peu près, ne menace-t-il pas notre ami Labre d'une énorme barre de fer ? Pour si peu pas d'émotion.

Tout près l'on entend une musique saccadée ? Vite un fox-trott, un tango, et nous tournons avec ravissement dans ces mêmes lieux où la terreur et la mort autrefois nous poursuivaient.

Le retour fut des plus gai dans la nuit, en chemin de fer ou en auto.

L'expérience tentée et réussie ici d'un voyage au front nous assure un succès complet quand nous voudrions entreprendre plus grand.

HEURS & MALHEURS

Nous apprenons le mariage de *Pichouar Charles* (ancien téléphoniste).

Patouiller, ancien sapeur, 3^e Bataillon, nous fait part de la naissance de sa fille Simone.

Pierre Barret (Ancien téléphoniste), nous fait part de la naissance de son fils, Louis-Pierre-Florentin.

Bonnet Henri (ancien officier téléphoniste), nous fait part de la naissance de sa fille « Collette ».

Nous apprenons la mort de Mme Barret, mère de notre camarade Pierre Barret.

Nouveaux Adhérents

BERGER, directeur de l'école d'Eglise-Neuve d'Entragues, Puy-de-Dôme.

DELORME, 14, rue des Haudriettes, l'aris.

GARRET, instituteur à Hemmes-l'Eglise, Puy-de-Dôme.

LAMARCHE, représentant, 148 bis, boul. de Courtais, à Montluçon, Allier.

MOURANT, boulanger à Trilport, S.-et-M.

NEYROLLES.

PATRONNIER, administrateur-délégué de la Société des Chantiers Généraux, 21, rue de Madrid, Paris.

PÉGOURIER, 141, rue de Juvisy, Athis-Mont, S.-et-O.

URGON, quincailler à Murat, Cantal.

VAZEILLE, 26, rue Victor-Hugo, Montluçon, Allier.

COTISATIONS

Les cotisations pour 1924 sont reçues dès maintenant soit au Siège, tous les jours (*Dimanche excepté*) soit adressées à M. Tourret, 27, avenue Gambetta, Paris, 20^e.

Compte Chèques Postaux Paris-C-444-37

Ces cotisations sont fixées à 4 francs pour les Membres de Province et à 6 francs pour ceux habitant le département de la Seine.

CONVOCATIONS

La prochaine Assemblée Générale aura lieu le **Samedi 26 Janvier** à 20 h. 45 au Siège Social.

Ordre du Jour :

Organisation définitive de la Fête ;
Distribution des Cartes de Banquet.

Le Gérant : MICHARD.

Imp. HILAIRE, 75, Rue des Gravilliers, PARIS 3^e.

Amicale des A. C. du 121^e R^e I^e

8, Rue Greneta (3^e)

Paris, le 19 Mai 1924.

Cher Camarade,

Notre Amicale organise pour le **Dimanche 1^{er} Juin**, une excursion dans la région de **Montdidier**.

Programme :

Départ de Paris 8 h. 45

Rendez-vous à la Gare du Nord (*Métro intérieur, sous l'Horloge*) à 8 h. 15.

Arrivée à Montdidier vers 11 heures.

Déjeuner au Restaurant **GAILLARD**, Avenue Carnot.

Après déjeuner, départ en Auto-Car pour le circuit ; **Guerbigny, Echelle St-Aurin, Andechy, etc.**

Retour de Montdidier, 20 heures.

Le Bureau.

Prix du Billet, aller et retour	20.75
Prix du Déjeuner	10.» »
Auto-Car pour l'après-midi, 200 frs soit, pour 20 personnes	10.» »

Dernier délai d'inscription au Siège : le **Mardi 27 Mai**.

HILAIRE, 75, RUE DES GRAVILLIERS, PARIS.

Fête du 1^{er} Avril 1922

La Fête annuelle organisée par l'Association aura lieu le 1^{er} Avril prochain, selon le programme suivant :

1^o - Le 1^{er} Avril 1922 à 20 heures dans les salons **Coquet 80**, Boulevard de Clichy (*Métro Blanche*) : **Banquet amical**.

Prix de la carte d'entrée : 25 francs

(donnant droit à la soirée dansante)

on peut trouver les cartes au Siège social ou les y retenir par correspondance.

Dernier délai d'inscription : 30 Mars.

2^o - Le 1^{er} Avril 1922 à 22 h. 30 dans les salons **Coquet 80** Boulevard de Clichy : **Soirée dansante**.

(on bridgera et on manillera)

Deux cartes d'entrée gratuites (cartes blanches) seront à la disposition de chaque sociétaire qui pourra les retirer au siège social ou à l'entrée de la soirée dansante.

Prix de la carte d'entrée pour les non sociétaires (carte bleue) 3 francs

NOTA. - Nous invitons instamment tous nos camarades à donner leur adhésion le plus tôt possible. Nous ne saurions trop les engager à se rendre à notre fête du 1^{er} Avril avec leur famille et leurs amis.

Que cette première fête soit un succès ! Faisons une grosse propagande autour de nous.

Le lendemain 2 Avril, le Bureau se rendra, au nom de l'Amicale, sur la Tombe du Soldat inconnu, à l'Arc de Triomphe, pour y déposer une gerbe de fleurs et une plaquette d'affectueux hommages de fidèle souvenir et reconnaissance à leur camarade.

Les anciens du 121^e qui désireraient accompagner le groupe sont priés de se trouver à l'angle des Avenues des Champs-Élysées et de Friedland à 16 heures.

Une souscription est ouverte pour participer à l'achat de la plaquette. Les fonds sont reçus au Siège Social.

Avis Important

La permanence possède encore très peu d'adresses des camarades. Il faut sans tarder faire connaître ce bulletin à tous les anciens du régiment et faciliter la tâche du secrétaire en lui envoyant toutes les adresses que chacun de nous connaît ou peut connaître.

Un grand nombre d'adresses étant déjà anciennes, nous prions les camarades qui ont reçu le bulletin, de nous en accuser réception, pour nous confirmer l'exactitude de leur adresse.

Les camarades qui n'ont pas reçu le 1^{er} bulletin peuvent le demander au Siège Social.

COTISATIONS

Les cotisations seront reçues :

Soit à la Permanence, tous les jours ;

Soit adressées, en mandats-cartes, à Monsieur **TOURRET**, Trésorier, 27, Avenue Gambetta, PARIS (XX^e).

HEURS & MALHEURS

AUMARECHAL est heureux de faire part de la naissance de sa fille Jeanne Marguerite.

FAU est heureux de faire part de la naissance d'une fille.

BULLETIN

Le Bulletin de l'Amicale paraîtra tous les deux mois. Il contiendra, outre les adresses et professions des membres, la rubrique : "*Heurs et Malheurs*", et éventuellement les annonces commerciales que nos amis voudront bien lui réserver.

Il contiendra également des renseignements et des notes susceptibles d'intéresser les Anciens du 121^e.

Prière d'adresser tout ce qui concerne la Rédaction au Siège Social : 8, Rue Greneta.

ANNONCES

Des casiers du Bulletin sont réservés aux annonces commerciales que les membres de l'Amicale voudront lui confier.

Cette disposition en même temps qu'elle constitue un mode intéressant de publicité pour nos camarades contribuera à couvrir les frais d'impression du Bulletin et permettra de réduire à brève échéance la cotisation annuelle.

CONVOCATIONS

La prochaine réunion du Conseil d'Administration aura lieu le **29 Mars 1922**, à 20 h. 30 au Siège Social.

Déclaration de la Société

La Société a été déclarée à la Préfecture de Police (*Prévoyance Sociale*) le 17 Janvier 1922 et insérée au Journal Officiel du 1^{er} Février 1922.

Adhérents

Colonel **TRABUCCO**, à Montbrison.

Colonel **BOURG**, à Montluçon.

ALBISSON Gabriel, négociant, 10, rue de Champagne, Paris, Halle aux Vins.

AUMARÉCHAL, chauffeur d'automobiles, 187, rue St-Jacques, Paris.

ARNAUD, Entrepreneur de Peinture, 10, rue de Bagnolet, Paris 20^e.

ALIBERT François, Instituteur à Menat (P.-de-D.)

BROUSSE, professeur, 101, rue St-Antoine, Paris,

BONICHON, préparateur en pharmacie, 103 et 105, rue Saint-Lazare, Paris.

BUREAU, externe des Hôpitaux, 6, pl. de l'Odéon, Paris.

PERMANENCE

8, Rue Greneta, PARIS 3^e - Près le Boulevard Sébastopol

Un registre contenant les demandes et offres d'emplois faites par les Anciens du 121^e est déposé à la Permanence où il peut être consulté et où les inscriptions sont reçues tous les jours.

Nous prions instamment nos adhérents de communiquer à la Permanence tous les renseignements utiles pouvant faciliter le placement éventuel des camarades et favoriser les relations commerciales entre les membres de l'Amicale.

Les camarades de province de passage à Paris ou venant pour y demeurer ne manqueront pas de se rendre à la Permanence où ils trouveront les adresses de leurs amis du régiment et où des indications leur seront fournies pour faciliter leur séjour ou leur installation dans la capitale.

Métro : RÉAUMUR-SÉBASTOPOL

Autobus et Tramways :

Station CARREFOUR RUE TURBIGO et RÉAUMUR-SÉBASTOPOL

Restaurant MICHARD

8, Rue Greneta, 8

PARIS 3^e

Cuisine Soignée

Prix très modérés

Bulletin d'Adhésion

Nom

Prénoms

Profession

Adresse complète

er-
ux
mis
un
nie.

bon

g, en
te les
ain à

projet

R. P. BROTTIER, Vicaire général au Sénégal, 30, rue Lhomont, Paris 5^e.
 BÉZY Paul, Montigny-Beauchamp, par Taverny (Oisé).
 BONNET Henri, Ingénieur aux Acieries de Longwy, 6, boulevard Fabert, Sedan (Ardennes).
 COURIOL, 99, avenue Félix-Faure, Paris.
 CHARBONNIER Lucien, coiffeur, 7, rue Louis Morard, Paris.
 CHARLES, représentant des Pompes funèbres, 66, Fg-St-Martin, Paris.
 CORNET Émile, employé de commerce, 9, Cité Jarry, Paris.
 CHALIER Pierre, hôtelier, 6, rue du Gaz, Paris.
 CHABCEUF, 12, rue Jeanne d'Arc, St-Mandé (Seine).
 CONSTANT Pierre, typographe, 3, impasse du Labrador Paris.
 CONFESSON Octave, instituteur, 12, r. de Passy, Paris.
 CLAMENT Albert, 25, rue Mongolfier, Pantin (Seine).
 DELPRAT, 8, quai de Courbevoie, Courbevoie.
 DESSOLIES, secrétaire au Métropolitain, 39 bis, rue Massue, Vincennes.
 DURAND Jules, champignoniste, St-Aignan-sur-Cher Loir-et-Cher.
 FAU, négociant, 21, rue St-Marc, Paris.
 FARGUES, 109, avenue Mozart, Paris.
 FERRAND, restaurateur, 25, rue Keller, Paris.
 GUILLOT Eugène, entrepreneur de peinture, 1, rue de l'Église, Paris.
 GEMINET Gustave, typographe, 19, route de Versailles, à Chatillon-s-Bagneux.
 GROSLIN Gaston, tailleur, 16, boul. Magenta, Paris.
 GUILLEMARD, imprimeur, 5, impasse Letort, Paris.
 GARDE Emile, 12, rue Riquet, Paris.
 GONICHON, fabricant de chaussures, 19, passage Montgallet, Paris 12^e.
 GUILLAUMIN, instituteur, Cressanges (Allier).
 JOUINEAU, Narcisse, 69, rue de Maubeuge, Paris.
 JOLIGAR Félix, maitre de Lavoisier, 7, rue Basfroy, Paris.
 JEHANIN, 3, rue Jannot, St-Denis.
 LABRE, vendeur maison Esders, 28, Fg St-Denis, Paris.
 LABAS Philibert, 110, boul. Rochechouard, Paris.
 LAFARGUE Louis, hôtelier, 5, cité Bergère, Paris.
 LEPINE Ernest, employé de Bourse, 13, rue Médéah, Paris.
 LABOURET, typographe, 78, rue de la Glacière, Paris.
 LE GOFF Auguste, 33, rue Ligner, Paris.
 LECENDREUX René, employé de bureau, 10, r. Hérold, Paris.
 LOUBEYRE Antoine, 8, rue St-Martin, Paris 4^e.
 B^{on} LE FEBVRE, 12, rue Cortaimbert, Paris 16^e.
 LAUSSERT, 137, avenue du Général Bizot, Paris 12^e

MERCADIER Marius, employé de banque, 25, passage Ménilmontant, Paris.
 MCENECLAY, inspecteur des Finances, 42, boul. de la Tour-Maubourg, Paris.
 MICHARD Abel, restaurateur, 8, rue Greneta, Paris.
 MAILLET, restaurant de la Tour d'argent, 15, quai de la Tournelle, Paris.
 MONPEYROUX, chirurgien-dentiste, 110, boulevard de Courcelles, Paris.
 MAFFRE Paul, hôtelier, 31, rue Gide, Levallois-Perret.
 MARTIN, René, hôtelier, 55, rue Gide, Levallois-Perret.
 MASCLE Jean, 18, rue Baudelique, Paris.
 MAGREY Lucien, garçon de café, 23, r. du Roule, Paris.
 MONCIAU, inspecteur à la Police judiciaire, 46, rue Greneta, Paris.
 MATHIEU Joseph, 18, rue Richard-Lenoir, Paris.
 MARGERIDON, étudiant en médecine, Villa Jeanne-d'Arc, Bourg-la-Reine (Seine).
 PAILLARD, employé au Métro, 55, rue N.-D. de Nazareth, Paris.
 PICHOT Charles, comptable, 82, boul. Barbès, Paris.
 PATOUILLE, 79, rue St-Blaise, Paris.
 PELLERIN Henri, rédacteur à l'Assistance publique, 4, rue Nouvelle du Théâtre, Paris.
 PETOT, 20, rue de Bellechasse, Paris.
 PROUDHON, ingénieur civil des mines, 31, rue du Temple, Paris.
 PERRIER Auguste, ajusteur-monteur, 91, rue de la Condamine, Paris.
 PETITALOT Gustave, garçon de comptoir, rue Rambuteau, Paris.
 PINGUET Émile, cycles et machines à coudre, Montdidier (Somme).
 PÉRIA, 33, boulevard Carnot, Mézières (Ardennes).
 QUOY René, chimiste, 36, rue des Peupliers, Billancourt (Seine).
 RENON, 63, rue Servan, Paris.
 RIMBERT Léon, secrétaire général aux automobiles Delage, 22, rue des Acacias, Paris.
 Lieut^e RENONCIAL, 66^e R. I., S. P. 502.
 SABY Marcel, 115, rue Oberkampf, Paris.
 SAUVANON Henry, service des achats établissements Porcher, 51 rue de Montreuil.
 Cap^{ne} SALZE, 121^e R. I., Montluçon (Allier).
 TOURET Émile, vendeur au Bon Marché, 27, avenue Gambetta, Paris.
 TAILLANDIER Adrien, employé de commerce, 8, rue Legouvé, Paris.
 TALBOURDEAU Gilbert, archit^e, Montluçon (Allier).
 VERNAY Simon, 174, rue de la Pompe, Paris 16^e

1^{re} Année

N° 3

Juin 1922

BULLETIN

DES ANCIENS DU 121^e D'INFANTERIE

Administration et Rédaction : 8, Rue Greneta; PARIS III.

Notre Banquet.

L'idée d'une fête destinée à réunir — l'année même de la naissance de notre association — le plus grand nombre possible d'adhérents, avait été chaleureusement accueillie. A dire vrai, certains esprits chagrins — des défaitistes ! — avaient bien émis quelques doutes sur la réussite de l'entreprise ; le succès obtenu par notre soirée du 1^{er} avril a démontré, d'une façon péremptoire, l'inanité de telles craintes.

Le cadre choisi, en plein cœur de Paris, est des plus agréables. La vaste salle qui nous est réservée apparaît tout intime dès l'entrée, grâce à l'amabilité souriante et à la bonne humeur communicative des Commissaires : Renon, Labre, Sauvanon, Pichoir, Labas, Michard.

Autour d'une table joliment dressée, on remarque, à droite du Président, le Colonel Bourg — venu tout exprès de Montluçon — qu'un cercle de chaudes sympathies entourera continuellement, avant et après le banquet. Auprès de lui, le docteur Bellet qui, pour revoir ses anciens... clients, a délaissé de nombreuses occupations et fait le voyage de Clermont-Ferrand. Entre Albisson et Rimbert, voici le commandant Besse, venu de Rouen ; un peu plus loin, le capitaine Remords, de Montluçon.

En tout, 83 convives. Nommons les camarades de province, dont la présence dit si bien le sincère attachement à l'Amicale. Ce sont :

Durand, et Madame, de Saint-Aignan-sur-Cher.

Pételet, de Paray-le-Monial.

Pérez, de Saint-Souplet.

Péria, de Charleville.

Quant aux Parisiens, ils sont trop : la place nous manque pour les citer individuellement.

Tous se sont groupés librement, au gré de leurs affinités ou de leurs affections. Partout s'engagent des conversations animées, d'où est heureusement bannie la gauloise verve qui caractérisait les entretiens du front, aux soirs de relève par exemple, ou de nouba. C'est qu'un élément nouveau a modifié l'ambiance ; beaucoup de nos amis sont accompagnés de leur famille. Et la présence de tant de femmes aimables, dont les jolies toilettes décèlent un goût sûr et discret, ne contribue pas seulement à égayer cette réunion : elle lui donne un ton de bonne compagnie. Personne ne s'en plaint.

La chère est délicate, le service bien fait.

Au champagne, Albisson indique, en quelques mots, le sens et l'importance de cette fête : c'est moins un bon dîner qu'un moyen de se retrouver ; c'est la principale réunion de l'Amicale, sa plus grande Assemblée.

Après avoir excusé les absents et remercié les convives de leur présence — notamment le Colonel Bourg, en qui survit vraiment l'âme du régiment, de ce régiment où se sont nouées tant d'affections solides — il félicite les dames d'être venues si nombreuses, puis fait un appel chaleureux en faveur de la manifestation du lendemain à l'Arc de Triomphe.

Pour terminer, il lève son verre à « l'Amitié, fleur suprême des champs de batailles ».

Le Colonel prend ensuite la parole. En une improvisation émue, il dit sa joie de voir enfin réalisé notre projet

d'association. Il félicite chacun du succès obtenu, nous convie à rester unis dans la paix et boit à la prospérité de l'Amicale. Une ovation lui est faite, et un triple ban est battu en son honneur.

Mais déjà les tables sont enlevées et la place devient nette pour le bal. Des sociétaires qui n'ont pu assister au banquet, accompagnés de dames, viennent alors se joindre à nous. Ce sera, pendant toute la nuit, une succession ininterrompue de danses les plus diverses.

Fuyant ces exercices violents, des camarades plus paisibles ont retrouvé dans un coin leur partenaire de jadis, et ce sont, comme autrefois, d'interminables parties de cartes.

Ailleurs, des groupes devisent, évoquant — au milieu de la joie générale — le souvenir des jours sombres, ou bien s'entretenant de leurs occupations respectives.

Chacun se sent bien chez soi, dans cette atmosphère si pleine de cordialité. La fête est réussie, tous s'accordent à le proclamer. Les organisateurs sont joyeux : quelle meilleure récompense pouvaient-ils souhaiter !

On danse encore à six heures. Les derniers groupes se dispersent à huit heures, après avoir déjeuné sur place. Mais nos services de renseignements nous permettent d'affirmer qu'un fort contingent d'attardés déambulait encore, vers neuf heures, au Quartier Latin !

Ce sont de bons, de très bons instants que nous avons vécus. Les camarades présents, même ceux de province, se promettent de revenir et nous sommes sûrs que ceux qui n'ont pu, cette année, se rendre au Banquet, feront, l'an prochain, un effort sérieux pour se joindre à nous.

L'HOMMAGE AU SOLDAT INCONNU

Malgré le froid et la pluie pénétrante, une cinquantaine de Sociétaires — quelques-uns avec leur famille — ont tenu à se rendre à l'Arc de Triomphe.

Au nom de l'Amicale, le Président dépose pieusement sur la Tombe, toute fleurie déjà, une gerbe splendide et — pour commémorer notre geste — une plaque en bronze, d'une sobriété voulue.

Le groupe se recueille un instant, puis, sans discours, simplement, chacun s'en va, songeant un peu plus fort aux croix de bois du front, toutes seules sous la pluie.

Nouveaux Adhérents

AUGOT Marcel, instituteur, à Commentry (Allier).
BARNÉRIAS Pierre, 44, rue Rouget-de-l'Isle, à Tiers (Puy-de-Dôme).
Colonel BARANGER, directeur de l'Infanterie au Ministère de la Guerre.
BARDET Joseph, à Colayrac (Lot-et-Garonne). (Produits du pays.)
CHATAIN Camille, gare de Mauriac (Cantal).
CLAIR Albert, 4, rue Nationale, à Vauréal (S.-et-O.).

DELAUNEY Pierre, pharmacien des dispensaires de l'Assistance Publique, 5, rue Jomard, Paris (19°).

DARDARD, surveillant des Travaux Publics de l'Etat, à Cusset (Allier).

DESCHATRETTES Fernand, 47, rue d'Angoulême, Paris (11°).

Commandant FLORENTIN, 4^e Bataillon de Chasseurs à pieds, à Neuf-Brisach.

Capitaine GUILHEM, 121^e R. I., Montluçon (Allier).

GIRAUD Eugène, architecte, 9, rue Saulnier (9^e).

Commandant KREMP, 92^e R. I., Clermont-Ferrand Puy-de-Dôme).

PEREZ, à Saint-Soupplets (Seine-et-Marne).

Capitaine REMORDS, 121^e R. I., Montluçon.

Capitaine RIVAUD, direction de l'Infanterie au Ministère de la Guerre.

Lieutenant SARTIN, 121^e R. I., Montluçon.

TIXIER Marcel, 88, av. Philippe-Auguste, Paris (2^e).

TRISTANT, 35, avenue du Petit-Parc, à Vincennes.

ROMANE, 49, rue de Lévis, Paris (17^e).

GOURSONNET, instituteur à Saint-Amand-Roche-Savine (P.-de-D.).

NIGOND, instituteur, Collège Musulman, à Fez (Maroc).

Avis Important

Nous prions les camarades d'user de toute leur influence auprès de ceux qu'ils connaissent et qui ne figurent pas sur cette liste, pour qu'ils se joignent à nous. (Ils sont nombreux).

PÉLÉRINAGE AU FRONT

Dans sa réunion du 31 mai, le Bureau avait décidé l'organisation d'un pèlerinage au front.

L'itinéraire Compiègne, Mont-Renaut, Machemont, Thiescourt, Noyon, Carlepont, Tracy-le-Mont, Compiègne avait été retenu. Les prix élevés qui nous ont été demandés par des compagnies d'auto-cars ont fait échouer notre tentative. Elle va être reprise, mais d'ores et déjà nous prions les camarades qui seraient désireux d'accomplir un tel voyage de se faire connaître.

En outre, nous recevrons avec plaisir tous renseignements qui pourraient être utiles pour mener à bien l'organisation de ce pèlerinage.

COTISATIONS

Les cotisations (12 fr. par an) sont reçues :

Soit à la Permanence, tous les jours :

Soit adressées, en mandats-cartes, à M. TOURRET, Trésorier, 27, avenue Gambetta, 27, Paris (20^e).

Convocations

La prochaine assemblée générale aura lieu le samedi 8 juillet, à 21 heures, au siège social, 8, rue Greneta.

Restaurant MICHARD

8, Rue Greneta, 8

PARIS 3^e

Cuisine Soignée

prix très modérés



HEURS & MALHEURS

Nous apprenons le mariage de BARDET Joseph, ancien maréchal des logis au 3^e Bataillon.

Le D^r BELLET est heureux de faire part de la naissance d'une petite-fille.

Nous avons le regret d'annoncer la mort de M. AL-BISSON, père de notre sympathique Président.

Nous avons le regret d'annoncer la mort de M. BENAT, père de notre camarade Jules BENAT.

PERMANENCE

8, Rue Greneta, Paris 3^e - Près le Boulev. Sébastopol

Un registre contenant les demandes et offres d'emplois faites par les Anciens du 121^e est déposé à la Permanence, où il peut être consulté et où les inscriptions sont reçues tous les jours.

Nous prions instamment nos adhérents de communiquer à la Permanence tous les renseignements utiles pouvant faciliter le placement éventuel des camarades et favoriser les relations commerciales entre les membres de l'Amicale.

Les résultats obtenus dans ces deux ordres d'idée sont déjà plus nettement satisfaisants. Nous pourrions citer le nom des nombreux camarades qui, grâce à l'Amicale, ont pu améliorer leur situation ; d'autres, qui, pour les mêmes raisons, ont vu grandir et prospérer leur entreprise commerciale.

Il ne tient qu'à vous de développer encore ces bienfaits.

Les camarades de province de passage à Paris ou venant pour y demeurer ne manqueront pas de se

Bulletin d'Adhésion

Nom

Prénoms

Profession

Adresse complète

rendre à la Permanence, où ils trouveront les adresses de leurs amis du régiment et où des indications leur seront fournies pour faciliter leur séjour ou leur installation dans la capitale.

Métro : Réaumur-Sébastopol.

Autobus et Tramways :

Stat. carrefour rue Turbigo et Réaumur-Sébastopol

HISTORIQUE DU RÉGIMENT

Les crédits alloués ont été insuffisants pour permettre l'envoi de l'Histoire à tous les anciens du Régiment.

Les camarades qui désirent le recevoir peuvent le demander à la librairie Berger-Levrault, 5, rue des Beaux-Arts, Paris (6).

BULLETIN

Les camarades qui n'auraient pas reçu les Bulletins 1 et 2 peuvent les demander au Siège social.

JUDET Louis	(321)	EMERY Henri	(121)	BEGON Marius	(121)
FOURT François	(321)	BOIGE Jean	(321)	GLAIZE	(121)
DE PICHARD Anatole	(121)	DAVID	(121)	TERRASSON Pierre	(121)
FOURNET Jean	(121)	SABATIER Louis	(121)	GILBERT Marc	(121)
DÉPÉCHER Michel	(121)	ROBIN Octave	(121)	ROBERT Prosper	(321)
LACOMBE Henri	(121)	DEFOUILHOUS A.	(121)	PRIAM Gabriel	(321)
BRANDELY J.-B.	(121)	BRUN Eugène	(321)	BUNDT Marius	(121)
BOIVIN Marcel	(121)	REUGE	(121)	GALLAND	(321)
FAUCHER Alexis	(121)	SAINT-JOANNIS Jean	(121)	POINAS Marcel	(321)
COULANGHEON Maurice	(121)	CHABRILLAT Antonin	(121)	GRENET Baptiste	(121)
LACOSTE Ferdinand	(121)	LACROIX GABRIEL	(121)	HUBERT	(121)
LACHAIZE Louis	(321)	GALTIER Louis	(121)	COURSON J.	(121)
CARRÉ Armand	(321)	PONTET Jean	(121)	BELLET (D ^r)	(121)
CHADES J.-B.	(121)	LEPÉE Gaston	(121)	FLOUVAT Louis	(121)
BRUN Moïse	(121)	SAVY Edouard	(98)	COURTES Antoine	(321)
DELRIEU Louis	(121)	CADET J.-B.	(321)	DAVIGNON	(321)
PRÉCLOUX Joseph	(121)	VAZEILLE Antoine	(121)	RIVIÈRE Pierre	(121)
LAROCHE Arthur	(98)	MASTON Léon	(121)	DESBOUIS Gustave	(121)
BRANDELY François	(121)	MEUNIER Maurice	(121)	SAUTERAUD Louis	(121)
		BONNENFANT	(121)		

Nous prions nos camarades de bien vouloir nous pardonner le retard apporté à la publication du présent Bulletin. - Nous comptons sur l'indulgence de tous, qui travaillent et qui savent combien les obligations professionnelles laissent peu de loisirs.

LE BUREAU.

Imp HILAIRE, 75, rue des Gravilliers, Paris

Le Gérant : MICHARD

L'AMICALE DE CLERMONT

Nous avons reçu en son temps une fort aimable lettre du Président de l'Amicale des A. C. des 121^e, 321^e R. I. et 98^e R. I. T., à Clermont-Ferrand, nous faisant part de son programme, tout semblable au notre, et nous communiquant la liste de ses membres.

Nous sommes heureux de publier cette liste ; nous ne demandons qu'à entretenir avec l'Amicale de Clermont les meilleures relations de camaraderie et serons heureux de mettre à leur service l'organe de notre Bulletin.

Siège Social :

Hôtel-Restaurant des Gourmets, rue du Théâtre, 9

Président d'Honneur : M. LAZERAT (121)

Président : M. VEZE (321)

Vice-Présidents : M. MEYRONNE Michel (121)

M. BRANDELY (Antoine) (121)

Secrétaire : M. BALUELLE Auguste (121)

Secrétaire adjoint : M. DROUILHET Pierre (121)

Trésorier : M. MARCHAND J.-B. (121-321)

Vice-Trésorier : M. COCHE Alexis (121)

2^{me} Année

N° 4

Janvier 1923

BULLETIN DES ANCIENS DU 121^e D'INFANTERIE

Administration et Rédaction : 8, rue Grenéta, PARIS (III^e)

Banquet Annuel

Le 10 Février 1923

dans les Salons du Restaurant GILLET

(à la Porte Maillot)

Ou en sommes-nous ?

L'Amicale et son bulletin entrent dans leur deuxième année d'existence. Il n'apparaîtra sans doute pas superflu, après avoir rappelé le but auquel nous les destinions, d'examiner d'abord le chemin parcouru et enfin les voies sur lesquelles nous nous engageons.

Nous écrivions, dans notre premier numéro — simple commentaire des termes volontairement concis des statuts — que nous nous propositions d'abord de raffermir ou de rétablir (selon les cas) les sentiments de sympathie qui nous unissaient au front, puis de mettre en œuvre cette camaraderie renouée pour la faire servir à notre succès dans la vie sociale.

Nous voulions permettre à de bons amis d'autrefois, d'abord, de se retrouver, puis de cultiver, dans notre sein, cette amitié tirée de la somnolence, pour l'entraide et le soutien mutuel. En gros, un but moral, un but social.

La plupart de ceux qui liront ces lignes ne manqueront pas de se rappeler les physionomies aimées ou simplement sympathiques dont ils laissaient peu à peu, depuis leur démobilisation, par la force des nécessités de l'existence, s'effacer lentement les traits et qu'ils ont vu réapparaître dans toute leur netteté, grâce à notre organisme.

Qui donc a oublié nos premières réunions, les cris de surprise de chacun retrouvant une figure familière, un peu délaissée, et qui désormais fera partie du cadre de notre vie courante ?

Faut-il rappeler le succès triomphal du banquet et du bal du 1^{er} avril ? Ce soir-là, vraiment, ce qu'il y avait de meilleur dans l'atmosphère du front flotta dans ce coin de Paris. Je veux parler d'une franche et loyale camaraderie.

Les résultats de notre entraide n'ont pas été moins brillants. Un certain nombre de nos camarades doivent aux relations, qu'ils ont renouées au sein de l'Amicale, leur situation actuelle. D'autres ont vu, de même, prospérer leur entreprise ou s'améliorer leur sort.

Il serait trop délicat de citer des noms, mais la propagande que nous feront les bénéficiaires de notre œuvre, réparera certainement les dommages de notre silence.

Nous ne pensons pas qu'il soit un membre qui n'ait tiré quelque profit moral ou matériel de l'Amicale. Après un résultat si complet, que nous reste-t-il à faire ? Continuer évidemment, mais en intensifiant notre action, puis en la faisant déborder sur un domaine plus vaste.

Cette année notre banquet doit avoir plus d'éclat encore que l'an dernier. Nous y seront plus nombreux. Les camarades de province n'hésiteront pas à entreprendre le voyage qu'il est facile de faire servir en même temps aux besoins de sa profession.

La cérémonie de l'Arc de Triomphe, qui précèdera notre fête, sera importante par le nombre et le recueillement. Il faut que nos fleurs, jetées sur la sublime tombe, non seulement marquent la ferveur de notre souvenir, mais encore symbolisent, devant la mort qui cimentera notre amitié, notre volonté d'union.

Nous avons l'impression que nous pourrions être un plus grand nombre de membres. Beaucoup ne viennent pas à nous que nous ignorons et qui nous ignorent, mais que cependant quelqu'un de nous connaît.

C'est en somme par une propagande *individuelle* dans toutes nos relations personnelles que nous ferons grossir notre Société.

Que chacun se demande combien d'adhérents il nous a amenés, et combien il pourrait nous en conduire ?

N'oublions pas que le nombre est la force, et que si nous voulons nous soutenir et nous entraider efficacement, nous devons faire figure de groupement bien constitué et puissant ; n'oublions pas non plus que pour ce but, le concours de tous nous est précieux, à quelque catégorie sociale qu'ils appartiennent, pourvu que ce soient de véritables camarades, animés de notre esprit.

Etendons-nous dans la société et dans l'espace.

Il faut que la province soit avec Paris. Il serait désirable que, dans chaque centre important — Clermont a déjà donné l'exemple — des groupes des anciens de notre régiment se constituent qui auraient toute leur autonomie, avec qui nous entretiendrions des rapports suivis dont il résulterait des services réciproques inestimables.

D'ailleurs nous ne pouvons pas nous borner à des relations avec les anciens du 121^e, nos voisins de tous les instants sur le front, qui avaient alors toute notre sympathie ; les anciens du 139^e, 92^e, 105^e, 16^e d'artillerie et du 321^e, avec qui nous avons un passé de guerre commun, et aussi souvent une communauté d'origine, pourraient entretenir avec nous des relations amicales des plus profitables.

Il existe chez eux des groupements avec qui nous entrerons en liaison d'une façon intime.

Pour favoriser les échanges de services, il sera nécessaire, quand notre effort de recrutement aura porté ses fruits, de bien situer nos adhérents au point de vue social. Qui sommes-nous dans la vie civile ? A qui convient-il de s'adresser de préférence, dans telle circonstance difficile de la vie ? Auprès de quel camarade trouverons-nous un conseil avisé, une aide probable ?

Notre bulletin, ou même un annuaire nous guideront dans cette recherche.

Réaliser notre programme au double aspect moral et social sera le soin constant du bureau, au sein duquel les deux commissions, dont il est parlé plus loin, étudieront et organiseront le travail.

Nous nous donnerons de tout cœur à notre tâche, que nous mènerons à bien, sans aucun doute, grâce à la bonne volonté de tous.

LE BUREAU.

Réunion du 10 février 1923

La réunion annuelle organisée par l'Association avait été primitivement fixée au samedi 3 février 1923, nos amis du 139^e ayant déjà retenu ce jour pour leur fête annuelle, et plusieurs d'entre eux ayant manifesté le désir de se joindre à nous, nous avons pensé qu'il serait de bonne camaraderie de reporter notre réunion au samedi suivant 10 février. En voici le programme :

I. — à 19 h. 30, Visite à la Tombe du Soldat Inconnu.

Il a paru convenable de donner la première place à cette manifestation du souvenir. L'heure choisie pourra sembler tardive : c'est à dessein cependant qu'on s'y est arrêté, pour supprimer l'obstacle que représentent, pour la plupart d'entre nous, les obligations professionnelles.

Le Bureau a pris l'engagement de se rendre à l'Arc de Triomphe au nom de tous. Mais il espère que, comme le 24 avril dernier, de nombreux camarades l'accompagneront.

Anciens du 121^e ! Ne pensez-vous pas qu'il est nécessaire et juste — quand on jouit de la vie — de se pencher parfois sur cette tombe, la plus grande de toutes ?

Venez donc, et faisons bloc en cette occasion — comme autrefois.

Nota. — Rendez-vous à 19 h. 25 à l'angle des avenues des Champs-Élysées et de Friedland.

Des corbeilles auront été préparées où les sociétaires pourront puiser pour fleurir, à leur passage, la dalle glorieuse.

II. — à 20 h. 1/4, Banquet.

Au restaurant Gillet, à la Porte-Maillot.

Prix de la carte d'entrée : 22 francs.

Les cartes pourront être prises, ou retenues par correspondance, au siège social, 8, rue Greneta.

Dernier délai d'inscription : 6 février.

Renseignements. — Le restaurant Gillet est situé si près de la porte Maillot (immédiatement après la sortie, à gauche, en face de Luna-Park), qu'il y a intérêt, pour les sociétaires arrivant en taxi, à ne pas franchir la barrière avec leur véhicule.

Métro : porte Maillot.

Autobus, toute la nuit.

III. — à 22 h. 30, BAL.

Dans les salons du restaurant Gillet.

Les camarades que la danse ne tente pas auront à leur disposition — pour s'y réfugier — plusieurs pièces à proximité de la salle de bal.

Des cartes d'invitation gratuites seront délivrées à tout sociétaire, sur sa demande, soit au siège social, soit à l'entrée du bal.

Notre deuxième fête doit avoir plus d'éclat encore que la première. Aussi insistons-nous pour que chacun fasse un effort en ce sens. Que les résolus décident les hésitants ! L'occasion s'offre de revoir les anciens compagnons, bien disséminés maintenant : que chacun la saisisse !

Nouveaux Adhérents

Capitaine ALEYRANGUES, 20^e Tirailleur.

BARRET, à Monistral-sur-Loire, Loire.

BRETON, 62, Alderney-Street, Londres.

BLANC, 65, rue Julien Lacroix, Paris.

BOUCHONNES, 12, rue Brantôme, Paris.

LUTRAT, épicier à Cusset, Allier.

DES-LIGNERIES, maire de Bressolles, Allier.

MANGERET, 12, rue Brantôme, Paris. Typographe.

POTHIÉ, ingénieur civil des mines à Condé-sur-Escaut, Nord.

PASTRE, professeur, 5, r. des Huissiers, Neuilly-sur-Seine.

PAUFIQUE, 97, rue de la Tombe-Issoire, Paris.

POMMIER, Monceau-Vindécy par Marcigny, Saône-et-Loire.

RICARD, secrétaire à la mairie de Cusset, Allier.

VERCASSON, 72, cours de Vincennes, Paris.

Assemblée Générale du 12 Octobre 1922

Notre dernière assemblée générale, présidée par le camarade Des-Lignerles, Maire de Bressolles, (ancien sergent observateur au 2^{me} Bataillon.) a procédé aux modifications des Art. 4 et 5 des statuts, et au renouvellement du Bureau pour 1923.

STATUTS

Note rectificative à l'article 5 :

Art. 5. — Les membres de l'Amicale sont tenus de verser une cotisation fixée à 6 francs par an pour ceux habitant le département de la Seine et à 4 francs pour les autres. Cette cotisation est payable d'avance.

MEMBRES DU BUREAU

PRÉSIDENT	TRÉSORIER
Gabriel ALBISSON, <i>Négociant.</i>	Emile TOURET, <i>Vendeur au Bon Marché. Trésorier-adjoint.</i>
VICE-PRÉSIDENTS	DESSOLIES, <i>Secrétaire au Métro.</i>
Henri PELLERIN, <i>Rédacteur à l'Assistance Publique ; Léon RIMBERT, Secrétaire général aux Automobiles Delage.</i>	
SECRÉTAIRE	MEMBRES
Abel MICHARD, <i>Restaurateur. Secrétaire-adjoint.</i>	BÉNAT, <i>Directeur épicerie Potin à Asnières.</i>
Henry SAUVANON, <i>Service des achats, Établissement Porcher.</i>	DES-LIGNERIES, <i>Maire de Bressolles (Allier).</i>
	GOMICHOIN, <i>Fabriqueur de chaussures.</i>
	LABRE, <i>Vendeur maison Esders.</i>
	PASTRE, <i>Professeur.</i>
	RENON, <i>Exportateur.</i>

COMMISSIONS

Le bureau réuni le 17 Novembre a nommé :

1^o Une commission des fêtes composée de :
PELLERIN - RENON - PICHOUIR

2^o Une commission d'entre-aide composée de :
RIMBERT - GOMICHOIN - PASTRE - BÉNAT

3^o Une commission de Rédaction du Bulletin composée de :
PELLERIN - PASTRE - MICHARD

Heurs et Malheurs

Nous apprenons le mariage de Barret Pierre, ancien téléphoniste.

Jehanin, un ancien de la 9^e, est heureux de faire part de la naissance de sa fille Gisèle.

Chabœuf, ancien sergent observateur au 1^{er} bataillon, est heureux de faire part de la naissance de son fils Pierre.

Nous apprenons les fiançailles de Peria.

Buissonnière, ancien infirmier au 3^e bataillon, est maintenant propriétaire de l'hôtel de Liège, à Nice.

Nous apprenons que M. le Ministre du Travail a décerné la mention honorable de la mutualité à notre camarade Dessoliès, ancien sergent-major à la 3^e mitraille.

CONVOICATIONS

La prochaine Assemblée Générale aura lieu le **jeudi 25 Janvier** à 20 h. 45, au siège: 8, Rue Grenéta.

PERMANENCE

8, Rue Grenéta, PARIS (3^e) - Près le Boulevard Sébastopol

Un registre contenant les demandes et offres d'emplois faites par les Anciens du 121^e est déposé à la Permanence où il peut être consulté et où les inscriptions sont reçues tous les jours.

Nous prions instamment nos adhérents de communiquer à la Permanence tous les renseignements utiles pouvant faciliter le placement éventuel des camarades et favoriser les relations commerciales entre les membres de l'Amicale.

Les camarades de province de passage à Paris ou venus pour y demeurer ne manqueront pas de se rendre à la Permanence où ils trouveront les adresses de leurs amis du régiment et où des indications leur seront fournies pour faciliter leur séjour ou leur installation dans la Capitale.

Métro: RÉAUMUR-SÉBASTOPOL

Autobus et Tramways: Station CARREFOUR RUE TURBIGO et RÉAUMUR-SÉBASTOPOL

COTISATIONS

Les cotisations annuelles réduites par l'assemblée générale à 6 francs pour les sociétaires habitant le département de la Seine, et à 4 francs pour les autres, sont reçues dès maintenant tous les jours (*sauf le Dimanche*) à la permanence, 8 rue Grenéta, ou adressées en mandat carte à Monsieur Turret 27, avenue Gambetta (*N° de compte de chèques postaux de Paris 1^{er} arr^t 44-4-37*) une formule est jointe à chaque bulletin.



Le retard dans la publication du présent Bulletin, est imputable à l'Imprimeur.

Imprimerie HILAIRE, 75, Rue des Gravilliers, PARIS - 3^e

Le Gérant: MICARD.

Bulletin

DES

ANCIENS DU 121^e D'INFANTERIE

Administration et Rédaction: 8 rue Grenéta, PARIS (III^e)

Fête annuelle du 10 Mars 1923.

I^o Le Pèlerinage à l'Arc de Triomphe.

Fidèle au rendez-vous, une cinquantaine de Membres de l'AMICALE étaient rassemblés à 7 h. 30 à l'angle des Avenues Hoche & Friedland. Ce nombre eût été plus imposant encore si les obligations de leur métier n'avaient empêché quelques uns de nos Camarades d'être libres avant l'heure du banquet.

Un discret service d'ordre arrête la circulation des voitures vers 7 h. 45, et notre groupe, formé de tous les éléments de l'Ancien Régiment, se dirige vers la TOMBE DU SOLDAT INCONNU, qui disparaît aussitôt sous nos poignées de fleurs. Alors, pour quelques instants, chacun s'absorbe dans un pieux recueillement que ne peut troubler la rumeur qui monte de la Ville.

II^o Le Banquet.

Ce nous est une joie de constater que le vœu que nous formions l'an dernier à la suite de notre première réunion, a été pleinement réalisé.

Le Banquet de cette année a connu un succès dont pourraient s'étonner des Organisateurs moins ambitieux. Tout contribua à son éclat, le cadre et l'entrain des convives.

Le Restaurant GILLET est situé de l'autre côté des Barrières à la porte Maillot, c'est-à-dire un peu loin du Centre. Mais, reconnaissons que l'on ne saurait regretter d'avoir à s'y rendre, car il occupe à l'orée du Bois, une situation unique.

Dès l'entrée dans le hall, les vieux Camarades s'abordent dans un concert d'exclamations joyeuses. Mais, comme les temps sont changés! Il y a peu d'empressement à gagner la salle du banquet. On se hâtait davantage, autrefois, autour de la « roulante »... et cependant, le décor est plus engageant. Dans une salle immense sous des lustres ruisselants de lumière, se reflétant à l'infini dans une profusion de glaces, sont dressées plusieurs tables abondamment garnies de fleurs. Quant au menu, qu'on en juge.

MENU

Crème de Volailles
Suprême de Barbue Gillet
Filet de Bœuf Pompadour
Haricots verts au velouté
Poulardes du Mans
Salade
Bombe Glacée
Fruits - Biscuits

VINS

Mâcon - Chablis
Champagne
Café - Cognac

Nous sommes 110 Convives, pas tous à vrai dire, des Anciens du Régiment. Beaucoup sont venus avec leur famille et leurs amis. Aussi bien l'Assemblée présente-t-elle un aspect d'une aimable diversité où l'élément féminin met sa grâce et son élégance.

Au centre de la grande table, le Colonel BOURG préside avec sa bonhomie coutumière. Il est venu, comme l'an dernier, tout exprès de MONTLUÇON. Il ne cache pas sa joie d'être au milieu de ses Anciens Poilus et ceux-ci ne lui ménagent pas les marques de leur fidèle attachement. A sa gauche, avait pris place le sympathique Camarade ROLLAND, Président de l'Amicale du 139^e, dont la présence est un gage de l'amitié qui unissait nos deux Régiments.

Aux tables d'aile, nous remarquons le Colonel BARANGER, le Contrôleur d'Armée de La POMELIE, le Commandant BESSE, les Capitaines RIVAUD, GUIGARD, CONNE, et plus loin, le Chef de bataillon de Chasseurs à Pieds FLORENTIN, venu de Neuf-Brisach.

De Province, sont également présents cette année ; PERREZ, PETTELÉ, PERIA, POTHIER.

Malgré l'excellence du repas, auquel un bon appétit général permet de faire honneur, les conversations gardent un ton animé et joyeux. — Au dessert, ALBISSON prend la parole. Il constate la parfaite harmonie de cette réunion, composée cependant des éléments les plus divers par leur origine, leur situation, leurs aspirations politiques, religieuses. Il fait remarquer la puissance de nos liens de camaraderie qui nous attachent aux Morts et aux Vivants. « Aux Morts pour les Honorer, Aux Vivants pour les Servir ». Il rappelle que le but de l'Amicale n'est pas purement sentimental. Il nous invite à l'entraide, au soutien mutuel dans toutes les classes, toutes les professions sociales à Paris et en Province, dans le 121^{ème} et dans ses plus proches voisins du Front. Il salue ensuite le Colonel BOURG, à qui revient le mérite d'avoir formé un Régiment dont les Anciens Membres ont conservé de tels sentiments. Il excuse le Colonel TRABUCCO dont l'action fut si efficace dans le même sens. Il remercie les personnalités présentes qui ont quitté depuis déjà longtemps le 121^{ème} et sont cependant restées fidèles à son Souvenir. Il fait ensuite un appel chaleureux en faveur de la propagande. Chacun doit s'attacher à entraîner des adhésions nouvelles et dans ce but diffuser le numéro du bulletin que l'on vient de distribuer à l'entrée et qui a été spécialement édité dans cette intention.

Le Colonel BOURG parle à son tour, et, bien que se défendant de faire un discours, il sait en quelques mots heureux, féliciter l'AMICALE du succès de cette fête et lui souhaiter une vie durable et agissante. Il nous donne enfin rendez-vous pour l'année prochaine ; un triple ban est battu en son honneur.

Sur un dernier coup de « gnole », la séance est levée.

III^o / Le Bal.

Les Salons avoisinants étaient déjà garnis depuis une demi-heure d'une foule impatiente attendant le commencement du Bal.

Aussi bien, dès que l'orchestre est en place, la salle est envahie. Cet orchestre, qui conduira la danse, avec brio, pendant toute la nuit, comprend notamment, un "JAZZ" d'un exotisme bien parisien.

L'entrain reste très vif pendant toute la nuit et la salle conserve continuellement une tenue et une correction que plus d'un salon mondain pourrait, dit-on, nous envier.

Quelques "POILUS" impénitents, insensibles au plaisir du Fox-Trott, du Tango et même de la Bourrée, restent groupés dans le Hall du rez-de-chaussée, autour de vieilles bouteilles. Fort dignement, le Camarade PASTRE préside. Vers 2 heures du matin, on distribue les accessoires de cotillon, qui redoublent l'entrain des Danseurs. — Nous pourrions citer quelques coiffures bien réussies...

Le jour nous a chassés...

Nous sommes sûrs d'exprimer l'opinion unanime en affirmant qu'il est difficile d'obtenir un succès plus complet. Les absents eurent bien tort... Aussi, les Camarades qui ont assisté à cette fête, nous ont-ils tous promis d'être des nôtres l'année prochaine. Une telle promesse ne peut qu'engager les réfractaires à ne pas rester sourds à notre appel.

Convocation

La prochaine Assemblée Générale aura lieu le JEUDI 24 MAI, à 20 H. 30, au Siège, 8, RUE GRENETA.

Visite aux Champs de Bataille

D'accord avec les ANCIENS DU 139^e, nous organiserons dans le courant de l'été un Pèlerinage à Verdun, en chemin de fer et auto-cars. Nous donnerons tous les détails sur un prochain bulletin, mais d'ores et déjà, nous prions les camarades désireux d'y prendre part de vouloir bien se faire inscrire.

Heurs et Malheurs

CONFESSON est heureux de faire part de la naissance de sa fille Annette.

RIMBERT est heureux de faire part de la naissance de sa fille.

SUZE nous prie d'annoncer qu'il est établi

VINS-HOTEL, 49, rue des Blancs Manteaux

Nouveaux Adhérents

AGNESETTA, 91, rue Truffaut, Paris.

BLANCHON, 12, rue Monge, Paris.

BOUCAT, 77, boul. Circulaire, Gennevilliers (Seine).

Capitaine CONNE, E. M. I. D. 26, Clermont-Ferrand.

DAGNAUD, instituteur, Verrières par Segonzac (Char.).

DE LA POMÉLIE, contrôleur de l'armée, 11, rue des St-Pères, Paris.

DUTOIR, 34, Rue Dauphine, Paris.

GRANDPRÉ, 82, rue Amelot, Paris.

Capitaine GUIGARD, 121^e R. I., Montluçon.

ISSARTEL, 26, avenue de Bel-Air, Paris.

LAIROT, 141, boulevard Montparnasse, Paris.

LEGAY, notaire, Berlaumont (Nord).

SUZE, 49, rue des Blancs-Manteaux, Paris.

Docteur VIALLET, médecin-divisionnaire, 11^e division, secteur-postal 2.

Bulletin de Propagande

Nous joignons un exemplaire du Bulletin de Propagande qui a été distribué au banquet.

Nous prions le camarade qui le reçoit, de vouloir bien l'envoyer, de sa part, à celui qu'il connaît et qui n'est pas encore avec nous.

COTISATIONS

Nous rappelons que les cotisations ont été réduites pour 1923, à 6 francs pour les Sociétaires habitant le département de la Seine et 4 francs pour les autres. Elles sont reçues par M. Tourret, 27, Avenue Gambetta, Paris (20^e). Compte-Chèque-Postal-Paris N° c-444-37.



BULLETIN DES ANCIENS DU 121^e D'INFANTERIE

Administration et Rédaction : 8, Rue Greneta, PARIS (3^e)

La 3^e Fête Annuelle

Il est déjà bien tard, pour parler encore d'elle ! Pour ceux qui y ont assisté, ce pâle reflet de la réalité qu'est une narration forcément incomplète ne peut, tout au plus, que raviver de bons souvenirs, non pas les faire meilleurs. Aussi, n'est-ce pas à eux qu'est destiné ce Bulletin, mais plutôt à vous tous, amis lointains ou proches, que la maladie ou les mille empêchements dont se hérissent la vie ont mis dans l'impossibilité de nous rejoindre.

Votre absence a été déplorée, croyez-le bien, car, dans l'atmosphère bienveillante que dégage ordinairement une réunion de ce genre, personne ne vous a fait l'injure de supposer qu'il pouvait y avoir, de votre part, oubli, négligence ou paresse.

Notre bien vif désir, notre meilleur souhait sont que l'an prochain, vous soit plus favorable.

Vigile de la Flamme

Ainsi que le laissait prévoir le dernier Bulletin, l'A. C. 121^e a été désignée comme « Vigile de la Flamme » le 2 février dernier. C'était, il faut le dire, une faveur, sinon un passe-droit, que notre dévoué Président — (qu'il nous pardonne cette révélation !) — a littéralement arrachée au Comité d'organisation, à force de démarches et de persévérante obstination. Ajoutons qu'il avait eu l'excellente idée de s'adresser directement à notre grand camarade Péricard, dont l'obligeance et l'amabilité sont, comme le nom, légendaires.

Aussi, nous est-il permis d'émettre le regret que les Sociétaires ne soient pas venus plus nombreux au rendez-vous. On nous objectera — c'était prévu — l'inconfort de l'heure fixée, cent autres bonnes raisons. Tout de même, vieux camarades, descendez un peu en vous-mêmes et, après cet examen de conscience, demandez-vous bien franchement si les obstacles surgis devant vous, à cette occasion, étaient insurmontables.

Quoi qu'il en soit, le groupe qui se serrait autour d'Albisson faisait encore figure, puisque pendant sa traversée de la place de l'Etoile, autobus, tramways et véhicules de toute sorte ont interrompu devant lui leur course enfiévrée. Aussi bien, n'est-ce pas de nombre plus ou moins grand qu'il s'agit ici. Ce n'est pas devant des personnes qu'on s'arrête, mais devant tout ce que représente ces personnes quand elles montent vers la Tombe pour se souvenir et se recueillir.

N'attendez pas de nous une description de la cérémonie. Elle est d'une simplicité tellement émouvante, que les mots ne l'expriment pas. Déposer des fleurs sur une dalle, méditer quelques instants, cela ne se raconte pas. Et cela ne vaut que par ce qu'on y met, soi-même, de son âme et de son cœur.

Il nous a été agréable de constater que des Sociétaires, à qui leurs obligations ne permettaient pas d'assister au Banquet, ont eu la bonne pensée de se rendre à l'Arc de Triomphe. Ainsi le R. P. Brottier, à la barbe Baranger, ainsi Maillet... d'autres encore qui ne nous en voudront pas de ne pas les citer, et que nous remercions bien sincèrement.

Le Banquet

Nous voici chez Gillet ! Au pied de l'escalier qui conduit à la salle à manger, un camarade se lamente : « J'ai été à moitié étouffé dans le métro en venant, explique-t-il, mais il me semble bien qu'ici, je vais l'être tout à fait. » Il n'y a que très peu d'exagération dans cette constatation. C'est un vrai travail que se frayer un passage dans la foule joyeuse, où les groupes se font et se défont sans cesse, créant ainsi un perpétuel remous.

En haut, région plus calme. Des conversations se sont engagées. En attendant le dîner. Le contrôleur d'armée de la Pomélie devise avec le Commandant Krempf. Vinot raconte des histoires, sans doute extrêmement sérieuses, au capitaine Conne, qui rigole doucement. Fau et sa souriante compagne sont accaparés par Pérez et Périat, cependant qu'Albisson s'entretient avec Rolland, le très aimable et très sympathique Président de l'Amicale du 139^e. Le docteur et Mme Bellet passent, accompagnés du Commandant Besse. Moeneclay, qui arrive de Düsseldorf, bavarde avec Renoncial. Plus loin, très entouré, l'adjudant Tamen, retour du Maroc, la poitrine lourde de décorations et fort crâne sous son nouvel uniforme de chasseur du 4^e Bataillon, narre les affaires auxquelles il a assisté et où il a failli, une fois de plus, laisser sa peau. De son côté, Clair échange des confidences avec Rimbart et Sauvanon. Quant à Chabouf, il rit tout seul de sa dernière galéjade, ou de la prochaine. Voici Mme Dessoliès et son mari ; Voici Pichoir, un Pichoir qui rayonne et guide tendrement la délicieuse raison qu'il

a de rayonner, et Laussert, Laussert l'accapareur, conduisant un essaim, innombrable et charmant, de femmes dont on ne sait quelle est la plus gracieuse. Michard est un privilégié du même genre. Renon regarde, et plane. Qui encore ?... on oublie forcément des noms. Songez qu'il y a là plus de cent personnes « sans compter les femmes et les petits enfants ».

Les dames sont nombreuses, et c'est heureux. Mes chers amis, vos... figures d'anciens poilus sont bien agréables à regarder. Mais convenez qu'un dîner sans jolies robes, sans épaules nues, sans poudre de riz, sans rires plus doux que les vôtres, paraîtrait sans saveur.

Peu à peu cependant, grâce aux efforts combinés de Labre, diplomate aimable et avisé, de Saby, discret et consciencieux, de Labas, qui se dévoue sans en avoir l'air, de Le Goff, (pourquoi joue-t-il au philosophe désabusé ?), de Lépine, l'homme qui rit, et de Lecendreau, si grave, les tables se sont garnies. Et tout aussitôt, la réunion prend ce ton d'intimité et de cordialité qui indique des gens contents d'être ensemble. De quelque côté qu'on regarde, ce ne sont que visages épanouis et tout animés de la joie de vivre. En attendant le potage, long à venir, on examine le menu qui rompt quelque peu avec la tradition et dont nous vous donnons ici une reproduction.

III^e BANQUET ANNUEL DES A. C. DU 121^e D'INFANTERIE

2 Février 1924

A LA GUERRE COMME A LA GUERRE !...

Dans la nuit du..... 1915, je ne me souviens plus très bien, mais c'était sûrement avant l'apparition, au Régiment, des cuisines roulantes, la *** Compagnie était arrivée à uerbigny, descendant des premières lignes. Le séjour avait été assez dur cette fois et bien que la matinée fût déjà avancée, les hommes, éreintés, dormaient...

Cependant, l'un d'eux, que les poux - sans compter une crasse épaisse de quinze jours - tourmentaient, s'était extrait de sa litière et explorait les environs, avec le vague espoir de découvrir le récipient idoine qui lui permettrait de laver lui et son linge.

Brusquement, oh joie ! une lessiveuse oubliée dans un coin, s'offrit à ses regards émerveillés. Il s'en empara sur le champ, avec deux grosses pierres, bâtit un foyer et, quelques minutes après, l'eau commençait à tiédir dans l'objet si miraculeusement trouvé.

En attendant qu'elle fût à point, notre homme se dit qu'un petit bain serait, en l'occurrence tout indiqué... le tour du linge viendrait plus tard. Sitôt pensé, sitôt fait. Voilà le gars à poil, puis accroupi dans la lessiveuse, tout absorbé par un auto-savonnage des plus consciencieux.

Il s'attardait à sentir couler sur sa peau la chaude caresse de l'eau et jouissait d'être enfin délivré de l'énervante morsure des poux... Des vociférations furieuses le tirèrent soudain de cette béatitude. En même temps, le cuisot de sa section se dressait devant lui et l'aplatissait littéralement sous une bordée d'injures. « Enfant de cochon ! clama cette homme écumanant de colère, c'est donc toi « qu'as groupé c't'outil ? T'auras la bonté de m' prévenir quand ton « cul s'ra fini d'laver, que j' puisse commencer à faire cuire la « tambouille !... »

H. P.

Cependant des convives arrivent encore, que leur travail a retenus plus tard. Joligar, notamment, opère une entre imposante avec toute sa famille. Il faut faire un effort pour retrouver dans les deux grandes jeunes filles qui marchent à ses côtés les gentilles fillettes d'il y a deux ans. Presque à la fin, survient, tout affairé, Poincaré — pardon ! — Aucouturier, et le repas s'achève comme il a commencé, gaîment.

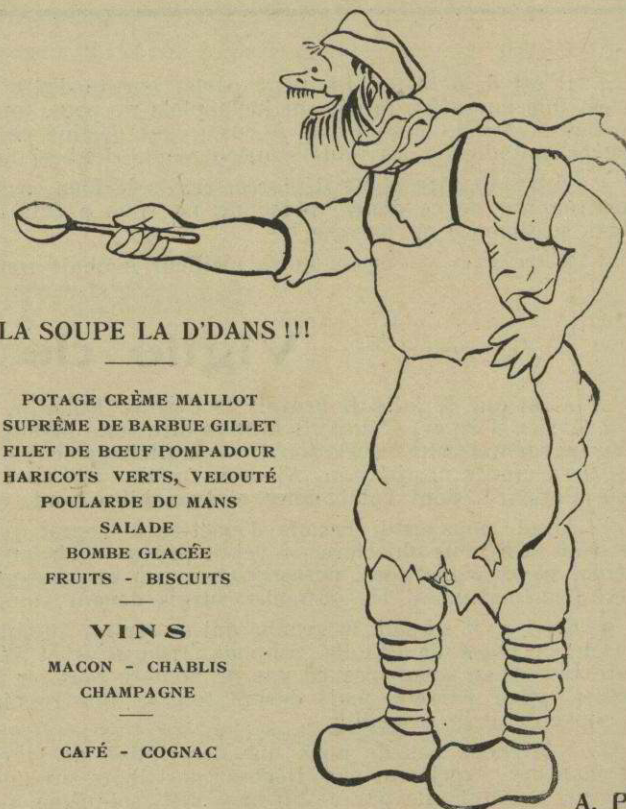
Dans son allocution de clôture, Albisson constate le caractère véritablement familial de cette fête, et s'en réjouit. Il excuse les absents, particulièrement le Colonel Trabucco et le Colonel Bourg. Il forme des souhaits pour le prompt rétablissement du Colonel Bourg et du chef de Bataillon Florentin, que la grippe confine au logis et dont l'absence a été vivement déplorée par l'assemblée tout entière.

En quelques mots émus, il évoque la mémoire du Capitaine Rivaud, qu'une cruelle maladie vient d'emporter en quelques jours et dont la mort est une lourde perte, non seulement pour nous tous qui l'aimions, mais encore pour notre pays qui ne possèdera jamais assez d'hommes de cette valeur.

Pour terminer, il dégage, en larges traits, le sens profond de cette réunion et de toutes les réunions du même genre, lesquelles — mieux que les discours officiels — prouvent chez un peuple accusé de tendances impérialistes par l'univers entier, l'unique désir de vivre chez soi, en paix, et, autant que possible, en joie.

Cette péroraison est saluée d'applaudissements frénétiques.

Quelques instants après, Albisson prend de nouveau la parole pour annoncer la surprise que prévoyait le dernier Bulletin : une tombola fastueuse, dont les gagnants sont immédiatement proclamés, en attendant la distribution des lots, qui aura lieu seulement vers deux heures du matin.



A LA SOUPE LA D'DANS !!!

POTAGE CRÈME MAILLOT
SUPRÊME DE BARBUE GILLET
FILET DE BŒUF POMPADOUR
HARICOTS VERTS, VELOUTÉ
POULARDE DU MANS
SALADE
BOMBE GLACÉE
FRUITS - BISCUITS

VINS

MACON - CHABLIS
CHAMPAGNE

CAFÉ - COGNAC

A. P.

Le Bal

A l'issue du dîner s'ouvrit le bal. Et il est incontestable qu'il y régna dès le début un joyeux entrain. Ceux qui étaient venus là en spectateurs purent s'offrir l'agréable vision des couples légers tourbillonnant aux accords d'une valse ou se balançant mollement au rythme d'un tango, des habits noirs mêlés aux coloris vifs ou tendres des toilettes de femmes.

Le double orchestre, jazz-band et accordéon, était de tout premier ordre et toute la nuit l'on dansa, sur des airs sentimentaux ou endiablés.

Un chansonnier montmartrois descendu de la butte à notre intention, nous fit entendre les plus beaux morceaux de son répertoire.

La reprise du bal, à minuit passé, fut marqué de deux surprises : une distribution d'accessoires de cotillon à la suite de laquelle se déroula une joyeuse farandole et la distribution en grande pompe des lots de la tombola, si ingénieusement organisée par le comité des fêtes.

Le premier lot gratifia Lausser d'une voiturette Citroën et le second dota Confesson d'une magnifi-

que paire de tenailles en acier chromé. Puis, au milieu de l'hilarité générale, Joligar reçut un superbe verre de lampe, Labruno un ample chapeau de jardin et Petitalot un flacon de teinture d'iode.

Mais la joie de l'assistance fut à son comble quand on vit attribuer une paire de bretelles pour enfant à un de nos camarades mesurant 1 m. 99 et un vase de nuit à l'ami Pichouat, nouvellement marié. Clair gagna un balai, Peria, un chou, primé au dernier concours agricole, et Martin un appétissant hareng-saur. Le dernier lot, un litre de rhum offert par notre sympathique trésorier-adjoint Dessollès échut à Jehanin.

La distribution terminée, le bal reprit avec une nouvelle ardeur, cependant qu'on pouvait voir tourner parmi les couples un immense chapeau de paille et s'agiter au bout d'un balai l'infortuné hareng.

On se sépara à regret, aux premières lueurs du jour, emportant de la fête un souvenir charmant et... ému.

P. et C.

COTISATIONS

Les cotisations pour l'année 1924 ont été fixées à 4 francs pour les membres de la province et à 6 francs pour les habitants du département de la Seine.

Elles sont reçues tous les jours (dimanches exceptés) au Siège Social, 8, rue Greneta ; ou bien elles peuvent être envoyées à M. Tourret, 27, avenue Gambetta.

COMPTE CHEQUES POSTAUX PARIS C. 444.37

Nous prions très instamment tous les membres qui n'auraient pas encore envoyé leur cotisations pour la nouvelle année de bien vouloir le faire sans retard. Vous êtes tous certainement très heureux d'avoir par notre Bulletin des nouvelles de la vie de l'Amicale et des camarades qui vous sont chers, mais vous ne pensez pas tous à aller à la poste pour nous envoyer votre chèque postal, où à venir voir le camarade Michard, 8, rue Greneta, qui sera enchanté de votre visite.

Quoiqu'en minimes, ces cotisations sont les seules mais suffisantes ressources de l'Amicale. Mais, avec des frais d'impression et d'envoi de jour en jour plus élevés, nous nous voyons dans l'obligation de ne plus faire le service du Bulletin qu'après versement de la cotisation.

Aussi, chers amis qui êtes en retard, envoyez-nous vite vos abonnements pour ne pas vous priver du plaisir de recevoir des nouvelles de l'A. C. du 121^e R. I.

HEURS & MALHEURS

NAISSANCE

Dans notre dernier Bulletin, nous avons omis d'annoncer la naissance de Mlle Madeleine DURAND, à Saint-Aignan-sur-Cher. Félicitations à notre camarade Jules.

NÉCROLOGIE

Le capitaine Rivaud est mort le 12 janvier à l'hôpital de Vannes, à l'âge de 37 ans.

Avec lui disparaît l'homme qui eût peut-être au Régiment la plus magnifique réputation.

Nous laissons pour retracer sa carrière, la parole au colonel Baranger, dont on lira ci-dessous le discours plein d'émotion.

Les obsèques eurent lieu le 15 janvier à Gennes-sur-Loire, (Maine-et-Loire), au milieu d'une assistance recueillie, y assistaient le Colonel Baranger, le Commandant Besse, Albisson et Renon.

Notre Président, dans une brève allocution, pleine de sincère affection, salua au nom du 121^e la dépouille de notre ami.

Il n'est personne parmi nous qui ne ressente avec une grande tristesse le malheur qui frappe sa veuve, si courageuse, ses deux enfants, héritiers d'un lourd passé d'héroïsme et ses vaillants parents. A tous nous adressons l'hommage de nos sentiments de profonde condoléance.

Discours du Colonel BARANGER

Je dois à ma qualité d'ancien Chef du Capitaine Rivaud, et surtout à l'affection profonde qui m'unissait à lui, le triste privilège de rendre un suprême hommage à sa mémoire et de dire en quelques mots ce que fut sa vie.

« Les grandes douleurs sont muettes », dit un vieil adage. Jamais je n'ai mieux compris qu'aujourd'hui la force de cette vérité. J'ai la gorge si atrocement serrée devant le cercueil de celui qui

tenait une si grande place dans mon esprit et dans mon cœur que je doute de pouvoir accomplir mon devoir jusqu'au bout.

Mon premier contact avec Rivaud remonte à l'année 1913, presque à la veille de la guerre. Il était alors jeune Lieutenant au 121^e Régiment d'Infanterie. Nommé moi-même à ce Régiment, j'eus la bonne fortune de l'avoir sous mes ordres, dans la

Compagnie que j'avais l'honneur de commander.

Sorti de Saint-Cyr dans les premiers rangs de sa promotion, doué d'une grande intelligence, et d'une exquise finesse d'esprit, passionné pour son métier, foncièrement juste et bon envers ses hommes, inspirant confiance à tous, il obtenait, dans son rôle d'instructeur et d'éducateur, les plus remarquables résultats. Nul n'était mieux qualifié que lui pour préparer le cœur et l'esprit de la jeunesse et pour former ces superbes soldats qui devaient faire quelques mois plus tard notre admiration et l'admiration du monde sur les champs de bataille.

Dès que je le vis à l'œuvre, je lui accordai ma complète estime, et j'appréciai à leur juste valeur — c'est-à-dire très haut — ses brillantes qualités militaires. Je ne tardai pas non plus à découvrir en lui d'autres qualités non moins belles : la modestie, la droiture, la bienveillance, un tact délicat, une noblesse de sentiments poussée au suprême degré. Et bientôt, ce n'est plus seulement de l'estime que j'éprouvai pour lui, mais une véritable et profonde amitié, partagée d'ailleurs par tous ceux qui le connaissaient.

En Août 1914, Rivaud est toujours Lieutenant dans ma Compagnie. Il accueille la mobilisation avec son calme habituel et son éternel sourire. Confiant dans la valeur de l'instrument qu'il a forgé, il part avec joie, convaincu que ses efforts du temps de paix trouveront leur récompense dans les heures graves qui s'annoncent. Je me félicite de plus en plus de partir en campagne avec un collaborateur de cette trempe et de cette valeur morale. Il représente un capital inestimable : son passé est pour moi un sûr garant de ce qu'il sera dans l'avenir.

Mais les faits ont dépassé à cet égard toutes mes prévisions. Les Vosges, l'Oise, la Somme, la Belgique, pour ne citer que les rudes affaires où nous avons combattu côte à côte, retentissent de sa vaillance et de son courage.

Il faudrait un livre entier — un Livre d'Or — pour relater ce que fut, sur tous les champs de bataille de la grande guerre, celui que nous accompagnons aujourd'hui, le cœur brisé, à la dernière demeure. Qu'il me suffise de dire ici que le Lieutenant Rivaud (devenu Capitaine dans mon Bataillon dès la fin d'Août) incarnait toutes les vertus guerrières et qu'il fut d'emblée, pour tout le Régiment, la personification même de la bravoure, le symbole de l'héroïsme modeste et discret, la plus belle et la plus noble figure que l'on peut donner en exemple, comme officier et comme soldat.

Ses subordonnés l'adoraient ; il avait sur eux une influence prestigieuse ; ils voyaient en lui presque un surhomme ; ils le suivaient partout d'enthousiasme et aveuglément ; ils sentaient tellement combien son existence leur était chère et était chère au Pays, qu'ils lui auraient fait un rempart de leurs corps pour le protéger.

Ses chefs et ses camarades admiraient en outre sa fine psychologie, la rectitude de son jugement, la lucidité de son esprit, son calme, son sang-froid et son robuste optimisme. Il était de ceux qui ne savaient pas désespérer ; dans les moments de crise, sa seule présence suffisait à ranimer les courages défaillants.

A nul autre que lui ne s'appliquait mieux la parole du grand orateur sacré : « une âme maîtresse du corps qu'elle anime ».

De nombreuses et magnifiques citations ainsi que la Croix de la Légion d'Honneur ne tardèrent pas à consacrer la valeur exceptionnelle de ce beau soldat, égal aux héros de légende.

Cent fois le hideux spectre de la Mort rôda autour de lui. Il ne la craignait point ; on eut dit plutôt qu'il la défiait. Elle faillit cependant l'emporter devant Saint-Quentin, mais il sut en triompher en core, grâce à sa constitution jusque-là apparemment

robuste, et à sa volonté de vivre au moins jusqu'à la Victoire, dont il ne doutait jamais.

La blessure qu'il avait alors reçue était cependant très grave, et il apparaissait désormais qu'il devait être ménagé pour espérer une guérison définitive. Toujours attaché à lui par les liens de la plus solide affection, je le décidai, non sans qu'il éprouvât une cruelle douleur à se séparer des soldats qu'il aimait tant, à venir à mon Etat-Major où je voyais un emploi utile de ses heureuses facultés d'ordre et de méthode et de sa parfaite connaissance de la troupe.

L'armistice le trouva à ce poste, où il avait su se créer une situation de premier plan. Il s'y était physiquement fortifié, et les nombreux amis qui se préoccupaient de sa santé le voyaient désormais sauvé.

Ils se félicitaient de ce qu'une vie si précieuse leur ait été conservée, ait été conservée à sa famille et au Pays.

Quelques semaines plus tard, il me suivait en Pologne. Je voudrais croire qu'il fit ce geste sur tout pour donner un nouvel aliment à son ardent activité, et non pas dans un élan d'attachement pour ma personne. Son séjour dans ce pays, au climat sévère, devait en effet, lui être fatal, et c'est là, sans doute, qu'il contracta les germes du mal qui devait le terrasser en pleine jeunesse. Bien que je n'aie exercé sur lui aucune sorte de pression pour qu'il accomplît ce voyage, il me serait pénible de supposer que je n'ai pas été étranger, même indirectement, à sa décision.

Quoi qu'il en soit, son organisme avait été violemment touché sur le sol polonais, et son existence depuis cette époque fut faite, sans qu'il s'en doutât et sans que personne ne s'en doutât tout d'abord que lui, essentiellement de lutte contre la maladie.

En juillet dernier, des manifestations morbides non équivoques le mirent en face de la terrible réalité ; il dut, la mort dans l'âme, abandonner définitivement ses travaux pour ne songer qu'à se soigner.

Il était malheureusement trop tard !

Telles ont été, en raccourci, les principales étapes de la vie militaire du Capitaine Rivaud, vie si bien remplie malgré sa brièveté.

Sa vie privée pouvait être de même donnée en exemple à tous. Il était le modèle des fils, le modèle des maris, le modèle des pères, comme il avait été le modèle des soldats. Tous ceux qui pénétraient dans son intimité, — et j'étais de ceux-là — ont pu constater la parfaite union du ménage, l'atmosphère de douceur, de joie et de félicité qui régnait dans sa maison.

A l'imitation des héros antiques, il ne pensa, jusqu'à son dernier souffle, qu'à reconforter et consoler les siens. Son unique ambition avait été de leur assurer un bonheur de plus en plus complet et de consacrer à l'éducation de ses chers petits, à qui il était capable de donner de si grandes leçons : c'est à ce point de vue surtout que sa disparition est une catastrophe irréparable.

A ses parents, dont il était l'orgueil et l'espoir, à sa veuve éplorée, dont il était le guide éclairé et tendre, le soutien matériel et moral, j'adresse du fond du cœur mes condoléances émues, et je leur dis qu'ils peuvent, dans leur immense douleur, avoir au moins la consolation de songer que celui qu'ils pleurent est, en dépit des apparences, mort au Champ d'Honneur, qu'il a été aimé et admiré de tous, et que tous conserveront à sa mémoire l'éternelle fidélité du souvenir.

Mon cher Rivaud, ton ancien Chef, ton ami des bons et des mauvais jours, qui connaissait tes belles actions, la sensibilité de ton cœur, la noblesse de ton âme, et qui savait combien tu étais digne de vivre une belle et longue vie dans la douceur de ton foyer à peine reconstitué, ton vieil ami t'adresse

bien tristement le suprême adieu.

Sache que ceux qui te sont chers ne seront pas abandonnés et goûte dans l'au-delà la paix et le repos dus à l'homme sans peur et sans reproche que tu as toujours été.

Discours d'ALBISSON

Mon Capitaine,

Vous venez de recevoir, confondus dans la même piété, les hommages de vos chefs, ceux de vos camarades et de vos amis.

Je viens vous apporter le salut suprême de vos anciens soldats.

La vie civile les a repris d'une façon complète ; peu à peu, la guerre s'efface de leur mémoire ; et pourtant chacun poussera un véritable cri de douleur en apprenant votre disparition.

Le Capitaine Rivaud est mort ! Rivaud ! Quels prestigieux souvenirs ! Comme ce nom résonne aux oreilles des anciens de notre Régiment, dont vous fûtes la plus belle figure !

Si l'on écrivait un jour son histoire, vous y tiendriez la première place, car il n'est pas d'événement important auquel vous n'ayiez été mêlé et où vous n'ayiez joué le principal rôle.

Aussi bien, tous mes camarades évoqueront ce soir, votre haute et mince silhouette de gentilhomme, votre calme, la réflexion de vos gestes et de votre pensée, l'intelligence profonde et résolue de vos décisions, la finesse de votre culture, la bonté de votre commandement, votre froide bravoure et enfin cette

imperturbable assurance dans les moments les plus terribles !

Vos brillantes qualités vous avaient gagné une confiance aveugle ; votre nom était un drapeau. Je ne connais pas d'homme qui ait été autant aimé et admiré.

C'est que, comme on l'a dit tout à l'heure, vous aviez l'âme d'un grand chef et votre métier vous était un sacerdoce.

Hélas ! votre existence semble avoir été marquée du signe de la fatalité. Les succès que vous méritiez ne vous étaient pas venus ; c'est une injustice criante ; et voilà maintenant que la vie, qui vous était restée fidèle, quand vous l'exposiez, sans ménagements, sur tous les champs de bataille, vous trahit en pleine paix, au moment, où votre foyer grandissait ; ce foyer, que par le plus bel acte de foi, vous aviez créé en pleine guerre.

Vous n'avez pas ainsi les simples, mais magnifiques honneurs que nous réservons, sous le canon, à nos chefs tombés dans la bataille. Tous vos poils ne sont pas là, mon Capitaine ; mais je vous dis leur affectueuse et fidèle pensée ; ce soir, ils pleureront ; et là-bas, sur les champs de bataille familiers, de tombe à tombe, passera le nom du Capitaine Rivaud, Héros, parmi les plus purs !

Excursions

Nous avisons nos camarades qu'un projet d'excursion à Guerbigny est à l'étude. Chacun sera heureux de revoir ce coin où nous avons vécu pendant des mois et qui nous rappelle tant de souvenirs. Il a été question d'en fixer la date au 8 juin.

Quelques Histoires

EXAGÉRATION

En 1918, alors qu'il tenait les tranchées dans la région des Kœurs, le ...^e Bataillon possédait un médecin qui était vraiment un bien curieux type d'humanité.

Originaire du Nord, il avait le poil blond des gens de là-bas, leur allure massive et lente, leur flegme ennemi des gestes inutiles. Comme eux, il aimait les repas copieux, largement arrosés, et les longues digestions. Mais le sommeil était encore, je crois, sa plus grande volupté. Il dormait tout le temps, en marchant, en parlant, en mangeant, parfois. Il dormait à cheval. Même, pour se garder des mauvais tours que n'aurait pas manqué de lui jouer sa monture, bête assez facétieuse, il avait imaginé de la faire tenir en bride par un brancardier à l'épreuve. Accroché des deux mains au pommeau de la selle, il défilait ainsi, insensible aux

brocards : il dormait.

Au demeurant, le meilleur fils du monde, et compagnon très sûr.

Il s'éveillait pourtant de cette continuelle léthargie. Qu'un jupon un peu propre passât à portée, ce calme devenait tempête, ce gros garçon placide se muait en faune déchaîné. C'est lui qui, un soir d'hiver dans un village boche, sous le porche d'une grange... mais ça, c'est une autre histoire.

Donc le ...^e Bataillon tenait les tranchées depuis un certain temps déjà. Vint le moment de la relève. L'ordre fixait aux environs de 23 heures la réalisation de l'opération. Chacun avait fait ses préparatifs en conséquence, lorsqu'un nouveau papier avertit le commandant que les unités montantes arriveraient seulement vers deux heures du matin.

Le soir, à la popote, le chef de bataillon commentait la note qu'il venait de recevoir et, s'adressant directement à notre esculape, dont les yeux papillotaient : « Vous avez entendu, toubib ? N'oubliez pas, surtout, de prévenir vos lascars, pour qu'ils n'aillent pas encore f... tout en pagaie ».

« M... ! proféra doucement l'interpellé. Si j'avais su, je ne me serais pas esquiné à dormir toute l'après-midi ».

SOUVENIRS

Alors que le D. D. évoluait dans la région de Saint-Martin-aux-Bois, Royaucourt, etc., une section de la ...^e Compagnie était venue échouer, un jour, en cantonnement, dans la grange dépendant d'une petite maison habitée par une vieille femme.

Le soir de l'arrivée, après la soupe, les hommes s'étaient réunis devant la porte de leur logement et devisaient, en fumant, pour occuper le temps jusqu'au coucher. Ils parlaient de tout un peu, mais surtout de permissions. Chacun disait son impatience de retrouver pour quelques jours le foyer, les figures connues et aimées, les vieilles habitudes depuis longtemps perdues, et exposait son programme, minutieusement préparé pour faire tenir le plus de joie possible dans ce court laps de temps.

Depuis un moment, la vieille rôdait autour d'eux, avec le désir visible de prendre part à la conversation.

Enfin, profitant d'un instant de silence :

« Ah ! moi aussi, dit-elle en secouant la tête, j'allo voir ma famille, dans les temps, en Bel-

gique. J'y resto des quinze jours... Eh bien ! mes bons messieurs, de quinze jours ne n' des-saûlo point, et pas une seule nuit je n' coucho avec le même homme ».

P...

ÇA CH.E PAS...

L'alsacien Willy Fauth - alias Briard - qui fût pendant toute la guerre le fidèle agent de liaison du capitaine Besse, est une des figures les plus connues du 2^e bataillon. Engagé volontaire dès le début de la campagne, il ignorait complètement la langue française à son arrivée au 121^e et, entre parenthèses, il aurait difficilement justifié son surnom officiel de Briard et évité le poteau s'il était tombé au main des boches... Mais grâce à d'éminents professeurs, comme le cuistot Breton de la 6^e il eut vite fait d'apprendre les phrases essentielles et entre autre le « ça ch.e pas » si souvent employé à l'époque.

Or, un beau jour, survint au P.C. du Capitaine Besse le général de brigade. A toutes les questions posées par ce dernier à l'agent de liaison de service, il fut répondu : « « ça ch.e pas » ». La patience du général a des limites. Heureusement pour Willy, le capitaine Besse, qui sortant de l'abri, fournit toutes les explications nécessaires.

Et Fauth aurait pu chanter comme dans les Noces de Jeannette : « En répondant cela, j'avais cru bien faire... » Mais je vous le répète, il ne connaissait pas le français... B...



Bulletin des ANCIENS DU 121^e D'INFANTERIE

Administration et Rédaction : 8, Rue Greneta, PARIS (III^e)

Promenade à la Ferté-Milon le Dimanche 29 Juillet 1923

Réunion Générale du 24 Mai COMPTE-RENDU

1^o - Le Trésorier présente à l'Assemblée la situation financière de l'Amicale. Il est procédé à l'examen des comptes. — Il reste en caisse : **865 fr. 35.**

En raison du nombre insuffisant de Membres présents, il est proposé d'en remettre l'approbation à la prochaine Réunion générale. *Adopté.*

2^o - Le Comité des Fêtes, chargé de présenter un projet de voyage à Verdun, expose les difficultés d'un tel déplacement. Après discussion, il est décidé qu'on attendra jusqu'au 20 Juin pour savoir si le nombre des adhésions sera suffisant pour permettre de réaliser ce projet.

3^o - Un camarade demande que soit mise à l'ordre du jour la question de la fusion de l'Amicale du 121^e et de celle du 321^e.

Le Président fait remarquer que le nombre trop restreint des présents ne permet pas de prendre une décision à cet égard. Une nouvelle assemblée sera convoquée pour statuer sur cette question.

Assemblée Générale du 20 Juin

COMPTE-RENDU

- 1° - Les comptes du Trésorier sont approuvés à main levée.
- 2° - L'Assemblée aborde la discussion de la modification aux Statuts et de l'admission des Camarades des 321°, 98° Territorial et 298° R. I. T.
 - a) Le Président pose une première question. — L'Assemblée a-t-elle qualité pour délibérer? — A la majorité l'Assemblée se déclare compétente.
 - b) Après une longue discussion à laquelle prennent part tous les Membres présents, il est procédé au vote et le maintien des Statuts est approuvé à une forte majorité, étant entendu toutefois qu'à chacune de nos fêtes, les Camarades de ces Régiments seront les bienvenus.
- 3° - Le projet de voyage à Verdun est définitivement abandonné. Mais le principe est admis que le Comité des Fêtes organisera une promenade aux environs de Paris.

Promenade à la Ferté-Milon

Nous annonçons dans notre dernier Bulletin, notre intention d'organiser une excursion à Verdun. Devant de nombreuses difficultés et notamment le coût élevé d'un tel voyage, nous avons dû renoncer à ce projet.

Nous nous sommes donc ralliés à une idée plus modeste qui nous vaut déjà de nombreuses approbations, et que nous sommes sûrs de voir couronnée de succès : celle de revoir le paysage de la "FERTÉ-MILON" si plein de souvenirs.

Organisation

1. **Date :** *Dimanche 29 Juillet.*
2. **Horaire des Trains.**

Paris

DÉPART	7 h. 05	Direct
	8 h. 45	avec chang ^t à Meaux
	13 h.	Direct

La Ferté-Milon

ARRIVÉE	8 h. 06
	10 h. 47
	14 h. 05

La Ferté-Milon

RELOUR	13 h. 01
	18 h. 12
	22 h. 07

Paris

	14 h. 05
	19 h. 16
	23 h. 11

Prix : *Aller et Retour - 11 fr. 60*

NOTA. - Pour laisser à chacun toute liberté dans le choix de son horaire, il ne sera pas pris de billet collectif, qui ne donnerait droit d'ailleurs, qu'à une réduction tout à fait minime. Nos Camarades pourront choisir les trains qui leur conviendront le mieux. Toutefois, nous recommandons le train quittant Paris à 7 h. 05 et celui partant de la Ferté-Milon à 22 h. 07.

RENDEZ-VOUS sous l'horloge extérieure de la Gare de l'Est, à 6 h. 30.

Il sera retenu pour tous ceux qui se feront inscrire avant le 25 JUILLET (dernier délai), au Siège Social : 8, Rue Greneta, une place à l'HOTEL RACINE, Route de St-Vaast, pour déjeuner, dîner ou pour les deux repas.

Menu

Déjeuner - 12 fr. (Vin compris)

Hors d'Œuvre variés
Filets de Soles Marguery
Poulet rôti Cresson
Haricots verts
Salade
Fromage
Bombe glacée
Petits Fours
Café

Dîner - 12 fr. (Vin compris)

Velouté à l'Andalouse
Langue de Bœuf écarlate
Aloyau Champignons sauce Madère
Aubergines Bordelaise
Salade
Fromage
Moka Chocolat
Fruits
Café

Nous insistons pour que les Camarades qui veulent prendre part à ces repas envoient leur adhésion avant la date indiquée pour nous permettre de prévenir le Restaurateur.

Bien entendu la présence aux repas est purement facultative et les Camarades pourront, s'ils le veulent, prendre leur repas sur l'herbe, ou dans tout restaurant qui leur conviendra le mieux.

Nous ne fixons aucun itinéraire de promenade et les Camarades pourront organiser leur excursion comme ils l'entendent.

Toutefois, nous nous faisons un devoir de signaler que le Bureau de l'Amicale se rendra, à la descente du train, au Cimetière Militaire, pour saluer la dépouille des Camarades tombés là-bas.

Nous faisons remarquer que cette excursion sera rapide et peu coûteuse. Elle permettra à tous de bien profiter d'un jour de repos, au milieu de bons Camarades, sans se séparer de sa Famille, pour qui ce sera une excellente occasion de connaître un coin du Champ de Bataille.

Nous espérons bien, en effet, que notre appel sera entendu par de nombreux Anciens Combattants du 121^e qui viendront à la Ferté-Milon avec leurs amis et leurs parents.

L'Uniforme du 121^e n'est pas de rigueur !..

Les caves seront respectées !!

Heurs et Malheurs

Nous prions nos Camarades de Province de vouloir bien envoyer, au Siège, tous les renseignements concernant cette rubrique, pour que nous puissions les porter à la connaissance de tous, par la voix de notre Bulletin.

Nouveaux Adhérents

VILATTE, 8, Boulevard de l'Hôpital, Paris.

CHAUNY Antonin, comptable, Etablissement Thermal de Châtel-Guyon (P.-de-D.).

BOUCHER Louis, 66, Rue Wattignies, Paris.

PROUST Eugène, Préparateur en pharmacie, Mirebeau-en-Poitou (Vienne).

FAUTH VILLI, boulanger, Obernai (Bas Rhin).

Imprimerie HILAIRE, 75, Rue des Gravilliers, PARIS - 3.

Le Gérant : MICHARD.

4^e Année

N° 10

Janvier 1925

BULLETIN DES ANCIENS DU 121^e D'INFANTERIE

Administration et Rédaction : 8, Rue Greneta, PARIS (3^e)

4^e Banquet Annuel

Le 7 Février 1925

dans les Salons du Restaurant GILLET (à la Porte Maillot)

Hâtez-vous de retenir vos places !...

Jusqu'au 23 Janvier : Au Siège Social, 8 Rue Greneta

du 23 Janvier au 4 Février : A Jehanin (M^{on} Chalvet) 10, Rue de Champagne (Halles aux Vins)

Téléphone : Gobelins 09-34

POUR CONNAITRE LE PROGRAMME, LISEZ PLUS LOIN

Coup d'œil sur l'année écoulée

Le manque de place nous oblige à la brièveté. Remerciez donc le manque de place ! Aussi bien, le compte rendu que vous trouverez ci-après suffira — tout étrié qu'il soit — pour vous renseigner sur les diverses manifestations de la vie de l'Amicale, en 1924.

I. — Excursion dans la région de Montdidier.

A la suite du travail effectué par la commission compétente, une quinzaine de bons vivants embarquaient, le 1^{er} juin dernier, dans la matinée, à destination de Montdidier, ce fief du 121^e, fief assez partagé d'ailleurs. Reçus à la gare par l'ami Pinguet, ils dirigèrent d'abord leurs pas, et leur curiosité, vers le restaurant Gaillard, où furent mis à leur disposition tous « harnois de gueule » propre à les bien disposer.

A l'heure H enfin, assaut d'un auto-car et départ en bon ordre pour le circuit fameux : Guerbigny, le Village-Nègre, l'Echelle, Saint-Aurin, Andéchy, etc... Ils ont voulu revoir la « Source des Jeunes Grognards ! » Mais — voilez-vous la face, ô Viallet — la source n'existe plus.

S'ils ont pris du plaisir ? Demandez-le à ceux qui ont revu ces lieux, gardiens de tant de souvenirs.

II. — Le dîner du 29 novembre.

Les rares Sociétaires présents à la réunion du 24 octobre avaient décidé — pour prendre un avant-

goût du Banquet annuel officiel — d'organiser une soirée très simple, à un prix modique.

Donc, le 29 novembre, au restaurant du Petit Matelot, 118, cours de Vincennes, plus de cinquante convives des deux sexes se trouvaient réunis autour d'une table fort joliment dressée. Après le dîner, plusieurs artistes de genres divers, mais tous intéressants, présentés par notre sympathique camarade Dessoulièrement brillante et tenu les assistants sous le charme jusqu'à plus de minuit. Une sauterie clôtura la soirée.

Devant le succès obtenu, le Bureau se propose d'organiser le plus possible de réunions du même genre dans le courant de 1925.

III. — Les Assemblées générales.

Les Sociétaires avaient été convoqués le 24 octobre 1924 pour approuver les comptes de l'exercice écoulé, procéder au renouvellement du Bureau pour 1924-1925 et organiser la fête annuelle.

L'empressement à se rendre à cette convocation a été si particulièrement vif que le Bureau s'est vu dans l'obligation de renvoyer à une date ultérieure.

Un second essai, tenté le 17 décembre, a donné des résultats encore plus satisfaisants. Quinze présents au premier appel. Personne au second !

Le Bureau, réduit à sa très simple expression, a pris le parti de se voter à lui-même de chaleureuses félicitations et de se réélire par ses propres moyens.

Très chers camarades, vous nous permettrez bien de vous dire que nous espérons mieux.

La Réunion du 7 Février 1925

En l'absence d'une volonté exprimée par l'Assemblée souveraine — (vous nous direz qu'une Assemblée inexistante, fût-elle souveraine, n'exprime pas, d'habitude, énormément de choses) — le Bureau de l'an dernier, à qui vous voudrez bien pardonner un dépassement de pouvoirs, s'est dit que l'indifférence générale pouvait être considérée, à la rigueur, comme une marque de confiance, que, dans ces conditions, il se trouvait moralement obligé de continuer à assumer des fonctions que personne ne songe à lui enlever, ni à lui rendre, et il a pris sur lui d'organiser, dans tous ses détails, la 4^e grande réunion.

Daignez jeter un regard sur le résultat de ses veilles.

I. — La manifestation du Souvenir, à 16 h. 45.

A la suite des démarches faites auprès du notre camarade Péricard, il est à peu près certain que l'Amicale sera désignée, le 7 février prochain, comme Vigile de la Flamme.

Nous vous invitons donc à accompagner votre Bureau dans sa visite funèbre. N'est pas qui veut « Vigile de la Flamme ». Beaucoup ont sollicité cet honneur qui ne l'ont pas obtenu. Reconnaissez cette faveur comme il se doit, c'est-à-dire en venant très nombreux.

Le rendez-vous sera à l'angle des avenues des Champs-Élysées et Friedland, à 16 heures 45.

II. — Le banquet, à 19 h. 30.

Au restaurant Gillet (Porte Maillot).

Prix de la carte d'entrée (donnant droit à l'entrée au bal) : 25 francs.

Les cartes pourront être prises, ou retenues par correspondance :

Jusqu'au 23 janvier : au siège social, 8, rue Greneta ; **du 23 janvier au 4 février** : à Jehanin.

Dernier délai d'inscription : 4 février.

Renseignements. — Pour les sociétaires habiles à se faire voiturier par des véhicules non publics, nous rappelons qu'il y a intérêt à ne pas dépasser la barrière, le restaurant Gillet se trouvant à cent mètres environ, à gauche, au delà de la dite barrière.

Métro : porte Maillot. Autobus : toute la nuit.

III. — Le bal, à 23 heures, et, plus tard, le reste.

Si vous avez été satisfaits l'an dernier, il est vraisemblable que vous le serez cette année, car la Commission des fêtes — elle aussi toujours en activité, sans l'être, a fait tout le possible pour vous procurer le maximum de joies.

Le bal, vous savez tous ce qu'on y fait, et comment. Le jeu, dans les salles réservées pour cet usage, vous savez aussi. Le biberon, point n'est besoin de vous l'apprendre !

Mais ce que vous ne savez pas, c'est, d'abord, que des artistes de l'Odéon tels que Balpétré, Rozet, etc., ont promis de venir vous récréer quelques instants. C'est aussi que... vous le verrez bien ! L'an dernier, c'était une loterie. Cette année, nous vous présenterons autre chose. Nous avons hésité entre des attractions inédites :

Approbation des comptes, renouvellement du Bureau, paiement des cotisations en retard... rassurez-vous, tout cela a été écarté. Il y aura mieux, nous vous le promettons.

PAS D'ABSTENTION !...

VENEZ ! VENEZ EN FOULE !!!

NOTA. — Des cartes d'invitation gratuites seront délivrées à tout sociétaire, sur sa demande, soit au siège social, soit à l'entrée du bal, soit chez Jehanin, 10, rue de Champagne, (Halle aux Vins), maison Chalvet (Téléph. Gobelins 09-34).

Quelques Histoires

LES GRANDES PÊCHES

En attendant que le régiment fut prêt à attaquer, dans la région de Chaulnes, un musicien, à qui son grade procurait des loisirs, s'était découvert une passion soudaine pour la pêche à la ligne. C'était normal — me direz-vous — étant donnée la proximité de l'Avre. Vous en parlez à votre aise : l'Avre était bien à quatre kilomètres du cantonnement et notre homme — que certains médisants ont accusé de sybaritisme — se sentait fondre rien qu'à la pensée d'entreprendre le voyage, par la température saharienne qui sévissait alors.

Quelle tentation, pourtant ! Mais la paresse était trop forte, et l'emportait toujours. L'âme de Tartarin, tueur de lion, ne connut pas de plus poignants combats !

Un camarade, témoin de ces luttes intérieures, eut enfin pitié de l'indécis. « Tu connais, lui dit-il, la grande mare située à la sortie du village ? Je sais, de source absolue, ment certaine, qu'il y a là plus de poissons que tu n'en pourras prendre. Des carpes de dix livres, mon cher ! Il faut se lever tôt, par exemple. Mais l'endroit n'est pas loin et ce serait gentil à toi d'améliorer un peu l'ordinaire de la popote. »

« Tu es sûr de ce que tu dis ? » balbutia notre pêcheur, tremblant de convoitise.

« Si j'en suis sûr ! protesta le bon apôtre. C'est le curé lui-même, chez lequel je loge, qui me l'a confié en grand secret. Tu penses qu'un prêtre n'irait pas s'amuser à raconter des blagues. Et quant aux habitants, ils ne sont pas stupides au point de crier la chose sur les toits. »

Le lendemain, dès l'aube, notre homme était en place. L'eau était noire, et dégageait une odeur fétide. Mais que peuvent de telles contingences contre une foi de néophyte ? Toute la journée, tantôt ici tantôt là, les lignes tremblaient en vain. Si forte était sa conviction que leur propriétaire vit à maintes reprises les flotteurs bouger, et affirma, le soir, avoir manqué six belles pièces au moins.

L'affaire, reprise le jour suivant sur nouveaux frais, ne donna rien de plus que la veille. Seulement, au soir, le nombre des pièces manquées avait augmenté sensiblement. Quant aux réflexions qui s'échangeaient dans les granges, entre poilus, je vous laisse le soin de les imaginer.

La matinée du troisième jour revint, près de la mare, cet obstiné. Le doute cependant entraînait en lui. Un vieux paysan détruisit sa dernière illusion. « Vous croyez vraiment prendre du poisson là-dedans ? » demanda cet indigène.

« Et pourquoi pas ? » jeta hargneusement l'interpellé.

« C'est que je vais vous dire, mon bon monsieur, reprit le vieux, je suis né dans ce village, il y a soixante-dix ans déjà. Depuis que j'ai ma connaissance, je sais que les trois grandes fermes qui sont là tout autour, se servent de ce trou comme réservoir à purin. Et je vous jure bien qu'on n'y a jamais vu la queue d'un poisson... Après ça, bien sûr, chacun est libre de pêcher où ça lui plaît, et moi, comme de bien entendu, je m'en fous. »

Ce jour-là, la musique du régiment — innocente pour tant — joua Sambre-et-Meuse quinze fois de suite, au pas accéléré, sur une route sans ombre !

H. P.

POINT DE VUE

Si l'on vous en parle, vous pourrez affirmer — sans crainte de passer pour un bourreur de crâne — que l'attaque de la ferme du Pire-Aller fut précisément autre chose qu'une promenade champêtre. Bien qu'y partant de tout leur cœur, les poilus n'étaient pas sans se demander ce qui se passerait au juste lorsqu'ils arriveraient sur ce hémissement de barbelés qu'on a vu et su de tout le monde les obus français n'avaient fait que caresser un peu.

Aussi bien cette appréhension se trouva-t-elle justifiée, lorsqu'au soleil levant, les vagues d'assaut débouchèrent sur la crête séparant les deux lignes. Seuls, ceux qui en sont revenus peuvent se représenter l'imaginable violence de l'ouragan de fer qui s'abatit alors sur le malheureux bataillon. Au bout de peu d'instants, il devint impossible d'avancer. Ce qui restait de vagues oscilla un moment et disparut bientôt au hasard des entonnoirs dissés.

minés un peu partout.

Cependant, un voltigeur, empêtré dans des fils de fer, n'avait pu suivre le mouvement. Resté seul debout sur le bled atrocement arrosé par les balles de mitrailleuses, il fit tête, une seconde, à l'épouvantable trombe. Mais, bientôt, par un geste instinctif, il lui tourna le dos et parcourut ainsi, à reculons, les fesses tendues vers les Boches, les quelques mètres qui le séparaient de ses camarades.

« Mon vieux ! confia-t-il plus tard à un copain, ça allait rudement mieux, comme ça. »

H. P.

CONFUSION

Après que le régiment eut évacué son fief d'Andechy, Guerbigny, village nègre et autres lieux, il s'en fut par les routes et arriva un jour à Cuvilly, où il s'arrêta. La pluie l'accompagnait, et le froid.

Que vouliez-vous qu'il fit, dans un village inconnu, ce régiment transi ? Il but. O source des jeunes grognards, orgueil de notre médecin-chef, combien te renièrent, ce jour-là ! Comme toujours il y eut des excès, ça et là, et, à la tombée de la nuit, les rues s'emplirent de groupes plutôt gais.

Après avoir erré quelque peu, cinq ou six poilus — fort animés et cherchant aventure — se trouvèrent soudain devant un immeuble dont le fronton s'ornait d'une lanterne à feu rouge, et que gardait un factionnaire.

Nos lascars se figèrent un instant dans une contemplation muette. Brusquement, l'un d'eux — classe 14 — se précipita et, bousculant le planton accouru, commença à gravir les marches du seuil en criant : « Hé ! les gars, allons voir les poules. »

Subitement dégrisés, ses compagnons se jetèrent sur lui et, malgré ses protestations indignées, l'entraînèrent en hâte, remettant au lendemain de lui expliquer la différence qui existe entre le lumignon indicateur d'un P. C. de division et la lanterne d'une maison close.

H. P.

EN CADENCE

Le régiment venait d'entrer en Allemagne. A l'une des premières étapes, un tout jeune lieutenant se trouva logé chez deux vieilles gens vivant seules avec une servante, jolie blondinette de vingt ans, fraîche comme une fleur et potelée à ravir.

La nuit s'annonçait froide. Notre homme se dit qu'ayant sous la main tout ce qu'il fallait pour bassiner son lit, il convenait de régler, sans tarder, cette question. Vous en eussiez fait, à sa place, tout autant.

Il savait un peu l'allemand, la petite un peu le français... au surplus, pour ces sortes d'affaires, point n'est besoin de la parole. La chose fut vite conclue, et vite réglée les détails d'exécution.

Donc, à l'heure dite, l'enfant pénétrait dans la chambre du lieutenant. Celui-ci — à jeun depuis pas mal de mois — ne perdit pas de temps aux bagatelles de la porte, et se mit incontinent en besogne.

Un peu surprise tout d'abord, la mignonne se ressaisit bientôt et, prenant goût au jeu, commença à balbutier des mots indistincts, qui peu à peu, se précisèrent.

« Ah ! mon Dieu, monsieur. Ah ! mon Dieu, monsieur », soupirait-elle, plus vite ou plus lentement, suivant les besoins de la cause...

L'aimable déduct se poursuivit une partie de la nuit, ramenant — chaque fois que l'entretien s'animait — de nouveaux « Ah ! mon Dieu, monsieur. Ah ! mon Dieu, monsieur », gémissants, passionnés ou satisfait.

« C'est curieux — confiait plus tard le lieutenant à un de ses amis — comme ces allemandes ont le sens du rythme, même dans les situations un peu spéciales, il faut qu'elles battent la mesure ! »

H. P.

COTISATIONS

Nous rappelons que les cotisations sont fixées à 4 francs pour les Sociétaires habitant la province et à 6 francs pour les Sociétaires résidant dans le département de la Seine.

Elles sont reçues tous les jours (dimanches exceptés) au Siège social, 8, rue Greneta ; ou bien elles peuvent être envoyées à M. Tourret, 27, avenue Gambetta.

COMPTE CHEQUES POSTAUX PARIS C. 444.37

Il faut bien reconnaître — et cette constatation est quelque peu pénible — que les cotisations pourtant minimales, ne rentrent pas avec toute la rapidité désirable et qu'elles ne rentrent pas toutes. Vous devez pourtant bien comprendre, camarades, que la question financière est de tout premier plan et que la Société ne peut vivre sans les ressources qui vous sont demandées.

Voulez-vous qu'il y ait encore une Amicale ? Voulez-vous que le Bulletin continue à paraître ? Voulez-vous le recevoir ? Voulez-vous être convoqués pour les banquets, fêtes, voyages, etc... ? Si oui, versez votre cotisation. La Société n'est pas assez riche pour envoyer un encaisseur à domicile.

Nous vous demandons donc — si vous ne pouvez venir au Siège social — de passer au bureau de poste le plus voisin de votre résidence.

Pensez-y. C'est une question de vie ou de mort pour l'Amicale.

HEURS & MALHEURS

NECROLOGIE.

Nous avons le regret d'annoncer la mort du père de Renon.

Nous offrons à notre bon camarade et présentons à sa famille, à l'occasion de ce deuil, l'expression de notre profonde sympathie.

MARIAGE.

Notre dévoué président Albisson, se marie le 24 janvier. Nos vœux l'accompagnent et nous formons pour lui mille souhaits de bonheur.

NAISSANCE.

Le camarade Talbourdeau, de Montluçon, est heureux de faire part de la naissance de son fils Jacques.

Le Camarade MICHARD ayant cédé son fonds l'Amicale se trouvera sans domicile fixe à la date du 23 Janvier 1925. Le nouveau Siège Social vous sera indiqué dès que choisi. En attendant, la permanence sera assurée par JEHANIN, Maison Chalvet, 10, Rue Champagne (Halles aux Vins)



BULLETIN DES ANCIENS DU 121^e D'INFANTERIE

Administration et Rédaction : 8, Rue Greneta, PARIS (3^e)

4^e Banquet Annuel

Le 7 Février 1925

dans les Salons du Restaurant GILLET (à la Porte Maillot)

Hâtez-vous de retenir vos places !...

Jusqu'au 23 Janvier : Au Siège Social, 8 Rue Greneta

du 23 Janvier au 4 Février : A Jehanin (M^{on} Chalvet) 10, Rue de Champagne (Halles aux Vins)

Téléphone : GOBELINS 09-34

POUR CONNAITRE LE PROGRAMME, LISEZ PLUS LOIN

Coup d'œil sur l'année écoulée

Le manque de place nous oblige à la brièveté. Remerciez donc le manque de place ! Aussi bien, le compte rendu que vous trouverez ci-après suffira — tout écriqué qu'il soit — pour vous renseigner sur les diverses manifestations de la vie de l'Amicale, en 1924.

I. — Excursion dans la région de Montdidier.

A la suite du travail effectué par la commission compétente, une quinzaine de bons vivants embarquaient, le 1^{er} juin dernier, dans la matinée, à destination de Montdidier, ce fief du 121^e, fief assez partagé d'ailleurs. Reçus à la gare par l'ami Pinguet, ils dirigèrent d'abord leurs pas, et leur curiosité, vers le restaurant Gaillard, où furent mis à leur disposition tous « harnois de gueule » propre à les bien disposer.

A l'heure H enfin, assaut d'un auto-car et départ en bon ordre pour le circuit fameux : Guerbigny, le Village-Nègre, l'Echelle, Saint-Aurin, Andéchy, etc... Ils ont voulu revoir la « Source des Jeunes Grognards ! » Mais — voilez-vous la face, ô Viallet — la source n'existe plus.

S'ils ont pris du plaisir ? Demandez-le à ceux qui ont revu ces lieux, gardiens de tant de souvenirs.

II. — Le dîner du 29 novembre.

Les rares Sociétaires présents à la réunion du 24 octobre avaient décidé — pour prendre un avant-

goût du Banquet annuel officiel — d'organiser une soirée très simple, à un prix modique.

Donc, le 29 novembre, au restaurant du Petit Matelot, 118, cours de Vincennes, plus de cinquante convives des deux sexes se trouvaient réunis autour d'une table fort joliment dressée. Après le dîner, plusieurs artistes de genres divers, mais tous intéressants, présentés par notre sympathique camarade Dessoliers — qu'on ne saurait trop féliciter pour son réel talent d'organisateur — ont donné une audition particulièrement brillante et tenu les assistants sous le charme jusqu'à plus de minuit. Une sauterie clôtura la soirée.

Devant le succès obtenu, le Bureau se propose d'organiser le plus possible de réunions du même genre dans le courant de 1925.

III. — Les Assemblées générales.

Les Sociétaires avaient été convoqués le 24 octobre 1924 pour approuver les comptes de l'exercice écoulé, procéder au renouvellement du Bureau pour 1924-1925 et organiser la fête annuelle.

L'empressement à se rendre à cette convocation a été si particulièrement vif que le Bureau s'est vu dans l'obligation de renvoyer à une date ultérieure.

Un second essai, tenté le 17 décembre, a donné des résultats encore plus satisfaisants. Quinze présents au premier appel. Personne au second !

Le Bureau, réduit à sa très simple expression, a pris le parti de se voter à lui-même de chaleureuses félicitations et de se réélire par ses propres moyens.

Très chers camarades, vous nous permettrez bien de vous dire que nous espérons mieux.

La Réunion du 7 Février 1925

En l'absence d'une volonté exprimée par l'Assemblée souveraine — (vous nous direz qu'une Assemblée inexistant, fût-elle souveraine, n'exprime pas, d'habitude, énormément de choses) — le Bureau de l'an dernier, à qui vous voudrez bien pardonner un dépassement de pouvoirs, s'est dit que l'indifférence générale pouvait être considérée, à la rigueur, comme une marque de confiance, que, dans ces conditions, il se trouvait moralement obligé de continuer à assumer des fonctions que personne ne songe à lui enlever, ni à lui rendre, et il a pris sur lui d'organiser, dans tous ses détails, la 4^e grande réunion.

Daignez jeter un regard sur le résultat de ses veilles.

I. — La manifestation du Souvenir, à 16 h. 45.

A la suite des démarches faites auprès du notre camarade Péricard, il est à peu près certain que l'Amicale sera désignée, le 7 février prochain, comme Vigile de la Flamme.

Nous vous invitons donc à accompagner votre Bureau dans sa visite funèbre. N'est pas qui veut « Vigile de la Flamme ». Beaucoup ont sollicité cet honneur qui ne l'ont pas obtenu. Reconnaissez cette faveur comme il se doit, c'est-à-dire en venant très nombreux.

Le rendez-vous sera à l'angle des avenues des Champs-Élysées et Friedland, à 16 heures 45.

II. — Le banquet, à 19 h. 30.

Au restaurant Gillet (Porte Maillot).

Prix de la carte d'entrée (donnant droit à l'entrée au bal) : 25 francs.

Les cartes pourront être prises, ou retenues par correspondance :

Jusqu'au 23 janvier : au siège social, 8, rue Greneta ; du 23 janvier au 4 février : à Jehanin.

Dernier délai d'inscription : 4 février.

Renseignements. — Pour les sociétaires habiles à se faire véhiculer par des véhicules non publics, nous rappelons qu'il y a intérêt à ne pas dépasser la barrière, le restaurant Gillet se trouvant à cent mètres environ, à gauche, au delà de la dite barrière.

Métro : porte Maillot. Autobus : toute la nuit.

III. — Le bal, à 23 heures, et, plus tard, le reste.

Si vous avez été satisfaits l'an dernier, il est vraisemblable que vous le serez cette année, car la Commission des fêtes — elle aussi toujours en activité, sans l'être, a fait tout le possible pour vous procurer le maximum de joies.

Le bal, vous savez tous ce qu'on y fait, et comment. Le jeu, dans les salles réservées pour cet usage, vous savez aussi. Le biberon, point n'est besoin de vous l'apprendre !

Mais ce que vous ne savez pas, c'est, d'abord, que des artistes de l'Odéon tels que Balpétré, Rozet, etc., ont promis de venir vous récréer quelques instants. C'est aussi que... vous le verrez bien ! L'an dernier, c'était une loterie. Cette année, nous vous présenterons autre chose. Nous avons hésité entre des attractions inédites :

Approbation des comptes, renouvellement du Bureau, paiement des cotisations en retard... rassurez-vous, tout cela a été écarté. Il y aura mieux, nous vous le promettons.

PAS D'ABSTENTION !...

VENEZ ! VENEZ EN FOULE ! ! !

NOTA. — Des cartes d'invitation gratuites seront délivrées à tout sociétaire, sur sa demande, soit au siège social, soit à l'entrée du bal, soit chez Jehanin, 10, rue de Champagne, (Halle aux Vins), maison Chalvet (Téléph. Gobelins 09-34).

Quelques Histoires

LES GRANDES PÊCHES

En attendant que le régiment fut prêt à attaquer, dans la région de Chaulnes, un musicien, à qui son grade procurait des loisirs, s'était découvert une passion soudaine pour la pêche à la ligne. C'était normal — me direz-vous — étant donnée la proximité de l'Avre. Vous en parlez à votre aise : l'Avre était bien à quatre kilomètres du campement et notre homme — que certains médisants ont accusé de sybaritisme — se sentait fondre rien qu'à la pensée d'entreprendre le voyage, par la température saharienne qui sévissait alors.

Quelle tentation, pourtant ! Mais la paresse était trop forte, et l'emportait toujours. L'âme de Tartarin, tueur de lion, ne connut pas de plus poignants combats !

Un camarade, témoin de ces luttes intérieures, eut enfin pitié de l'indécis. « Tu connais, lui dit-il, la grande mare située à la sortie du village ? Je sais, de source absolue, ment certaine, qu'il y a là plus de poissons que tu n'en pourras prendre. Des carpes de dix livres, mon cher ! Il faut se lever tôt, par exemple. Mais l'endroit n'est pas loin et ce serait gentil à toi d'améliorer un peu l'ordinaire de la popote. »

« Tu es sûr de ce que tu dis ? » balbutia notre pêcheur, tremblant de convoitise.

« Si j'en suis sûr ! protesta le bon apôtre. C'est le curé lui-même, chez lequel je loge, qui me l'a confié en grand secret. Tu penses qu'un prêtre n'aurait pas s'amuser à raconter des blagues. Et quant aux habitants, ils ne sont pas stupides au point de crier la chose sur les toits. »

Le lendemain, dès l'aube, notre homme était en place. L'eau était noire, et dégageait une odeur fétide. Mais, que peuvent de telles contingences contre une foi de néophyte ? Toute la journée, tantôt ici tantôt là, les lignes trempèrent en vain. Si forte était sa conviction que leur propriétaire vit à maintes reprises les flotteurs bouger, et affirma, le soir, avoir manqué six belles pièces au moins.

L'affaire, reprise le jour suivant sur nouveaux frais, ne donna rien de plus que la veille. Seulement, au soir, le nombre des pièces manquées avait augmenté sensiblement. Quant aux réflexions qui s'échangeaient dans les granges, entre poilus, je vous laisse le soin de les imaginer.

La matinée du troisième jour revint, près de la mare, cet obstiné. Le doute cependant entraînait en lui. Un vieux paysan détruisit sa dernière illusion. « Vous croyez vraiment prendre du poisson là-dedans ? » demanda cet indigène.

« Et pourquoi pas ? » jeta hargneusement l'interpellé.

« C'est que je vais vous dire, mon bon monsieur, reprit le vieux, je suis né dans ce village, il y a soixante-dix ans déjà. Depuis que j'ai ma connaissance, je sais que les trois grandes fermes qui sont là tout autour, se servent de ce trou comme réservoir à purin. Et je vous jure bien qu'on n'y a jamais vu la queue d'un poisson... Après ça, moi sûr, chacun est libre de pêcher où ça lui plaît, et moi, comme de bien entendu, je m'en fous. »

Ce jour-là, la musique du régiment — innocente pourtant — joua Sambre-et-Meuse quinze fois de suite, au pas accéléré, sur une route sans ombre !

H. P.

POINT DE VUE

Si l'on vous en parle, vous pourrez affirmer — sans crainte de passer pour un bourreur de crâne — que l'attaque de la ferme du Pire-Aller fut précisément autre chose qu'une promenade champêtre. Bien qu'y partant de tout leur cœur, les poilus n'étaient pas sans se demander ce qui se passerait au juste lorsqu'ils arriveraient sur ce hérissement de barbelés qu'on a vu et su de tout le monde les obus français n'avaient fait que carrosser un peu.

Aussi bien cette appréhension se trouva-t-elle justifiée, lorsqu'au soleil levant, les vagues d'assaut débouchèrent sur la crête séparant les deux lignes. Seuls, ceux qui en sont revenus peuvent se représenter l'imaginable violence de l'ouragan de fer qui s'abattit alors sur le malheureux bataillon. Au bout de peu d'instants, il devint impossible d'avancer. Ce qui restait de vagues oscilla un moment et disparut bientôt au hasard des entonnoirs dissé-

minés un peu partout.

Cependant, un voltigeur, empêtré dans des fils de fer, n'avait pu suivre le mouvement. Resté seul debout sur le bled atrocement arrosé par les balles de mitrailleuses, il fit tête, une seconde, à l'épouvantable trombe. Mais, bien tôt, par un geste instinctif, il lui tourna le dos et parcourut ainsi, à reculons, les fesses tendues vers les Boches, les quelques mètres qui le séparaient de ses camarades.

« Mon vieux ! confia-t-il plus tard à un copain, ça allait rudement mieux, comme ça. »

H. P.

CONFUSION

Après que le régiment eut évacué son fief d'Andechy, Guerbigny, village nègre et autres lieux, il s'en fut par les routes et arriva un jour à Cuvilly, où il s'arrêta. La pluie l'accompagnait, et le froid.

Que vouliez-vous qu'il fît, dans un village inconnu, ce régiment transi ? Il but. O source des jeunes grognards, orgueil de notre médecin-chef, combien te renièrent, ce jour-là ! Comme toujours il y eut des excès, ça et là, et, à la tombée de la nuit, les rues s'emplirent de groupes plutôt gais.

Après avoir erré quelque peu, cinq ou six poilus — fort animés et cherchant aventure — se trouvèrent soudain devant un immeuble dont le fronton s'ornait d'une lanterne à feu rouge, et que gardait un factionnaire.

Nos lascars se figèrent un instant dans une contemplation muette. Brusquement, l'un d'eux — classe 14 — se précipita et, bousculant le planton accouru, commença à graver les marches du seuil en criant : « Hé ! les gars, allons voir les poules. »

Subitement dégrisés, ses compagnons se jetèrent sur lui et, malgré ses protestations indignées, l'entraînèrent en hâte, remettant au lendemain de lui expliquer la différence qui existe entre le lumignon indicateur d'un P. C. de division et la lanterne d'une maison close.

H. P.

EN CADENCE

Le régiment venait d'entrer en Allemagne. A l'une des premières étapes, un tout jeune lieutenant se trouva logé chez deux vieilles gens vivant seules avec une servante, jolie blondinette de vingt ans, fraîche comme une fleur et poitée à ravir.

La nuit s'annonçait froide. Notre homme se dit qu'ayant sous la main tout ce qu'il fallait pour bassiner son lit, il convenait de régler, sans tarder, cette question. Vous en eussiez fait, à sa place, tout autant.

Il savait un peu l'allemand, la petite un peu le français... au surplus, pour ces sortes d'affaires, point n'est besoin de la parole. La chose fut vite conclue, et vite réglée les détails d'exécution.

Donc, à l'heure dite, l'enfant pénétrait dans la chambre du lieutenant. Celui-ci — à jeun depuis pas mal de mois — ne perdit pas de temps aux bagatelles de la porte, et se mit incontinent en besogne.

Un peu surprise tout d'abord, la mignonne se ressaisit bientôt et, prenant goût au jeu, commença à balbutier des mots indistincts, qui peu à peu, se précisèrent.

« Ah ! mon Dieu, monsieur. Ah ! mon Dieu, monsieur », soupirait-elle, plus vite ou plus lentement, suivant les besoins de la cause...

L'aimable déduict se poursuivait une partie de la nuit, ramenant — chaque fois que l'entretien s'animait — de nouveaux « Ah ! mon Dieu, monsieur. Ah ! mon Dieu, monsieur », gémissants, passionnés ou satisfaits.

« C'est curieux — confiait plus tard le lieutenant à un de ses amis — comme ces allemandes ont le sens du rythme, même dans les situations un peu spéciales, il faut qu'elles battent la mesure ! »

H. P.

COTISATIONS

Nous rappelons que les cotisations sont fixées à 4 francs pour les Sociétaires habitant la province et à 6 francs pour les Sociétaires résidant dans le département de la Seine.

Elles sont reçues tous les jours (dimanches exceptés) au Siège social, 8, rue Greneta ; ou bien elles peuvent être envoyées à M. Tourret, 27, avenue Gambetta.

COMPTE CHEQUES POSTAUX PARIS C. 444.37

Il faut bien reconnaître — et cette constatation est quelque peu pénible — que les cotisations pourtant minimales, ne rentrent pas avec toute la rapidité désirable et qu'elles ne rentrent pas toutes. Vous devez pourtant bien comprendre, camarades, que la question financière est de tout premier plan et que la Société ne peut vivre sans les ressources qui vous sont demandées.

Voulez-vous qu'il y ait encore une Amicale ? Voulez-vous que le Bulletin continue à paraître ? Voulez-vous le recevoir ? Voulez-vous être convoqués pour les banquets, fêtes, voyages, etc... ? Si oui, versez votre cotisation. La Société n'est pas assez riche pour envoyer un encaisseur à domicile.

Nous vous demandons donc — si vous ne pouvez venir au Siège social — de passer au bureau de poste le plus voisin de votre résidence.

Pensez-y. C'est une question de vie ou de mort pour l'Amicale.

HEURS & MALHEURS

NECROLOGIE.

Nous avons le regret d'annoncer la mort du père de Renon.

Nous offrons à notre bon camarade et présentons à sa famille, à l'occasion de ce deuil, l'expression de notre profonde sympathie.

MARIAGE.

Notre dévoué président Albisson, se marie le 24 janvier. Nos vœux l'accompagnent et nous formons pour lui mille souhaits de bonheur.

NAISSANCE.

Le camarade Talbourdeau, de Montluçon, est heureux de faire part de la naissance de son fils Jacques.

Le Camarade MICHARD ayant cédé son fonds l'Amicale se trouvera sans domicile fixe à la date du 23 Janvier 1925. Le nouveau Siège Social vous sera indiqué dès que choisi. En attendant, la permanence sera assurée par JEHANIN, Maison Chalvet, 10, Rue Champagne (Halles aux Vins)



BULLETIN des Anciens du 121^e d'Infanterie

[Administration et Rédaction : 23, Avenue de la Bourdonnais (7^e)]

LA 4^e FÊTE ANNUELLE

*Si cette histoire vous amuse
Nous allons la recommencer (bis)
Ohé ! Ohé ! (Air connu)*

Il ne l'est guère « ohé ! ohé ! » — devant son papier vierge encore — l'infortuné membre de la Commission de rédaction chargé de vous raconter la fête du 7 février dernier. Vieux potes qui, la journée finie, aimez fumer tranquillement une pipe, sans autre souci que celui de bien dormir après — (je dis : dormir, comme je dirais autre chose) — ce que vous seriez gentils de bien vouloir vous reporter au Bulletin n° 9, 3^e année, mars 1924 !

Vous ne savez plus où vous l'avez fourré ? Vous ne l'avez pas reçu ? Vous vous en êtes servi pour ce que raconte Rabelais — (Cf. « La Vie de Gargantua », Liv. I, chap. 13 « Des Mouchoirs ») ? Allons ! Rédige, rédacteur !

VIGILE DE LA FLAMME

Le dernier Bulletin avait annoncé seulement « à peu près certaine » la désignation de l'Amicale comme Vigile de la Flamme le jour même de sa grande réunion annuelle. Bien que nous n'ayons pu faire savoir à tous, que cette imprécise promesse était devenue ferme — et nous sommes heureux d'en remercier ici Péricard, dont l'amitié nous est si précieuse — nombreux sont les Sociétaires qui ont tenu à répondre à l'appel.

La plupart, sans doute, devaient ensuite se rendre chez Gillet, mais beaucoup d'autres se sont dérangés exprès pour la funèbre visite. Qu'ils en soient remerciés. Notre ancien et très cher aumônier, le R. P. Brottier, pour ne citer que lui, n'avait pas manqué au rendez-vous.

La cérémonie est des plus simples, vous le savez, au moins par ouï-dire. La flamme jaillit, un peu plus haute seulement, sous la poussée du glaive de bronze manié par l'officiant. Ce qui ne se peut décrire, pour ceux qui n'ont pas vu, c'est la sévère grandeur du lieu, la majesté sereine tombant des voûtes sombres. On se sent bien petit devant la dalle nue et l'ambiance est tellement poignante que, presque sans qu'on le veuille, le corps se fige peu à peu en un rigide garde-à-vous.

LE BANQUET, LE BAL, etc...

Au même restaurant que l'an dernier. Disons aussi : mêmes figures amies, avec, ça et là, quelques visages nouveaux — nouveaux au banquet, s'entend, car pour le reste, ce sont têtes connues. Un peu plus de la centaine en tout. C'est un très beau succès.

Le colonel Bourg a pu venir, cette année. A dénombrer les marques de déférence, mais vibrante sympathie, que de partout lui viennent, il est permis de supposer que le chef n'aura pas regretté son déplacement et qu'il aura pu mesurer, mieux que par des mots, la force des regrets qu'a causés son absence, au dernier banquet.

Le chef de bataillon Florentin a affronté, lui aussi, l'ennui d'un long trajet pour revoir ses anciens compagnons — (quel voyage, mon cher ! «) — Mais l'œil est clair comme basilic et pétillant de malice, et la bouche rit drôlement, sous l'ébouriffement de la moustache.

Autour des tables, c'est une armée de fidèles : Rolland (du 139^e), contrôleur d'armée de la Pomélie, Ct Besse, Cap. Conne, docteur Bellet, Pérez, Péria, Tamen, Joligar, Sauvanon, Guillot, Pichoir, Margeridon, Bureau, Groslin, Martin, Bonnichon, Chabœuf, Confesson, Dessoliès, Bénot, Jehanin, Michard.

J'en passe, et des meilleurs.... quelques revenants : Pourtier (pourquoi êtes-vous seul, vilain petit Alexandre ?) — Papillon, Charrier (très bien, ce jeune homme, en sergent-major du 4^e B. C. P.), et des dames, beaucoup de dames, fraîche et gracieuse cohorte, douce à l'œil, devant qui les hommes — ces grands dadais — éprouvent l'impérieux besoin de rectifier le nœud de cravate, d'opérer sur le gilet une traction décisive et de bomber le torse...

Sur cette assemblée, Labre, grand maître des cérémonies, laisse errer de mélancoliques regards. Il s'est démené, débattu, guidant tout le monde, répondant à droite, à gauche, de tous les côtés à la fois... et maintenant il songe, avec désolation : « Ces animaux-là ne vont-ils pas se décider à prendre place ? Et le bal, alors ? »

Le dîner, tardivement commencé, s'achève en-

fin dans un brouhaha confus de conversations particulières, d'où fusent des rires et des exclamations. L'heure des discours est venue : Abisson, puis le Colonel, célèbrent l'un et l'autre les bienfaits, les beautés de l'union. Ils disent leur émotion à constater l'heureuse harmonie de cette fête, prolongement lointain, mais bien vivace, d'une affection solidement cimentée par la boue des tranchées — et souhaitent à l'Amicale longue vie, prospérité toujours croissante.

Cependant, les tables disparaissent et l'orchestre s'installe. Labre redevient souriant. Mais Dessoliès s'agite — Dessoliès, manager, producteur, réalisateur, metteur en scène et régisseur ; — Dessoliès, homme précieux, vous avez bien mérité de l'Amicale, ce soir-là !

C'est à Dessoliès que nous devons cette entrée sensationnelle des représentants de la Commune libre de Picpus, défilant deux par deux sur l'air vigoureusement scandé de « Mont' là-d'sus » : maire, garde-champêtre, capitaine de pompiers au casque impressionnant, chef de gare à la blanche casquette discrètement complétée par les cornes obligatoires, autres seigneurs de moindre importance, ont mis la salle en telle joie qu'à peine sortis, ils doivent revenir.

C'est à Dessoliès que nous devons d'avoir pu frénétiquement applaudir Mlle Heylaerts, violoniste au jeu souple et nuancé, dont le jeune talent s'affirme déjà très sûr, fort agréablement accompagnée au piano par Mlle Segard, du Conservatoire.

Mlle Lucienne Couleru, que nous avions eu le plaisir d'entendre déjà, le 29 novembre dernier, et dont la voix prenante nous a, une fois de plus, profondément remués.

M. Freydem, que nous connaissions aussi, de qui les chansons truculentes ou spirituelles — supérieurement présentées — ont déchaîné, par toute la salle, l'inextinguible rire.

A ces charmants artistes qui nous ont procuré d'heureuses minutes, à Dessoliès qui les produisait, nous adressons nos félicitations les plus vives et nos remerciements.

Cette partie artistique, savamment dosée, est agréablement coupée par les danses qu'un orchestre vigoureux varie à merveille.

Aucun répit n'est donné au plaisir. Il nous faut ajouter d'ailleurs, pour être exacts, que quelques barbares insensibles à l'art ou à la danse, restent groupés sous le hall du rez-de-chaussée. Là, d'ailleurs, ils ne paraissent point si barbares dans l'art, également divin, d'apprécier le bon vin de France !...

Nous avions annoncé la présence d'un groupe d'artistes de l'Odéon, amis personnels d'Abisson. La malchance veut que Balpêtré joue précisément ce soir-là. Aussi ne comptons-nous plus guère sur eux. C'est mal connaître leur amitié et leur dévouement. Vers une heure, en effet, alors que la fête bat son plein, nous avons la joie de voir arriver Balpêtré, Seigneur et Baconnet.

A Paris, qui ne connaît Balpêtré ? A l'Odéon, il s'est en peu de temps assuré une réputation so-

lide d'artiste probe, d'une culture complète. C'est un acteur d'une puissance extraordinaire que Gémier s'est empressé de s'attacher. Il vient, quelques semaines plus tôt, de créer le rôle de Charles VI dans Ysabeau, chronique de Paul Fort, où il a connu un triomphe de plus. Les plus brillantes destinées l'attendent.

Nous connaissions moins ses amis ; ils se sont chargés de nous montrer qu'ils étaient des artistes de grande classe, pleins de finesse et de mesure, à qui tous les espoirs sont ouverts.

La danse s'interrompt, on improvise une petite scène et nos amis à qui la salle fait une ovation, commencent à interpréter « Asile de Nuit », cette fine étude de Max Maurey.

Les artistes sont d'une vérité étonnante et le soin qu'ils ont mis à se costumer et à se grimer suffirait à dire leur conscience et combien ils ne traitent pas cette représentation comme une corvée dont ils veulent se débarrasser au plus vite. — Seigneur est un parfait fonctionnaire, parfaitement inutile, autoritaire et... prudent. Baconnet un misérable défendant fort bien son croûton de pain et Balpêtré, un magnifique « clochard » timide et profiteuse... sans le vouloir.

Les auditeurs prennent un plaisir de choix à cette interprétation et ils ne ménagent pas à nos amis leurs vigoureux applaudissements.

Le bureau de l'Amicale leur adresse une fois encore ses plus vifs remerciements.

Puis la danse recommence... et cette fois, la fatigue des musiciens, ou plutôt la fin de leur cachet pourra seule mettre un frein à cette ardeur.

Ainsi qu'il est de tradition, c'est au petit jour que se disloque cette belle réunion. Si l'on pense qu'elle fut presque improvisée, nous pouvons sans crainte, affirmer qu'elle fut un des plus beaux succès que nous ayons connus.

Et pourtant, l'an prochain, nous ferons mieux encore !

PROJETS

DINER

Nous organisons un dîner, suivi de sauterie, pour le samedi 16 mai.

Il aura lieu au restaurant du « Petit Matelot », 118, cours de Vincennes (près la porte de Vincennes).

Le prix de la carte est fixé à dix-huit francs, tous droits compris.

Qu'on se le dise !

PROMENADE

Comme tous les ans à pareille époque, nous organisons pour le dimanche 28 juin, une promenade sur un point du front.

L'itinéraire choisi est la région au nord de Compiègne, Noyon, Tracy-le-Val, Tracy-le-Mont, Carlepont.

Nous donnerons des détails précis, soit dans un autre bulletin, soit par voie de circulaire.

Vous et vos familles, préparez-vous !

QUELQUES HISTOIRES...

EN VISITE

Alors que le régiment cantonnait dans la région de Chamouille, après les dures journées de mars 1916, quelques sous-officiers de la *** Compagnie avaient projeté de finir leur soirée dans un village voisin. L'un d'eux se trouvait dans un état d'ébriété plutôt avancée. Mais il s'était livré à de telles excentricités, en voyant partir les autres, qu'il avait bien fallu l'emmener.

Arrivés à destination, ils cherchèrent vainement un abreuvoir, et finirent par échouer au bureau de tabac où, tout en s'approvisionnant, ils demandèrent des renseignements.

« — A cette heure-ci, tout est fermé, dit le patron. Mais, si vous le voulez bien, je me tiendrai pour très honoré de recevoir chez moi des « braves qui viennent de Verdun et de leur offrir « à boire. »

Cette honnête proposition ayant été acceptée, nos lurons furent introduits dans une petite salle à manger, où devisaient gaiement la femme et les enfants du débitant, ainsi que deux ou trois automobilistes bien astiqués, lesquels lancèrent un regard torve à la horde des envahisseurs.

« — Voyons, Messieurs, demanda gracieusement le maître, que prendrez-vous ? Des liqueurs, de « la bière, du vin ? Du vin, n'est-ce pas ? J'ai là « un certain petit toulois que je veux vous faire « goûter et dont vous me direz des nouvelles. »

A ces mots, l'ivrogne, qui somnolait, parut se réveiller, et, malgré les coups de pied que son voisin lui allongeait dans les jambes :

« — Ça suffit ! dit-il froidement. Portez-en deux « bouteilles, donnez-nous des cigares, et foutez- « nous la paix. »

JOUR DE L'AN

Vous souvient-il de Châlvraines, ce village où vint cantonner le *** Bataillon, après les journées mouvementées de septembre, octobre et novembre 1916 ? Malgré le froid et la vaccination antityphoïdique, qui sévissaient alors, la vie y était plutôt agréable, n'est-ce pas ?

Donc, dans Châlvraines, il y avait une belle maison et, dans cette maison, une popote. S'il n'y avait eu que la maison, la popote eût été très bien installée. Mais il y avait la propriétaire, une vieille momie toute décrépie, avec des poils rêches et des verrues plein la figure, sourde comme un pot, toujours disposé, malgré cela, à engager une conversation sur des sujets totalement dénués d'intérêt, toujours geignante, harcelant tout le monde... bref, un bassin pas ordinaire et — ajoutons — un bassin pas toujours très bien récuré.

Cependant, le jour de l'an approchait. Un adjudant de la popote, ayant reçu un sac de chocolats, pensa qu'il convenait d'en offrir quelques-uns à la vieille hôtesse, laquelle — ses défauts à part — n'était pas mauvaise femme.

Dans la matinée du premier janvier, il alla donc porter ses vœux et, ouvrant le sac de bonbons, le présenta à la vieille qui, à cette heure, sortait de son lit, pas encore débarbouillée et le chef orné d'un bonnet sale.

Las ! Avec la rapidité d'un vautour fondant sur

sa proie, la bonne femme agrippa le sac, le fit disparaître au fond d'un tiroir puis, sautant au cou du visiteur médusé, elle clama : « Oh ! vous êtes trop gentil, Monsieur. Il faut que je vous embrasse. »

L'adjudant, penaud, jura, mais un peu tard....

LA RELEVÉ

Vers le mois de juillet 1916 — c'était, je crois bien, à Sauvillers-Montgival — une popote d'officiers du D. D. avait élu domicile dans une maison de belle apparence, habitée par une très vieille dame et sa fille.

Celle-ci, bien que d'un âge déjà canonique — la chronique dit qu'elle était deux fois mère et trois fois grand-mère — conservait néanmoins quelques prétentions.

Le visage congrûment fardé, le buste énergiquement contenu, toujours vêtue de couleurs claires, elle s'essayait à jouer les vierges folles en l'honneur de ses hôtes. Mais c'était là besogne assez dure pour femme seule. Aussi quelques amies venaient-elles, de temps en temps, donner un coup de main. Et les heures passaient agréablement en promenades, goûters, ou causeries nocturnes dans un jardin plein de tonnelles propices.

Les heureux bénéficiaires étaient d'ailleurs bons diables et ne rechignaient pas à faire profiter de l'aubaine les camarades venant des tranchées, y remontant, ou simplement cantonnés dans des patelins moins bien approvisionnés. C'était donc, dans la maison, un défilé continu de figures nouvelles.

Ce manège amusait fort les poilus logés dans les environs et défrayait — comme vous pensez — toutes les conversations.

Un jour, un nombreux contingent faisait son entrée, piloté par l'un des habitués.

« — Tiens ! — dit un poilu qui passait — v'là la relève. »

POILS SUPERFLUS

Dans le temps que le Régiment tenait les tranchées sous Vauquois, l'I. D. était commandée par un général qui n'aimait pas, mais pas du tout, les moustaches taillées en brosse. Cela, sans doute, parce que lui-même en possédait une paire magnifique, dont il n'était pas peu fier, je crois.

Un sous-lieutenant surtout, dont la lèvre supérieure s'ornait seulement de deux minces pincesaux « à la Charlot », avait le don d'exaspérer le grand chef. A chaque rencontre, il devait encaisser observations, critiques et moqueries, lesquelles étaient faites sur un ton pas toujours très gracieux d'ailleurs. Il en avait marre, comme bien vous pensez, et s'arrangeait pour se trouver le moins possible sur le chemin de son persécuteur.

Or, un matin de gros brouillard, alors qu'il déambulait tranquillement dans un boyau, il se trouva soudain, au détour d'un pare-éclats, nez à nez avec le général. Cette fois, toute fuite était impossible. Il stoppa, résigné à subir l'habituelle mercuriale.

De fait, le supérieur — sitôt échangées les politesses d'usage, — enfourcha son dada. « Dites-moi « un peu, mon garçon, à quoi vous ressemblez ! « Vous avez l'air d'un clown, ou plutôt non, d'un « officier boche. Oui, c'est cela, vous avez tout du

BORDEAUX
48, Allée de Tourny, 48
Téléphone : 28-55
Télégramme : OMNO-BORDEAUX

LILLE
8, Rue de Paris, 8
Téléphone : 2406
Télégramme : OMNO-LILLE

PARIS
6, Rue Talbot, 6
Téléphone : 28-22
Télégramme : OMNO-PARIS

NANCY
CHAMBRE DE COMMERCE
40, Rue Gambetta, 40

LYON
12, Rue de la République, 12
Téléphone : 275
Télégramme : OMNO-LYON

MARSEILLE
27, Rue Paradis, 27
Téléphone : 42-06
Télégramme : OMNO-MARSEILLE

« boche. Enfin, expliquez-moi pourquoi vous coupez vos moustaches de cette façon. »
« — C'est parce que — répondit sèchement l'officier — je les trouve plus propres ainsi. »
« — Plus propres ! Comment cela, plus propres ? »

« — La toilette en est plus vite faite, et je ne risque pas de les voir encombrées de miettes de pain, de sauce, de vin ou de jaune d'œuf... Et puis — continua-t-il en fixant les moustaches du général qui semblaient, sous l'action de la brume, deux longs paquets d'ouate grise trem-pés dans la flotte —même par temps de brouillard, elles restent convenables. »

« — C'est bon, c'est bon ! grommela brusquement le grand chef. Allez-vous-en à vos affaires, mon garçon. »

.....ET PUIS QUELQUES VERS

Ce sonnet fut composé le lendemain de la prise de Noyon par le 1^{er} Bataillon. Il aurait pu être dédié à cette unité, ou bien encore à Clemenceau, qui répétait tous les jours dans L'Homme Libre, le fameux leit motif « Les Boches sont toujours à Noyon », mais l'auteur, sans doute par ironie, préféra l'adresser à d'autres.

ILS NE SONT PLUS A NOYON....

(Dédié au 2^e Bataillon dont l'habile et audacieuse manœuvre d'arrière-garde a permis l'occupation de Noyon.)

Ils ont bondi des trous, où leur cœur héroïque
Dans l'ennui si longtemps, aurait pu s'enliser.

Et des rives de l'Oise, à Chaulnes, renversé
Sur la plaine a fleuri le bleu de leur tunique.

Le cent vingt et unième, alors prenant Mélèque
D'un bond fut à Thiescourt et Suzoy dépassé,
— Son courage toujours par la gloire attisé —
De Negraval (1) partait, pour quelque exploit épique.

La cathédrale grise a bientôt frissonné
Et pour l'ultime fois la cavale ennemie
Sur le pavé du bourg, son lourd pied fait sonner.

Dans la vieille cité, de longs mois asservie
Pénètrent les poilus au costume horizon :
Les Boches désormais ne sont plus à Noyon !

29 mars 1917.

G.

(1) On se souvient sans doute que cet officier rentrant de permission partit à l'assaut (Quel assaut !) en képi rouge. C'est assez pour immortaliser le nom d'un homme !

CHANGEMENTS D'ADRESSES

Depuis longtemps, nous n'avons publié de liste d'adhérents avec leurs adresses.

Notre intention est de donner cette liste dans le prochain numéro. Nous prions, en conséquence, les camarades qui ont changé de résidence ou de profession, de nous le faire connaître. Ceux qui voudraient également faire compléter celle qui a déjà paru, voudront bien également nous l'écrire.

COTISATIONS

C'est un chapitre qui pourrait s'intituler également « Appel au Peuple ».

Eh ! oui ! notre Amicale pour subsister a besoin d'argent. N'oubliez pas que notre bulletin, qui est d'ailleurs la principale de nos dépenses (régies avec parcimonie, vous pouvez le croire) coûte cher.

Or, sans bulletin, plus d'Amicale.

Il y a des camarades bien contents de recevoir cette feuille, qui ont la flemme de nous envoyer leur cotisation. Aussi bien, le Conseil d'Administration a-t-il décidé dans sa dernière réunion de faire encaisser les cotisations par le facteur, à domicile.

Camarades ! faites bon accueil à ce fonctionnaire !

Nous rappelons que les cotisations sont de 5 francs pour les sociétaires habitant le département de la Seine et 4 francs pour les autres. Elles sont également reçues par M. Touret, 27, avenue Gambetta, Paris-20^e, et au compte Chèque Postal Paris, N° c. 444-37.

Nous supprimerons le service du bulletin aux camarades qui n'auront pas payé leur cotisation.

HEURS ET MALHEURS

MARIAGE

Nous sommes heureux d'annoncer le tout récent mariage de Moeneclay et de dire ici, que nous souhaitons à cet excellent camarade mille félicités.

NAISSANCES

Notre ami Jehanin est l'heureux père d'une deuxième fillette : Odette.

Le capitaine Remords nous apprend l'heureuse naissance de son troisième fils.

Le camarade J. Durand, de Saint-Aignan, nous annonce la naissance de son fils, Jean.

Compliments et vœux très chaleureux !

Il n'y a pas de crise de natalité chez les ex-poilus !

SIÈGE SOCIAL

Michard ayant cédé son fonds, nous avons été dans l'obligation de déplacer le Siège social.

Il se trouvera désormais chez le camarade Maillet (un ancien du 3^e Bon), Café-Restaurant, 23, avenue de la Bourdonnais (près la tour Eiffel). Métro : Ecole Militaire. Tramways et autobus : Champ de Mars et Ecole Militaire.

Le meilleur accueil est réservé à tous les camarades de passage.

Le Gérant : MICHARD.

Imp. DURASSIÉ et C^{ie}, 80, Rue de Bondy, Paris.